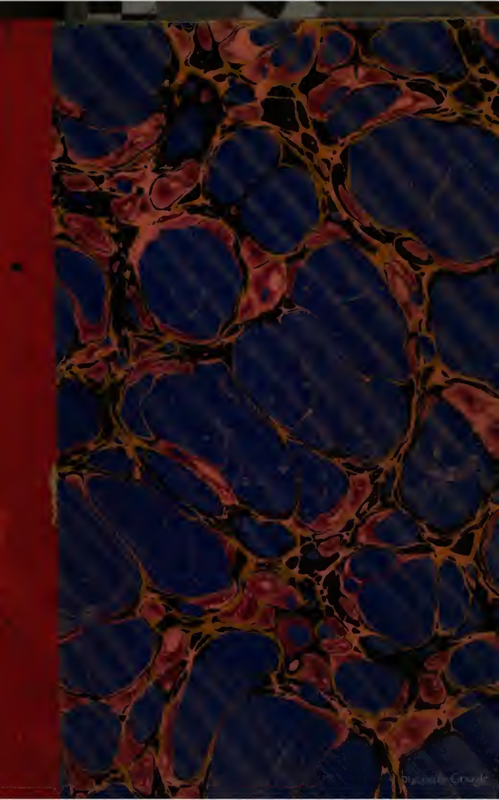


# L'ORESTIE

TRILOGIE TRAGIQUE

# D'ESCHYLE

TRADUITE EN VERS

PAR PAUL MESNARD

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^ie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863



# L'ORESTIE

TRILOGIE TRAGIQUE

# D'ESCHYLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
rue de Fleurus, 9

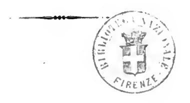
# L'ORESTIE

TRILOGIE TRAGIQUE

# D'ESCHYLE

TRADUITE EN VERS

**PAR PAUL MESNARD**




PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C$^{ie}$
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

## ERRATUM.

Page 282, vers 20. *Au lieu de :* la patrie, *lisez :* la phratrie.



# AVANT-PROPOS

# AVANT-PROPOS.

D'un admirable chef-d'œuvre, je n'ai pris, je le sens, qu'une faible empreinte. Moulé sur un marbre éclatant, radieux, vivant, ceci est un pauvre plâtre, sans transparence et sans lumière, et dont les maladroites aspérités sont trop visibles. Mais le modèle est si beau que, même à ses plus imparfaites copies, il est difficile qu'il ne communique pas çà et là quelque chose de sa beauté.

Ce que je tente aujourd'hui, plusieurs l'ont tenté avant moi ; on a généralement loué leur entreprise. Chez quelques-uns même, ce n'est pas seulement au courageux effort que de bons juges ont applaudi. Où l'espoir de réussir toujours serait chimérique, ils ont eu du moins le bonheur de réussir souvent. La traduction des *Choéphores*, par M. Puech, que

l'Université a trop tôt perdu, a eu pour elle des suffrages d'une grande autorité et est encore à bon droit estimée. M. Léon Halévy, après avoir déjà donné tant de preuves de son talent poétique, a tout récemment mérité d'être couronné par l'Académie française pour son troisième volume de la *Grèce tragique*, qui renferme une traduction des *Euménides* [1]. Sur un de nos théâtres de Paris, M. Alexandre Dumas a fait représenter une *Orestie* le 5 janvier 1856. Je devrais le compter, lui aussi, parmi ceux dont la rencontre était fort à craindre pour moi sur le chemin où ma témérité m'a engagé, s'il n'avait imité la célèbre trilogie d'Eschyle avec la liberté d'un poëte qui ne se sent pas né pour porter des entraves. Comme, d'ailleurs, il avait surtout en vue la représentation, il lui a paru sans doute que l'extrême simplicité d'action, la prédominance de l'élément lyrique, les longs développements donnés au chant du chœur, étaient trop contraires aux habitudes de notre scène. Il a donc abrégé les chants au profit du dialogue; il a paré la nudité du vieux drame, animé sa lenteur si voisine de l'immobilité, appelé au secours Sophocle, dont le génie est si différent du génie d'Eschyle,

1. Je ne m'occupe ici que de l'*Orestie;* autrement j'aurais à nommer d'autres traducteurs en vers du théâtre grec, particulièrement M. Jules Lacroix, dont l'*OEdipe-roi* a reçu de l'Académie une éclatante récompense.

et même, en certains passages, Euripide, qui en est bien plus éloigné encore [1]; amalgame qu'il aurait assez d'esprit pour défendre, comme Térence défendait son *Andrienne*, dans laquelle il avait fondu deux comédies grecques. Quoi qu'on puisse dire pour ou contre une pareille tentative, nous ne trouvons plus là, sans aucun doute, la liberté bien plus

1. Dans le deuxième acte de l'*Orestie* de M. Dumas, qui correspond aux *Choéphores*, le début est le même que celui de l'*Électre* de Sophocle. C'est encore Sophocle qui a été suivi dans une grande partie des scènes II, III, V et VI du même acte. Le songe de Clytemnestre est celui que Sophocle a imaginé : du sceptre royal que plante Agamemnon, sort un rameau qui couvre Mycènes de son ombre. Quelle que soit la grandeur de cette image, le serpent allaité par Clytemnestre s'accorde mieux avec la singulière horreur qui règne dans tout le drame d'Eschyle. Lorsqu'on s'efforce d'associer des génies différents, que deviennent l'harmonie de la composition et l'unité du style?

M. Dumas a emprunté à Euripide l'apparition des Dioscures, qui termine son deuxième acte, ainsi que leur discours, dans lequel il a d'ailleurs introduit quelques idées modernes.

C'est aussi d'Euripide et non d'Eschyle (on le devinerait assez) que sont imités ces reproches adressés à Clytemnestre par Électre :

> Avant qu'Iphigénie eût ses jours accomplis,
> Déjà tressant les nœuds de votre chevelure,
> Vous ne vous occupiez que de votre parure,
> Et cambrant votre taille au reflet d'un miroir,
> Vous donniez la journée à l'orgueil de vous voir.
> Or, son époux absent, femme qui se fait belle,
> Appelez-la d'avance une femme infidèle.

Ainsi pouvait parler, ou à peu près, le précurseur de Philémon et de Ménandre; ainsi n'eût jamais parlé le vieux poëte sévère et terrible, l'Éleusinien, le Marathonien.

grande encore de notre ancien théâtre classique, où l'imitation des poëtes grecs se transformait en œuvres vraiment originales; mais nous trouvons tout autre chose aussi qu'une traduction. Pour moi donc, humble traducteur, le drame de M. Dumas, de quelque façon qu'on le juge, n'avait rien de gênant; il me restait, pour m'effrayer, assez d'autres concurrents. Mais il y a, je crois, de grands modèles qui, ne pouvant jamais être qu'imparfaitement reproduits, seront éternellement un sujet d'exercice et d'étude[1]. D'un tableau de Michel-Ange ou de Raphaël, il sera toujours permis, toujours utile d'essayer de nouvelles copies.

Les traductions en vers sont suspectes à bien des personnes. L'interprète y met trop du sien; il semble

1. Dans la docte Allemagne, le concours est depuis longtemps ouvert entre les poëtes pour la traduction d'Eschyle. Il est vrai que là seulement, suivant la remarque de Schlegel, « les traductions peuvent, par l'imitation de la nature du vers et de sa diction particulière, s'efforcer de rivaliser avec l'original. » Citons, parmi ces traductions allemandes, quelques-unes des plus estimées. Guillaume de Humboldt a traduit *Agamemnon*, Leipsick, 1816; O. Müller, les *Euménides*, Gœttingue, 1833. Le poëte wurtembergeois Conz a successivement traduit les sept pièces d'Eschyle, en commençant par l'*Orestie*. Sa traduction des *Choéphores* est de 1811, celle d'*Agamemnon* de 1815, celle des *Euménides* de 1816. Henri Voss, fils aîné du célèbre Jean-Henri Voss, avait également entrepris une traduction complète en vers allemands du théâtre d'Eschyle. Après sa mort, son père acheva cette traduction, qu'il fit paraître à Heidelberg en 1826. J'ai sous les yeux une très-fidèle traduction en vers italiens des tragédies d'Eschyle, par Bellotti, Milan, 1821.

toujours qu'il prétend briller pour son compte; mais de lui qui se soucie? C'est son auteur que l'on veut voir. La littéralité d'une traduction en prose passe pour beaucoup plus fidèle. Froide, mais exacte image, ne nous met-elle pas en face du poëte lui-même, dépouillé sans doute de ses rayons, mais diminué plutôt que déguisé, et se montrant à nous sans éclat emprunté qui le défigure? C'est donc une opinion fort répandue que la vérité d'une copie s'obtient mieux par ce procédé plus modeste et moins libre.

S'il me fallait donner un avis sur une question tant de fois controversée et qui n'admet pas de solution absolue, je dirais que les traductions en vers sont le plus souvent mauvaises, et alors les plus mauvaises de toutes; mais que si, par hasard, il s'en trouve qui soient au moins passables, elles valent mieux et sont, pour interpréter un poëte, plus complétement vraies que les autres. Au lieu de donner un simple trait, elles rendent les couleurs par les couleurs. On parle d'exactitude; comment superposer exactement la prose à la poésie? Ce sont deux quantités incommensurables. Dans toute langue il y a deux langues, celle des prosateurs et celle des poëtes; on ne leur donnera jamais la même valeur. Quoique la langue poétique d'un peuple diffère beaucoup de celle d'un autre peuple, formée cependant dans des conditions analogues, elle devra

toujours lui correspondre en partie; elle ne correspondra jamais à la langue des prosateurs. Traduire un poëte étranger dans notre prose, c'est lui faire subir une double transposition, dont la plus regrettable est celle qui abaisse nécessairement le ton. Je ne nierai pas que, chez nous, les deux langues ne diffèrent beaucoup moins que chez la plupart des autres peuples; elles ont à peine un vocabulaire particulier qui les distingue. Je reconnais aussi que, de notre temps, de grands écrivains ont donné à la prose, quelquefois peut-être en la forçant et lui faisant violence, une hardiesse de tours et d'images, une couleur et une harmonie qui lui permettent de rivaliser plus que jamais avec la poésie. Cependant si la langue de nos poëtes n'est pas, dans sa constitution spéciale, assez poétique, et si, d'un autre côté, celle de nos prosateurs l'est quelquefois devenue plus qu'elle ne devait, je crois qu'il subsiste encore entre elles et qu'il subsistera toujours des différences qui ont des causes profondes. Chez nous donc, comme partout ailleurs, la prose sera toujours, pour traduire les poëtes, un instrument incomplet et défectueux. N'oublions pas d'ailleurs la singulière puissance du rhythme, du mètre. Sans même faire passer un poëme d'un idiome dans un autre, essayez d'en briser la mesure; gardez ses tours, ses phrases, ses mots, mais faites-les sortir du moule poétique. Où est la force? où est le charme? où est l'effet?

Vous trouverez encore, nous dit-on, les membres dispersés du poëte. Oui, mais ce seront les membres d'un cadavre. Au reste, je plaide pour ma cause, mais je laisse prononcer les juges. J'avoue qu'il existe une traduction d'Eschyle très-propre à me faire perdre mon procès : c'est le beau travail de M. Alexis Pierron, si fidèle, si énergique ; il n'y en a pas de mieux fait pour donner raison à la prose.

Cette noble forme de l'art qu'on nomme la tragédie est usée chez nous. Il semble que le génie lui-même serait impuissant à la rajeunir, et il ne s'imposera pas cette tâche impossible ; car il sent toujours où est la vie : il est la vie même et la fécondité, et rien de ce qui est mort, rien de ce qui est devenu stérile ne peut l'attirer. Mais si la tragédie n'est plus qu'un monument, c'est un monument immortel ; on n'a pas cessé de le contempler avec admiration. Il s'est même produit de notre temps un phénomène très-surprenant au premier abord, et qui cependant s'explique. Comme si nous savions plus depuis que nous pouvons moins, nous avons de l'art tragique une intelligence plus vraie, plus complète que les âges précédents, où cet art avait encore une séve, aujourd'hui tarie. Nous en jugeons mieux les productions diverses jusque dans les temps reculés ; nous remontons plus facilement à ses lois les plus hautes ; nous en comprenons toutes les formes, avec un esprit plus affranchi des

préventions nationales. En vieillissant on perd ses préjugés; et puis nous avons eu des novateurs littéraires qui ont porté le dernier coup aux règles étroites. La révolution romantique n'a peut-être rien édifié sur notre scène, mais elle y a fait place nette. Nous n'avons plus d'école ni de goût particulier. Il n'y a donc plus rien qui nous semble étrange, rien qui choque nos habitudes, rien que nous trouvions trop loin de nous que ce qui est loin de la nature. Nous voici comme de plain-pied avec le théâtre des pays étrangers, avec celui même des premiers siècles de l'art. Tandis que notre tragédie, née d'hier, s'enfonçait tout à coup à nos yeux dans un lointain qu'on pourrait appeler déjà l'antiquité, la vieille tragédie grecque s'est rapprochée de nous. Eschyle et Sophocle ont rajeuni, depuis que Racine et Corneille sont devenus des anciens. L'intervalle de temps qui sépare ceux-ci de ceux-là, presqu'infini naguère encore, paraît bien moindre aujourd'hui; inévitable effet de perspective : à mesure que nous nous éloignons de l'objet que nous touchions tout à l'heure, il nous semble qu'il va rejoindre celui qui s'en montrait séparé par une grande distance; nous affirmerions qu'ils se confondent.

Les chefs-d'œuvre que leur vétusté paraissait avoir couverts de plus de rouille, que depuis longtemps on méconnaissait le plus, et dont on avait comme oublié le sens, ont gagné plus que tous les

autres à la révolution du goût qui s'est faite de nos jours. Retrouvés en quelque sorte pour l'admiration qui les avait perdus, ils ont pour nous un charme de nouveauté, et semblent nous donner le plaisir d'une découverte. Eschyle a été, dans les deux siècles précédents, le moins goûté, le moins connu des grands tragiques d'Athènes; je ne sais s'il n'a pas à cette heure repris le premier rang, et si nos contemporains ne seraient pas disposés à donner la palme à sa sublime naïveté, plutôt qu'à la perfection de Sophocle, ou au pathétique et à l'habileté toute moderne d'Euripide. Sa rudesse, sa grandeur, non pas sauvage, quoi qu'on en ait dit quelquefois, mais véritablement antique, plaisent par le contraste à notre raffinement. Les hardiesses que notre nouvelle école a cherchées, par dégoût d'un art trop régulier et trop méticuleux, nous les trouvons chez lui, et nous sentons qu'elles valent mieux que les nôtres, parce qu'elles ne sont pas, comme celles-ci, artificielles et calculées. Il est la source abondante, fraîche et profonde, d'où la tragédie classique est sortie, et vers laquelle nous remontons avec bonheur, nous qui avons vu cette même tragédie, comme un fleuve devenu stagnant, se perdre, à la fin de son cours, dans de plats marécages. Eschyle est peut-être, après Homère, celui des poëtes sur le front duquel brille le mieux la majesté sévère des vieux siècles avec la jeunesse

de l'éternelle beauté. Pour moi, la puissance de ce maître, de ce créateur me remplit d'une admiration que le talent plus expérimenté de ses successeurs ne peut pas m'inspirer au même degré.

Plus j'admire Eschyle, plus j'aurais dû craindre de le traduire, c'est-à-dire de le trahir. Je l'ai du moins traduit avec un vif sentiment des beautés que je rendais si imparfaitement, et trahi avec une piété qui mériterait peut-être de me servir d'excuse. Je me suis respectueusement attaché à ses traces; et je crois qu'il serait difficile, avec les entraves du vers, de se tenir plus près du texte que je ne l'ai fait, de mesurer plus scrupuleusement chacun de ses pas sur les pas de son auteur. Malheureusement il est moins rare de rencontrer une exactitude superficielle et tout extérieure que cette exactitude plus intime et plus pénétrante, capable de saisir et de s'approprier l'esprit plutôt que la lettre. Vous vous traînez, mot par mot, à la suite de votre modèle; mais son génie vous échappe; vous vous imaginez avoir été fidèle, vous n'avez été que servile. La langue d'Eschyle, si audacieuse dans ses tours, dans la composition de ses mots, dans ses images, qui ont souvent toute la grandeur hyperboliquede la poésie de l'Orient, ne peut trouver toujours des équivalents dans notre langue sobre et craintive. Le traducteur quelquefois n'a qu'à choisir entre la bizarrerie et la timidité, l'insigni-

fiance et la grimace; il ôte au poëte toute sa force ou détruit l'harmonie de ses traits. Cependant il n'a peut-être pas à se repentir toujours d'avoir cherché à étreindre si obstinément un génie vigoureux; il se fatigue, il est vrai, à vouloir le suivre, et quelque effort qu'il fasse, il reste toujours bien loin en arrière; mais, en cherchant si haut son guide, parfois il entrevoit le ciel. Tandis qu'il s'épuise à voleter dans la région de l'aigle, et dans son voisinage dangereux, plus d'un coup d'aile l'abat; mais plus d'un coup d'aile aussi l'enlève, et pour un moment le soutient.

Si j'avais eu plus d'haleine, un courage plus infatigable et surtout plus jeune, j'aurais voulu traduire tout Eschyle. J'ai reculé devant la longueur de la tâche, je n'ai plus le droit de dire devant sa difficulté, après la preuve de témérité que je donne. J'ai fait un choix parmi les drames du grand poëte, et c'est sur l'*Orestie* que ma faiblesse a tenté un périlleux essai. Cette trilogie, la seule qui nous soit restée du théâtre grec, est une des compositions les plus étonnantes que nous puissions admirer dans l'antiquité. Par la sublimité des tableaux, par la majesté de la conception, par l'élévation morale, par la grandeur du style elle ne le cède à aucune des autres tragédies d'Eschyle que nous possédons; par les grands effets dramatiques elle leur est supérieure.

A supposer que le copiste n'ait pu parvenir à dépouiller son modèle de toute sa beauté, quelle impression produirait sur notre scène ce grand drame, triple et un, représenté dans toute sa simplicité, sans aucune complaisance pour les habitudes modernes? Jusqu'ici les traducteurs n'ont essayé d'introduire sur nos théâtres que des tragédies de Sophocle. Ils l'ont fait avec succès. L'action, plus simple encore et beaucoup plus lente d'Eschyle, soutiendrait-elle l'intérêt au même point? Les chœurs, qu'il faudrait plutôt déclamer que chanter, ne sembleraient-ils pas d'une longueur démesurée? Ne serait-il pas nécessaire en tout cas de détruire l'harmonieux ensemble de la trilogie, en en retranchant la dernière pièce, dont le caractère religieux, comme les allusions nationales et politiques, ne pouvaient plaire qu'à Athènes, et dans un temps où l'on croyait à ces dieux, principaux acteurs du drame des *Euménides?* Bien des personnes ajouteront que les banquettes de nos théâtres ne sont pas des bancs de collége, que la France n'est pas l'érudite Allemagne, où, pour la joie de quelques savants, on peut, devant un public patient et peu sensible à l'ennui, introduire sur la scène des amusements renouvelés des Grecs.

Quelle que soit la force de ces objections, elles ne peuvent, je l'avoue, me convaincre entièrement. Je reconnais que les Français ne sont pas des Alle-

mands; mais ce ne sont pas des Béotiens. Je crois que, dans tous les pays et dans tous les temps, ce qui est vraiment beau est senti et compris par une foule intelligente; je crois que la grandeur d'Eschyle a, comme celle de Corneille, besoin d'une scène pour apparaître et se déployer tout entière, que ses magnifiques pensées sont de celles qui frappent infailliblement les hommes assemblés, et que dans l'*Agamemnon* et dans *les Choéphores*, s'il n'y a pas le mouvement rapide et les péripéties variées de nos pièces modernes, il y a une terreur étrange et mystérieuse qui suffit bien à l'émotion. Cassandre devant le palais d'Agamemnon, Clytemnestre sous le glaive de son fils, Oreste, quand sa raison commence à se troubler, ne produiraient-ils pas un grand effet, pour peu que l'habileté des acteurs pût soutenir de tels rôles? Je n'ai cependant pas songé à tenter une semblable expérience. L'auteur du *Figaro* prétendait que, pour faire jouer sa pièce, il avait eu besoin de plus d'esprit que pour l'écrire. C'était trop dire assurément. Mais pour moi, je suis bien sûr qu'il me faudrait plus de talent pour obtenir une représentation de l'*Orestie*, que pour la traduire comme je l'ai fait. Je n'importunerai donc pas le magistrat, pour que, suivant l'expression grecque, *il me donne un chœur*.

Je me contenterai d'être imprimé; et si je trouve peu de lecteurs, je ne m'en prendrai qu'à moi-

même; je n'accuserai pas la décadence et le mauvais goût du siècle. On peut craindre sans doute que nos vieilles études scolaires ne soient plus assez généralement en honneur, et que, par conséquent, tous les travaux qui s'y rapportent ne soient aujourd'hui trop dédaignés. Ils ne sont pas introuvables cependant ceux qui vont d'un autre côté que la foule. Les études grecques, délaissées par le grand nombre, ont conservé des fidèles, dans le corps enseignant surtout; et là, bien loin de déchoir, elles sont assurément en progrès. Notre école française d'Athènes, cette belle institution, ne cesse de former de jeunes professeurs, qui, sous la poussière des vieux âges, interrogée sur les lieux mêmes, retrouvent, toute vivante encore, l'ancienne Grèce avec ses monuments, son histoire et sa littérature. S'il semble, à regarder de quelques côtés, que le feu sacré menace de s'éteindre, on se rassure en voyant à quel foyer d'érudition il continue de s'entretenir. Que de belles et fortes études sur les arts, sur la religion des peuples anciens honorent notre temps, en France aussi bien qu'en Allemagne! Que de lumières jetées sur le vieux monde, si longtemps mal connu des modernes, par la comparaison, devenue plus riche, plus féconde que jamais, de toutes les littératures et de toutes les langues! Quelque chose de cette connaissance plus profonde, de cette intelligence plus complète de l'antiquité classique, s'est, depuis

plusieurs années, répandu partout, là même où cette antiquité n'est pas étudiée directement; et il est incontestable que les grands résultats se sont popularisés. S'il y a un temps où les traductions des plus belles œuvres de l'antiquité aient chance d'être bienvenues, il me semble que c'est celui où le public est, d'un côté, devenu beaucoup trop étranger aux langues mortes, et, d'un autre, grâce aux idées qui ont pénétré de toutes parts, plus capable qu'autrefois d'admirer cette littérature dont il lui est difficile de s'approcher sans interprètes.

Bien que tous ceux qui peuvent confronter ma traduction avec l'auteur original aient un Eschyle dans leur bibliothèque, j'avais d'abord l'intention de donner le texte grec en regard de mes vers; j'y ai renoncé par plusieurs raisons dont je ne fatiguerai pas le lecteur. Si cette première édition ne devait pas être la dernière, je reviendrais peut-être au dessein que je n'ai pu exécuter. Le texte que je suivrais de plus près, dont je ne m'écarterais que rarement, serait celui de Boissonade; il donne très-peu aux conjectures, aux restitutions hasardées. J'ai cependant profité, pour ma traduction, de quelques-unes des ingénieuses corrections de Schütz, de Bothe et d'Ahrens, dont j'ai eu constamment sous les yeux le texte et le commentaire. Dans les passages où je les ai suivis, je modifierais, d'après eux, le texte de Boissonade. Je m'empresse de reconnaître que je

dois beaucoup aussi au travail de M. Weil, un des plus courageux et des plus puissants efforts qui aient été tentés pour réparer les ravages (irréparables, quelquefois) que le temps a faits dans les œuvres du vieux tragique grec[1]. La critique habile, et toujours digne d'attention, du savant éditeur n'a rien oublié pour établir et défendre la solidité de ses hardies tentatives de restauration; et quand je doute, je ne voudrais pas engager une discussion avec un helléniste de cette force. Je n'oserais pas cependant marcher toujours avec lui dans des voies si nouvelles. Au demeurant, quelque littérale qu'une traduction en vers se puisse dire, il est rare qu'elle se trouve sensiblement modifiée par des variantes qui ont sans doute leur importance philologique, mais qui changent peu le sens général.

J'aurais voulu me croire le droit de faire hommage de cette traduction à l'Université de France, ma vieille nourrice, ma chère patrie, qu'il m'a fallu quitter plus tôt que je ne l'aurais souhaité. A défaut d'une dédicace, dont l'ambition lui eût sans doute paru inconvenante, il me sera permis de lui dire que, dans ce travail, j'ai beaucoup pensé à elle. C'est par ses leçons d'abord, puis en consacrant mes forces

1. Dans les notes imprimées à la suite de ma traduction, j'ai indiqué les changements les plus importants que je croirais devoir faire au texte de Boissonade, et que j'appuie sur l'autorité des critiques dont je viens de citer les noms.

à la servir dans les fonctions de l'enseignement, que j'ai appris à aimer ces belles études, avec lesquelles on ne rompt jamais entièrement, quand on en a goûté les douceurs. Je ne suis plus chargé de les enseigner ; mais depuis qu'elles ont cessé d'être pour moi un devoir de profession, j'y trouve encore une occupation pleine d'attrait. Personne, je crois, ne désapprouvera cet emploi d'un temps de retraite; on pourra seulement me reprocher comme une faiblesse l'indiscrète communication que je fais au public du fruit de mes loisirs.



# INTRODUCTION

# INTRODUCTION.

Chez tous les peuples qui se sont illustrés par les productions du génie, chacun de ces empires séparés que forment les grandes divisions de l'art et de la littérature, reconnaît un fondateur. Avant ce fondateur il y a des essais, des ébauches, des commencements, dont jamais l'histoire n'est complétement connue. Le chaos déjà fermente et s'agite, mais rien encore n'est débrouillé ; tout est indécis, obscur. Tout à coup la lumière éclate ; il semble qu'un divin « *Fiat lux* » ait été prononcé : voici la vraie création ; elle se manifeste avec une puissance merveilleuse ; on se demande comment celui à qui elle est due, et qui semble n'avoir pas eu de maîtres, s'est élevé tout d'abord à de telles hauteurs.

Les grands génies qu'on peut appeler des créateurs ont une physionomie particulière, dont quelques traits semblent partout les mêmes. Eschyle, Shakespeare, Corneille, quoiqu'ils n'aient pas marché dans des routes semblables, et que leurs tragédies aient été conçues dans des systèmes très-différents, sont de la même famille d'esprits. Une mâle grandeur est leur signe distinctif. Ce sont d'imposantes et énergiques

figures. Leurs œuvres n'ont pas la souplesse ni le fini qu'auront celles de leurs héritiers, elles ont surtout la force. Quelque chose leur manque pour atteindre à la perfection; mais le sublime est leur vrai domaine. Ils sont reconnaissables entre tous par l'élévation, par le front sévère, par le fier sourcil. Ce sont les pères, ce sont les *vieux :* la postérité les nomme ainsi; et ce n'est pas seulement que l'ordre des temps le demande; c'est bien plutôt encore que leurs traits fortement marqués, leurs mouvements un peu raides, avec quelque chose de grave et de noble, leur donnent le caractère d'ancêtres.

Ces hommes que l'art n'a pas formés, mais qui ont créé l'art, ne s'arrachent pas tout à coup à la barbarie qui les entoure, sans en emporter d'ordinaire après eux quelques débris, quelques lambeaux. Dans les temps qui suivent, lorsque le goût s'est généralement épuré, lorsque les esprits se sont polis, on s'étonne de trouver dans de si belles œuvres ces scories, ces rudesses. On ne comprend pas qu'au milieu des inspirations les plus admirables éclatent de telles dissonances. Le moindre écolier, pauvre pygmée, en sait plus qu'il n'est besoin pour rire des faux pas de ces maîtres, qui n'en sont pas moins des géants.

En Grèce, toutefois, les génies créateurs, ceux qui ont marché devant les autres et les premiers tenté la voie, ont moins trébuché que partout ailleurs. Là les premiers chants de la Muse ont déjà, comme par instinct, plus de justesse, de pureté, d'élégance soutenue, de goût, que l'inexpérience de l'art n'en devait faire attendre. C'est le pays favorisé du ciel, où la fleur née sans culture n'a presque rien de sauvage; tant ce sol est heureux! tant l'éclosion de l'art, sous sa forme achevée, y fut rapide et facile!

Cette prompte maturité du génie, ces premiers fruits naturels et spontanés qui, par un étonnant privilége, font à peine sentir au goût le plus difficile une légère âpreté, ne les trouve-t-on pas chez le vieil Eschyle, ce frère du vieil Homère? Rapprochons les noms de ces deux grands poëtes de la Grèce,

qui, du premier bond, ont touché les sommets de l'art. Sans doute l'épopée, forme plus simple, est sortie plus parfaite encore des mains d'Homère que la tragédie de celles d'Eschyle. Mais si la tragédie avait, après Eschyle, à prendre, dans quelques sens, d'heureux développements, si elle devait être portée à un plus haut point de perfection, elle reçut de lui, telle qu'il l'avait conçue, une forme admirable, que l'on a pu élargir, assouplir, orner plus délicatement, mais sans en surpasser la hauteur et la magistrale beauté. A mon sentiment, la régularité même, qui fut toujours comme le premier instinct des artistes grecs, ne manque pas aux œuvres d'Eschyle. Je ne crois pas qu'on se soit placé au vrai point de vue de ces constructions colossales, mais nullement monstrueuses, lorsqu'on leur a contesté les sévères proportions, la belle ordonnance, l'harmonie de l'ensemble, et cette habileté de style qui fait concourir l'effet des détails à la beauté du tout, et met comme à leur place les plus singulières hardiesses. Un goût déjà si sûr dès les premiers pas d'une carrière toute nouvelle, quelle autre littérature nous en offrirait un exemple? Il y a dans l'art grec, comme dans celui de tous les peuples, l'âge des commencements; l'âge de la barbarie semble y avoir été inconnu. Tout au moins se cache-t-il dans une antiquité si reculée que nous n'y pouvons atteindre.

Je m'imagine que, si le temps ne nous avait pas envié les essais de ces poëtes tragiques un peu plus âgés qu'Eschyle, et qui, dans les concours, l'emportèrent quelquefois sur lui, de Pratinas, de Chœrilus, de Phrynichus « aux chants aimables et doux comme le miel; » si même nous pouvions remonter jusqu'aux ébauches encore plus primitives et plus inexpérimentées de Thespis, nous n'y trouverions rien de barbare. Il est seulement très-probable que nous n'y trouverions rien non plus qui fût vraiment digne du nom de tragédie, dans le sens que nous sommes habitués à lui donner; mais plutôt un très-informe embryon du drame, essayant à peine un premier et faible effort pour se dégager du dithyrambe. Ces œuvres, qui

étaient presque entièrement lyriques (pour Thespis surtout cela est incontestable), devaient avoir leur beauté. Il n'est pas permis de penser que l'ancien et pur dithyrambe lui-même fût méprisable. S'il n'avait été qu'un chant grossier et sans art, la tragédie grecque, sa fille, n'aurait pas fait briller tout d'abord des beautés lyriques d'une telle sublimité. J'ajoute qu'elle ne se serait pas si longtemps souvenue de son origine, et n'aurait pas si fidèlement gardé la forme particulière que le dithyrambe lui a donnée, et qui la distingue de toutes les autres tragédies.

Nous avons, de ce que pouvaient être les tragédies antérieures à celles d'Eschyle, une idée trop incomplète pour déterminer au juste jusqu'à quel point il innova lui-même, soit en constituant véritablement le drame, soit en faisant faire un progrès à l'illusion scénique et en donnant au spectacle plus de pompe et de dignité. On entrevoit seulement qu'avant lui on était déjà sur la voie dans laquelle il alla si loin. Ses pièces les plus anciennes et les plus simples parmi celles qui nous ont été conservées (quelques fragments ne nous apprennent rien de certain sur celles qui ont péri), le *Prométhée*, les *Perses*, permettent de faire quelque conjecture sur l'état dans lequel il trouva le théâtre athénien. Mais on accorderait beaucoup trop à ses devanciers, si, les jugeant d'après lui, on ne tenait compte des progrès qui, sans aucun doute, lui sont dus. Quelques récits mêlés aux chants, et dans lesquels même dominait l'élément lyrique, des tableaux presque immobiles, telles on peut se figurer les *Phéniciennes* et la *Prise de Milet*, de Phrynichus. Il y avait vraisemblablement dans ces pièces moins d'action encore que dans les tragédies les moins dramatiques d'Eschyle, et l'on doit croire que le dialogue y était à peine inventé[1]. Mais, laissant de côté tout ce qui ne saurait

1. Aristote, dans ses *Problemes* (livre XIX, chap. xxxi), constate que les chants lyriques étaient dans les tragédies de Phrynichus beaucoup plus développés que le récitatif : Δια τί οἱ περὶ Φρύνιχον ἦσαν μᾶλλον μελοποιοί; Ἢ διὰ τὸ πολλαπλάσια εἶναι τοτε τά μέλη ἐν ταῖς τραγῳδίαις

être que supposition plus ou moins probable, on a le droit d'affirmer, d'après les plus anciens témoignages, qu'Eschyle surpassa infiniment tous ceux qui l'avaient précédé, tous ceux qui l'entouraient; et qu'une telle supériorité, lorsque l'art tragique était encore dans son enfance, lui assure sans contestation la gloire d'en être le créateur. Aristophane, qui touchait de si près au temps d'Eschyle, le fait, dans ses *Grenouilles*, asseoir sur le trône tragique, « comme étant sans égal dans son art [1]. » C'est Eschyle, selon lui, qui *le premier des Grecs* a connu, dans la tragédie, la fière hauteur et la pompe du langage [2]. Par la voix du chœur, il le proclame « le roi des fêtes de Bacchus, » celui de tous les poëtes qui jusqu'alors « a composé les plus beaux chants lyriques [3]. » D'après un vers de la même pièce, que le poëte comique met dans la bouche d'Euripide, les spectateurs, tels qu'Eschyle les trouva, les Athéniens dont l'éducation s'était faite aux pièces de Phrynichus, auraient été, comme juges de l'art tragique, d'une simplicité grossière [4]. Je sais qu'il est dans le rôle du novateur Euripide d'exagérer ici et de manquer de respect à tout ce qui est ancien. Aristophane cependant eût

τῶν μέτρων ; — Pourquoi Phrynichus et les poëtes de ce temps étaient-ils surtout des poëtes lyriques? Peut-être parce que, dans ce temps, les tragédies contenaient beaucoup moins de mètres que de chants lyriques. » (Traduction de M. Egger, dans son *Essai sur l'histoire de la littérature chez les Grecs*, page 409.) Il est difficile de savoir si, dans la pensée de ce passage, Eschyle est en dehors de la désignation collective, οἱ περὶ Φρύνιχον.

Plutarque, parlant des progrès que fit la tragédie, lorsque la fable et la peinture des passions y prirent plus de place et que les spectateurs surpris se demandèrent quel rapport cela avait avec Bacchus, attribue ces progrès à Phrynichus aussi bien qu'à Eschyle. (*Questions de Table*, chap. IV.)

Il faut reconnaître que ces témoignages ne nous permettent pas de distinguer assez les innovations d'Eschyle de celles de Phrynichus. Mais le passage d'Aristote (*Art poétique*, chap. IV) que je cite un peu plus bas établit clairement qu'Eschyle *amoindrit le rôle du chœur*.

1. *Grenouilles*, v. 770. — 2. *Ibid.*, v. 1004 et 1005.
3. *Ibid.*, v. 1259 et 1255. — 4. *Ibid.*, v. 910.

été sans prétexte pour le faire parler de la sorte, si le souvenir que les Athéniens avaient gardé de ce temps de Phrynichus n'eût pas été tout au moins celui d'une grande inexpérience de l'art.

La pièce des *Grenouilles*, qui fut représentée un demi-siècle seulement après la mort d'Eschyle, atteste tout entière à quel rang le plaçait alors l'opinion des Athéniens. Ils le laissaient mettre au-dessus d'Euripide et de Sophocle lui-même, ces renommées plus récentes. Évidemment, parmi les contemporains des deux nouveaux poëtes, beaucoup étaient demeurés fidèles à leur admiration passionnée pour le père de la tragédie. C'est que rien ne frappe plus vivement les imaginations que ces premières gloires qui, semblables à des levers de soleil, illuminent tout à coup des régions de l'art jusque-là obscures. Mais indépendamment de cette profonde impression toujours produite par les chefs-d'œuvre premiers-nés, Aristophane et ceux de ses contemporains qui pensaient comme lui, avaient, comme tels admirateurs opiniâtres de Corneille au dix-septième siècle, de très-bonnes raisons sur bien des points de s'entêter dans la préférence qu'ils donnaient au vieux poëte tragique sur ses successeurs.

Aristote, plus éloigné qu'Aristophane du temps d'Eschyle, mais qui toutefois avait recueilli une tradition récente encore, et qui pouvait parler de lui plus exactement que ne l'ont fait Horace et Quintilien, marque en ces termes les progrès essentiels que ce grand poëte fit faire à la tragédie : « Le premier, il porta d'un à deux le nombre des acteurs; il diminua la partie du chœur et donna le premier rôle (*la principale importance*) à la partie qui n'est pas chantée[1]. »

De telles innovations, si indispensables à la constitution

1. *Art poétique*, chap. IV. L'interprétation que je donne de ce passage me paraît la plus vraisemblable. La phrase : « Τὸν λόγον πρωταγωνιστὴν παρεσκεύασεν, » est difficile : mais si l'on peut contester le sens que j'ai adopté avec quelques interprètes, je regarde comme parfaitement clair « τὰ τοῦ χοροῦ ἠλάττωσε. »

du véritable art tragique, ne justifient-elles pas ce nom de créateur que nous avons donné à Eschyle, et n'expliquent-elles pas pourquoi les Athéniens, au témoignage de Philostrate, « le regardaient comme le père de la tragédie? »

Il parut dans ce temps de fermentation où le génie d'Athènes était comme en travail pour l'enfantement de toutes ses grandes œuvres. Il ne fut pas le contemporain du Parthénon, des Propylées; mais, quand il naquit, les fondations du temple gigantesque de Jupiter Olympien sortaient de terre; les arts et les lettres commençaient à fleurir, favorisés par la tyrannie adroite et éclairée des Pisistratides; les dissensions civiles agitaient l'esprit public, et dans leur flamme se formaient les sentiments de liberté qui allaient préparer la forte constitution d'Athènes. Bientôt vinrent les guerres Médiques, auxquelles Eschyle prit une part glorieuse à Marathon et à Salamine, et qui élevèrent les esprits, agrandirent les âmes. Le souffle généreux de ces grandes luttes anima le génie d'Eschyle et passa dans sa mâle poésie, retentissante comme un clairon de guerre. Le poëte arriva ainsi jusqu'au seuil du siècle de Périclès, et sa vieillesse vit croître la génération moins énergique, mais si puissante encore et d'une beauté plus accomplie, qui illustra ce grand siècle, la génération des Sophocle et des Phidias. C'est ainsi que, debout le premier à l'entrée du siècle de Louis XIV, Corneille vieillissant donne la main au jeune Racine. Ces précurseurs qui se montrent aux époques de formation, dans les temps agités et bouillonnants auxquels va succéder un siècle d'ordre paisible et de parfaite culture, ont une forte séve, une vigueur et une originalité qu'on ne trouve plus après eux. Il y a dans les grands accents de Lucrèce quelque chose qui manque à la douce voix de Virgile.

Quels qu'aient été, dans le temps qui suivit celui d'Eschyle, les heureux progrès de la philosophie, et, comme nous dirions aujourd'hui, la supériorité de civilisation, il y eut affaiblissement des caractères, amoindrissement des âmes. La religion s'épura sans doute, mais ses liens se relâchèrent. La



morale fut plus éclairée, mais d'une moins forte trempe. Beaucoup d'erreurs furent ébranlées, mais pour faire place à un scepticisme énervant. On voit dans les *Grenouilles*, que pour les contemporains d'Aristophane, le temps d'Eschyle était le bon vieux temps, Eschyle lui-même un homme « à la vieille marque, » suivant l'expression de Montaigne, un Athénien de la vieille roche, ayant des mœurs plus pures et plus mâles que les hommes de l'âge nouveau, un tempérament plus héroïque, un patriotisme plus fier, une plus haute idée des devoirs du poëte, qui pour lui se confondaient presque avec ceux du législateur et du ministre de la religion. Était-ce une illusion des Athéniens, qui, suivant l'habitude, auraient placé derrière eux un âge d'or de la vertu? Ce qui nous reste des tragédies d'Eschyle est là pour répondre; nous pouvons encore aujourd'hui les comparer, comme le faisait alors Aristophane, avec celles d'Euripide. Et comment faire cette comparaison, sans confirmer le jugement du poëte comique sur la supériorité morale des premières? Non, nous ne devons pas croire que ces *anciennes vertus*, vers lesquelles les nations, au milieu des progrès de leurs idées et de l'accroissement de leurs lumières, ont toujours tourné leurs regards, n'aient jamais été qu'un mythe, une poétique illusion, un mirage du passé. Il est certain que, chez tous les peuples, on trouve, en remontant plus loin que l'époque de leur raffinement social, un âge où les hommes ont été d'une constitution morale plus saine et plus robuste; de sorte qu'ils apparaissent avec raison aux générations suivantes comme une race d'une plus haute stature. Ce moment de la vie des sociétés est celui de leur première virilité, quand l'ardeur est encore jeune et naïve, quand les principes fondamenteaux n'ont pas chancelé, quand les croyances qui font vivre n'ont pas été trop curieusement scrutées, quand la lumière s'est déjà levée, mais sage et discrète, et laissant dans l'ombre ces utiles mystères dont les voiles, fussent-ils arrachés par les mains de la vérité, ne tombent jamais impunément. Ce n'est pas le temps des poëtes

ingénieux, des écrivains d'un goût délicat; c'est celni des génies simples et puissants. On laisserait échapper nn des caractères les plus frappants de la poésie d'Eschyle, comme de celle de notre Corneille, si l'on n'y sentait pas la singulière élévation de l'âme. De là tant de grandes images, tant de grandes paroles (*sesquipedalia verba*) proportionnées aux grands sentiments, et qui ne ressemblent pas à l'emphase des rhéteurs ambitieux. La muse d'Eschyle est auguste et solennelle; elle a la force héroïque et la majesté sacerdotale. Il disait très-bien que les antiques statues des dieux, moins artistement travaillées que les nouvelles, devaient leur être cependant préférées, parce que seules elles produisaient l'impression de la divinité. Ses tragédies ressemblent à ces vieilles images si religieuses, si ineffablement voilées de mystère divin. On croirait voir les imposants colosses, les grandes figures symboliques des sanctuaires égyptiens, animées déjà par l'habile ciseau des Grecs, et qu'un art, qui s'enhardit, commence à tirer de leur immobilité sacrée, mais sans les faire déchoir jusqu'à une beauté purement humaine.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur les traits généraux du génie d'Eschyle. L'examen de l'*Orestie* va nous donner occasion de pénétrer un peu plus profondément dans ce génie, de l'étudier avec plus de détails. Jusqu'ici nous avons seulement voulu, avaut d'introduire nos lecteurs dans la célèbre trilogie, essayer de les amener à ce point de vue, à cette disposition d'esprit où il faut se placer pour contempler le chef-d'œuvre dans son vrai jour.

« Nous possédons dans l'*Orestie*, dit Guillaume Schlegel[1], un des poëmes les plus sublimes auxquels se soit jamais élevée l'imagination des hommes; et c'est vraisemblablement aussi ce que le génie d'Eschyle a produit de plus mûr et de plus parfait. » Ottfried Müller n'en parle pas avec moins d'enthou-

1. *Cours de littérature dramatique*, traduit de l'allemand, 2e édition, Paris, Ab. Cherbuliez, t. Ier, page 176.

siasme : « Cette trilogie, dit-il, la seule complète que nous possédions, pourrait, après l'*Iliade* et l'*Odyssée*, être considérée comme le plus riche trésor que la poésie grecque nous ait légué, si elle nous était parvenue plus intacte, et sans les lacunes et les interpolations qui la défigurent[1]. » La restriction de Müller nous paraît être de trop. L'*Orestie* n'est pas à l'état de ruine. Le texte a sans doute subi des altérations; mais nous ne les croyons pas tellement nombreuses, ni tellement profondes, que la valeur du trésor en soit sensiblement diminuée.

Lorsque Eschyle fit représenter sa trilogie agamemnonienne, il touchait à la fin de sa carrière. C'était dans la seconde année de la 80e olympiade (459 av. J.C.). Il avait soixante-six ans[2]. Son expérience dans cet art théâtral, où l'on peut dire qu'il avait été son propre maître, était alors consommée. Peut-être, dans ces derniers temps de sa vie, arrivé aux confins de l'âge nouveau qui allait succéder au sien, avait-il appris quelque chose de ses jeunes rivaux. Car souvent le génie, même vieillissant, sait encore, pour se transformer et se rajeunir, profiter des progrès de ses disciples, tout en restant fidèle à lui-même. L'*Orestie* ne parut sur le théâtre d'Athènes que dix ans après la première victoire dramatique remportée par Sophocle, et remportée, dit-on, sur Eschyle. Nous avons perdu ces premières tragédies de Sophocle qui disputèrent la palme aux tragédies d'Eschyle; mais il est vraisemblable que dès lors le nouveau poëte cherchait une voie différente de celle de son prédécesseur, qu'il tentait de donner à ses pièces un mouvement plus rapide, d'y développer l'action, de compliquer les ressorts, d'imaginer des péripéties variées, de descendre quelque peu d'un idéal surhumain pour se rap-

1. *History of the literature of ancient Greece*, London, 1840 (traduite sur le manuscrit original allemand), chap. XXII, § 11.

2. Il mourut la quatrième année de cette même olympiade. Des quatre autres tragédies que nous avons de lui, les *Suppliantes* seules sont regardées par la critique comme postérieures à l'*Orestie*.

procher de la nature. Si nous avions ces plus anciennes pièces de Sophocle et en même temps toutes celles d'Eschyle qui les ont précédées, nous n'en serions pas réduits à des conjectures sur ce que le vieux poëte a pu, dans ses dernières œuvres, devoir aux innovations de son jeune rival. Sans pouvoir rien affirmer avec certitude, je suis porté à croire que lorsque Eschyle composa l'*Orestie*, Sophocle, par ses exemples, lui avait ouvert un plus large horizon, lui avait fait entrevoir une forme de drame moins étroite, moins roide, moins immobile. Quelle que soit la simplicité d'action de l'*Orestie*, on y remarque, si on la compare aux autres tragédies d'Eschyle, un évident progrès de mouvement dramatique; la marche des scènes, qui peut nous sembler bien lente encore, est devenue plus vive; et de ce côté il y a un grand pas de fait vers le système tragique de Sophocle et d'Euripide. Mais d'un autre côté Eschyle ne s'en rapproche nullement. Il n'a point quitté ses hauteurs religieuses; il est demeuré dans une sphère qu'on peut appeler divine, et d'où l'on voit les actions humaines se développer en ligne droite, nécessairement, inflexiblement, et bien moins par l'impulsion des passions et des caractères que par celle des dieux, du destin et de la suprême justice. Un peu plus animées, les figures ont gardé des proportions colossales. On n'en vit plus, dans la suite, sur le théâtre grec, auxquelles convinssent aussi bien le haut cothurne, la longue robe flottante et le masque sculpté, aux traits immobiles, à la bouche sonore.

Eschyle avait-il réuni sous un seul nom les trois pièces qui composent sa trilogie? Ce nom était-il celui que l'usage a comme consacré aujourd'hui, l'*Orestie?* On peut en douter. Au vers 1124 des *Grenouilles*, Euripide demande à Eschyle de lui réciter le prologue de l'*Orestie*. Le vieux scoliaste, commentant ce passage, dit que, suivant les anciennes didascalies, l'*Orestie* était une tétralogie renfermant *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides* et *Protée*, drame satyrique, et, suivant Aristarque et Apollonius, une trilogie, le drame saty-

rique étant mis à part. Est-ce là un témoignage d'une irrécusable antorité? Il est remarquable que, dans la comédie d'Aristophane, le prologue récité par Eschyle, sur l'invitation d'Euripide, n'est pas celui d'*Agamemnon*, mais celui de la seconde tragédie, des *Choéphores*, comme si le nom d'*Orestie* ne devait être donné qu'à cette pièce, à laquelle en effet il convient plus particulièrement qu'aux deux autres, bien mieux snrtout qu'à l'*Agamemnon*. Au surplus, il ne faut pas trop insister snr une question de médiocre importance. Qu'Eschyle ait ou n'ait pas constaté par uu nom l'unité de sa trilogie, cette unité n'en a pas moins évidemment été dans son dessein et n'en est pas moins parfaite. Il est curieux, et c'est d'ailleurs une bonne fortune, que la seule trilogie grecque épargnée par le temps ait ce caractère, qui était bien loin d'appartenir à toutes les trilogies ou tétralogies dn théâtre d'Athènes. Souvent les trois tragédies que l'on présentait ensemble au concours n'avaient entre elles aucun lien, aucun rapport de sujet. On a quelques indices que d'autres fois celles qui appartenaient à la même histoire héroïque ou mythologique ne formaient pas véritablement un tout, ne pouvaient pas plus être considérées comme les parties d'un seul et même poëme que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ces deux épopées tirées l'une et l'antre du cycle troyen, mais dont l'indépendance est complète. Toutefois, s'il ne faut pas croire que toute trilogio grecque fût ce qu'est l'*Orestie*, une vaste tragédie à triple dénoûment, qui s'achève trois fois, mais plus complétement la dernière, on ne doit pas supposer non plus qu'Eschyle n'ait édifié qn'une seule de ces grandes constructions dramatiques. Elles convenaient à un génie dont toutes les conceptions étaient larges et grandioses. Et puis les sujets qu'Eschyle aimait surtout à traiter demandaient ce long développement, cet enchaînement de plusieurs tragédies. Il y avait dans la légende grecque non-seulement des héros tragiques, mais des familles tragiques. Plnsieurs générations, issues du même sang, y jouaient l'une après l'autre les divers actes d'un sombre drame

que remplissait la destinée d'une race entière. Là les catastrophes s'enchaînaient aux catastrophes, les vengeances aux vengeances; le crime naissait du crime, le malheur du malheur; c'était la fatalité qui planait sur une maison où les forfaits étaient héréditaires, où se déroulait une succession d'infortunes dont le sens n'était complet et ne pouvait être bien compris dans son étrange moralité que lorsque le cercle d'horreurs était fermé, lorsque tous les oracles étaient accomplis, lorsque Até avait achevé son œuvre et que la justice divine était satisfaite ou désarmée. Ces terribles drames, dont les ressorts étaient au ciel entre les mains des impitoyables divinités et dans lesquels les hommes s'agitaient comme d'aveugles victimes, étaient faits pour la muse d'Eschyle. Ce vieux poëte tragique n'était pas un peintre des passions ni des caractères. Dans les tableaux qu'aimait à dessiner à grands traits son imagination religieuse, des mortels passaient comme des ombres mystérieuses, les dieux seuls étaient en pleine lumière, et l'antique superstition montrait, comme dans le vers de Lucrèce, sa tête effrayante du haut des régions célestes :

.... *Caput a cœli regionibus ostendebat*[1].

Pour faire parcourir au spectateur ces cycles sanglants, où les fils venaient achever les destinées des pères, il fallait plusieurs tableaux successifs, mais tellement liés entre eux qu'on pût les embrasser comme d'un seul coup d'œil. L'usage qui s'était établi sur le théâtre d'Athènes, de présenter au concours tragique une trilogie, rendait possible cette concentration en un seul drame de plusieurs drames distincts, s'éclairant mutuellement, se préparant ou s'achevant l'un l'autre et accumulant leur terreur. C'était, par exemple, l'histoire des Labdacides, depuis la faute de Laïus désobéissant à l'oracle, jusqu'au combat fratricide des fils d'Œdipe,

1. *De rerum natura*, lib. I, v. 65.

poussés l'un contre l'autre par les imprécations paternelles. On sait que les *Sept devant Thèbes* étaient la dernière pièce d'une trilogie d'Eschyle, dont les deux premiers actes étaient *Laïus* et *Œdipe*[1]. L'histoire des enfants d'Atrée, depuis le meurtre d'Agamemnon jusqu'au jugement d'Oreste par l'Aréopage, était un sujet analogue, plein de la même horreur divine. Les deux trilogies devaient avoir été construites sur un plan à peu près semblable. Dans l'une comme dans l'autre, il était facile à Eschyle d'établir une continuité toujours visible; la même malédiction était du commencement à la fin le personnage toujours en scène, toujours debout. Dans le cours du drame, il est vrai, quelques-uns des acteurs disparaissaient ; ils étaient remplacés par d'autres ; mais ceux-ci avaient été annoncés dès le commencement comme les futurs héritiers des vengeances fatales. On entrevoyait Œdipe et ses fils à côté de Laïus consultant l'oracle, Oreste à côté d'Agamemnon rentrant dans son palais plein de trahisons; et quant à ceux qui mouraient dans les premières scènes de l'immense tragédie, leurs ombres se mêlaient encore à l'action des dernières scènes.

Il me semble donc que la manière dont Eschyle concevait la terreur tragique se prêtait particulièrement à la composition de ces trilogies d'une si extraordinaire unité. Si après lui, dans un autre système théâtral, il y en eut encore d'essayées par les poëtes grecs, avec l'ambition d'unir semblablement un triple drame, il est difficile que le lien des pièces n'ait pas été bien relâché et tout artificiel. L'idée de la solidarité des familles s'était affaiblie; la destinée, comme la responsabilité, était devenue plus individuelle, et l'art tragique cherchait dans la liberté humaine et dans le jeu des passions de nouveaux ressorts. Ainsi la chaîne qui réunissait dans la main de la fatalité les diverses parties d'une même

1. Voy., entre autres passages des *Sept devant Thèbes*, les vers 727-778 (édit. Boissonade), où le chœur rappelle les événements qui sont le sujet de cette trilogie.

légende s'était brisée; et d'ailleurs chaque drame, plus développé, plus plein, soutenu dans son intérêt par une action plus compliquée, par une peinture plus vivante des personnages, se suffisait désormais à lui-même.

Je ne voudrais pas cependant affirmer qu'il n'y eût de vraies trilogies possibles qu'aux conditions où celles d'Eschyle se sont formées, qu'il fût interdit à tout autre système théâtral que le sien de découvrir dans quelque grande et haute idée un centre vers lequel on pût faire converger, ainsi qu'un faisceau de rayons, plusieurs actions dramatiques. Mais sans disputer sur la possibilité, n'est-ce pas un fait que, dans l'histoire connue de l'art, la trilogie, ou, pour mieux dire, les trilogies eschyliennes, puisque évidemment l'*Orestie* eut des sœurs, sont une singularité sans autre exemple? Schiller a composé une grande trilogie, à laquelle certainement l'unité ne manque pas. Mais si ses trois drames sont fondus d'un seul jet, il faut remarquer que leur réunion seule forme un tout; chacun d'eux séparément reste incomplet, et ne peut vivre de sa vie propre. Aussi leur division a-t-elle quelque chose d'arbitraire, et Schiller les avait-il d'abord autrement coupés qu'ils ne le sont aujourd'hui[1]. A le bien prendre, dans *Wallenstein*, il n'y a pas trois drames, il n'y en a qu'un d'une étendue insolite, je dirais démesurée, si le poëte, avec une admirable puissance, n'avait, quelque objection qu'on puisse faire au point de vue de la représentation, étreint sans faiblir et sans paraître long, l'immense développement de ses onze actes. Dans Shakespeare, au contraire, quand il développe sous nos yeux une succession de drames historiques qui portent le nom du même roi[2], chacune de ses pièces est entière; mais, comme il dut arriver souvent dans des trilogies grecques tirées d'une même légende, il n'y a point d'unité

1. C'est ce qu'a très-bien fait remarquer M. Adolphe Regnier dans sa *Vie de Schiller*, p. 150.

2. *Henri IV*, première et seconde partie; *Henri VI*, première, seconde et troisième partie.

dans leur ensemble. L'unité, tout au moins cette unité simple et sévère, telle que les Grecs l'entendaient, peut même être contestée à chacune de ces tragédies historiques, où, au milieu de tant de personnages entre qui se divise l'intérêt, une suite d'actions différentes se développe. Le génie si compréhensif de Goethe était peut-être plus capable que tout autre de concevoir et d'exécnter une vaste composition à la fois une et variée. Il a fait tenir le monde, la nature entière dans son *Faust;* c'est là, si l'on veut, un genre d'unité; mais c'est une unité sans limites : la seconde partie de son dramo pouvait s'étendre indéfiniment. Dans ce brillant chaos au sein duquel se jouent les mille rayons divergents de la fantaisie, il n'y a rien qui ressemble à une œuvre grecque. Où ne se trouvent point la simplicité du plan, les justes proportions, la mesure jusque dans la grandeur colossale, nulle comparaison avec la Grèce n'est possible. Entre les conceptions du génie hellénique et celles du génie allemand, souvent on serait malavisé de chercher qnelque mesure commune. L'architecture compliqnée d'un édifice gothique, encore bien moins les vagues palais d'Odin, bâtis dans les nuages, ne sauraient faire penser au Parthénon.

Je n'ai pas cru inutile de rappeler au souvenir du lecteur quelques grandes œuvres de la scène tragique moderne. En les plaçant un moment en regard de la trilogie d'Eschyle, on reconnaît mieux le caractère de celle-ci. Quoique par sa hardiesse elle diffère étrangement de ce que nous avons longtemps nommé *le classique*, il y faut reconnaître nne régularité à laquelle ne prétend pas notre école romantique. La conception de l'ensemble est d'une irréprochable unité; tout concourt à un même effet. Les trois parties de l'œuvre sont bien proportionnées entre elles et soumises exactement au plan général; en même temps, si on les isole, il ne leur manque rien. Que l'on considère à part l'*Agamemnon* ou les *Choéphores*, ou les *Euménides*, chacune de ces pièces commence et s'achève. Seule peut-être la tragédie des *Euménides*, sé-

parée des autres, semblerait demander une antre exposition, qui fît mieux connaître tout d'abord les faits d'avant-scène; mais elle renferme du reste une action indépendante, une et complète.

Si nons embrassons d'un seul conp d'œil le triple drame, non-seulement la justice vengeresse, incessamment présente, nous en fait sentir la continuité, tandis qu'elle s'avance, sans dévier, de catastrophe en catastrophe, et que, toujours planant sur la maison criminelle des Atrides, elle s'appesantit tonr à tonr sur l'époux, sur la mère, sur le fils; mais nous remarquons aussi que, d'une pièce à l'autre, la trilogie tendant vers une fin qui seule l'expliquera tout entière, a, comme une seule tragédie, sa marche progressive. Elle renferme trois dénoûments, mais les deux premiers nous laissent encore en suspens et dans quelque attente; le second, cependant, dénoue déjà mieux que le premier; le troisième seul fixe définitivement toutes les incertitndes et permet à l'esprit de se reposer dans une pleine satisfaction, sans rien désirer au delà. L'*Agamemnon* est le crime triomphant; les *Choéphores* la juste vengeance, mais s'accomplissant par le parricide; les *Euménides* l'expiation et le pardon des dieux. Il y a donc du premier drame au dernier une gradation, un développement. Nous sentons croître et se dévoiler de plus en plus l'œuvre de la justice. Tout est sombre horreur dans le premier tableau; un terrible coup de foudre éclaire, dans le second, les ténèbres amassées; dans le troisième, renait peu à peu la lumière sereine.

On ne peut trop admirer avec quel art sont liées entre elles les trois tragédies, et se marque la transition de l'une à l'autre. A la fin de l'*Agamemnon*, tandis que le corps sanglant de la victime est sous nos yeux, déjà dans l'éloignement le vengeur se montre. La voix prophétique du chœur nous l'annonce: « Si quelque part Oreste voit la lumière du jour, un destin favorable le ramènera ici, pour être de ces deux criminels le meurtrier triomphant. » Et lorsque s'ouvre le drame des *Choéphores*, c'est tout d'abord Oreste, de retonr dans Argos,

que nous voyons invoquer les dieux sur le tombeau de son père. Dans la dernière scène de ces mêmes *Choéphores* tout le sujet des *Euménides* apparait clairement. Nous n'y apercevons pas encore les hideuses Furies, vengeresses d'une mère; mais Oreste, plus clairvoyant, les a reconnues : il nous nomme les fantômes de son délire, nous préparant à les voir tout à l'heure comme des êtres réels. Cependant il tient déjà dans sa main le rameau vert des suppliants, et il court, comme vers un port de salut, à ce temple de Delphes, dont le vestibule auguste, rayonnant de lumière et de paix, va frapper nos yeux au début de la tragédie suivante.

Après cette vue générale de l'*Orestie*, après nous être arrêté un moment sur le sommet d'où l'on peut contempler dans tout son cours cette œuvre si vaste et en observer la suite non interrompue, descendons dans le détail de chacune des trois parties du grand ensemble.

*Agamemnon* est certainement un des drames les plus extraordinaires que nous connaissions, un de ceux qui étonnent le plus par la grandeur de l'effet, surtout si l'on fait attention à l'extrême simplicité des moyens. En quelques mots on peut le résumer tout entier. Il y a dix ans qu'Agamemnon est absent de son royaume. Depuis bien des jours et bien des nuits on épie dans Argos les feux qui doivent annoncer la chute de Troie et le retour du chef des guerriers. Tout à coup le signal a brillé. La ville est en fête. Bientôt paraît un héraut qui précède et annonce le roi. Puis, Agamemnon vient lui-même. Clytemnestre le reçoit avec les plus vifs transports de joie et de tendresse; elle l'engage à entrer dans son palais, vers lequel, pour complaire à la reine, il s'avance en foulant les tapis de pourpre qu'elle a fait étendre sous ses pieds. Les portes se sont refermées sur lui; mais la captive Cassandre, qu'il a amenée, est restée sur le seuil : elle hésite à le franchir, car le sang qui va être versé est déjà devant ses yeux. A peine s'est-elle précipitée dans la maison des Atrides, comme une victime qui se dévoue, que des cris, partis de l'intérieur,

annoncent qu'Agamemnon est frappé. Les portes se rouvrent; Clytemnestre est debout près de deux corps sanglants, celui de son époux et celui de la prophétesse. Elle triomphe; elle se glorifie de son crime. Le fils de Thyeste vient à son tour pousser le cri de joie et de vengeance. Le chœur indigné répond à la sauvage jactance des assassins par de généreuses paroles de révolte; mais Égisthe fait sentir à ces vieillards que leur colère est impuissante, et que la force est de son côté. Un règne de terreur commence.

Ainsi la nouvelle reçue d'une heureuse fin de la guerre, le retour d'un roi victorieux, une fête, voilà toute la pièce jusqu'au moment du double meurtre. Là seulement la véritable action commence, et elle finit aussitôt; elle n'a pas duré plus longtemps que l'éclair d'un glaive. Pour achever le spectacle, le poëte n'a plus qu'à nous montrer deux cadavres percés de coups qui ensanglantent le sol, et, près des deux victimes, les assassins qui chantent leur hymne de vengeance au milieu des imprécations du peuple.

Au moment où Agamemnon, plein de sécurité, entre dans le palais, qu'avons-nous appris nous-mêmes sur les piéges qui lui sont tendus? Aucun complot ne s'est formé sous nos yeux; Égisthe n'a pas paru et n'a pas même été nommé. Clytemnestre, affectant une joie hypocrite, ne nous a pas dit son secret. Nous n'avons entendu ni les griefs de la mère dont le cœur a été déchiré par le sacrifice de son enfant, ni les confidences de l'épouse infidèle, dont un criminel amour arme le bras. Cet amour, nous ne le devinons, dans l'*Agamemnon*, que par ces paroles de la prophétie de Cassandre : « La lionne à deux pieds qui reçoit le loup dans sa couche, en l'absence du noble lion [1]. » Quelques mots du chœur y font allusion aussi, mais c'est une allusion un peu moins directe : « Fais donc le fier, comme un coq près de sa poule [2]. » A vrai dire, la passion adultère de Clytemnestre et d'Égisthe

1. V. 1230, 1231 (édition Boissonade). — 2. V. 1643.

ne sort quelque peu de l'ombre où le poëte l'a tenue que dans la seconde pièce, lorsque l'heure du châtiment est arrivée. On n'avait pas encore découvert, au temps d'Eschyle, que *la sensible peinture* de l'amour fût *pour aller au cœur la route la plus sûre*. Eschyle croyait même que cette peinture n'était pas digne de la tragédie. « Non, par Jupiter, dit-il dans les *Grenouilles*, je n'ai jamais mis sur la scène des Phèdres prostituées, ni des Sthénobées, et personne ne saurait dire que j'aie créé un seul rôle de femme amoureuse[1]. » A ce témoignage que se rend le vieux poëte austère, il n'est pas possible assurément d'opposer le rôle de Clytemnestre. Non-seulement il n'y a dans ce rôle aucun développement de la passion adultère qu'on nous y fait seulement entrevoir, mais plusieurs passages des trois pièces nous laissent douter si le crime de Clytemnestre est celui de l'amante d'Égisthe ou de la mère d'Iphigénie. Ceux qui, depuis Eschyle, ont traité pour le théâtre ce sujet de la mort d'Agamemnon, et qui l'ont traité avec le plus de simplicité, n'ont pas manqué de peindre l'ambition de l'usurpateur Égisthe, la violente passion de l'épouse séduite, les luttes de l'amour criminel et des remords. Avant d'arriver au dénoûment, ils ont montré la trahison se tramant dans l'ombre; ils nous ont fait assister aux délibérations des meurtriers; enfin, tantôt précipitant, tantôt par des obstacles imprévus, ou par les hésitations d'un des deux complices, ralentissant la marche du drame, ils en ont ménagé et conduit par degrés le terrible intérêt. Mais, dans la pièce d'Eschyle, nous ne trouvons ni développement gradué de l'action, ni habiles péripéties, ni peintures des combats du cœur, ni traits précis des caractères, ni même la claire indication des motifs qui font agir les personnages. Ce que Mme de Staël a dit du théâtre grec : « A peine y aperçoit-on les sentiments de l'homme à travers ses actions[2] » n'est peut-être vrai que du théâtre d'Eschyle, de l'*Agamemnon* surtout. Des

1. V. 1043-1044. — 2. *De la littérature*. Première partie, chap. II.

figures froides comme le marbre, sculptées sans finesse, sans détails, et qu'un dur ciseau a simplement ébauchées, comme pour être vues de loin et pour que l'imagination les achevât, voilà les acteurs du drame; un homme qui s'avance vers la mort aveuglément, sans défiance, comme le taureau des sacrifices marche à l'autel et qui tombe sans que le coup, suspendu sur sa tête, se soit un moment détourné, voilà le drame. C'est un tableau immobile et simple, comme un antique bas-relief aux lignes sévères et tranquilles.

L'impression tragique est forte cependant; l'imagination est saisie. Dans leur demi-jour, ces figures esquissées prennent des dimensions surnaturelles; l'indécision de leurs contours les grandit. Dès le commencement du drame, une vague et mystérieuse terreur s'empare de nous; elle croît de scène en scène, sortant on ne sait d'où et nous enveloppant peu à peu de son ombre. Un orage est dans l'air; on le sent, on le respire; on est oppressé par ce lourd silence qui précède les tempêtes, puis quelques sinistres lueurs éclairent au loin l'horizon. Bientôt on croit entendre de sourds murmures. Les nuées s'amoncellent; enfin la foudre éclate, elle tombe; la justice des dieux a passé. Par quel art une tragédie si simple produit-elle un tel effet et nous tient-elle palpitants dans une si puissante angoisse? Peut-être lorsqu'une grande peinture nous cause cette émotion extraordinaire, nous en approcherions-nous en vain pour surprendre le secret du peintre. Quelques touches lui ont suffi. De près, ce n'est rien; à distance, au vrai point de vue, l'effet est frappant. Mais sans vouloir nous rendre un compte exact de ce qu'il faut moins analyser que sentir, il est cependant des traits saillants que nous devons remarquer.

Dès la première scène de l'*Agamemnon*, ce palais des Atrides que nous avons devant les yeux a quelque chose de suspect et d'inquiétant. L'esclave qui veille attendant les signaux, nous fait comprendre tout d'abord que la violence règne dans la maison royale; il gémit sur son propre sort, sur la tâche sans

repos à laqnelle le condamne la dure volonté des ses maîtres. Une parole qu'il laisse échapper nous en apprend plus encore. Dans cette demeure des rois, autrefois gouvernée par un ordre si sage, tout est tristement changé. A peine, à la vue de l'heureux signal, le pauvre veilleur a-t-il ponssé le cri de triomphe, qu'il fait un triste retour sur le secret qn'il faut taire. Sa langue, dit-il, est enchaînée; mais si cette maison avait tout à conp une voix, elle parlerait elle-même sans obscnrités :

> Il me semble déjà que ces murs, qne ces voûtes
> Vont prendre la parole.

Une exposition où les projets de Clytemnestre se fussent clairement révélés eût-elle aussi bien préparé nos esprits à la terreur que ce pen de mots mystérieux? Qne maintenant les hymnes de la victoire retentissent, que la foule joyeuse coure vers les temples pour remercier les dieux, que le char royal entre dans Argos au milieu des acclamations, rien ne fera plus taire nos funestes pressentiments.

Après cette première scène, les avertissements sinistres se succèdent, se multiplient; des signes de malhenr apparaissent de moment en moment. Les chants du chœur sont pleins d'augures menaçants, de souvenirs du sang autrefois versé; c'est le chœur, ce personnage chargé de nous communiquer les véritables impressions que le drame doit produire sur nons, c'est le chœur qui répand snr toute la pièce l'effroi religieux dont il ne peut se défendre. Sa voix est le lugubre accompagnement qui sans cesse frémit et pleure sous toutes les paroles des personnages. Il a de tous les malheurs des Atrides une mémoire qu'on peut dire prophétique. C'est lui qui, devant le palais, évoque le pâle fantôme d'Iphigénie, tendant en vain, sous le couteau du prêtre, ses mains suppliantes vers son père; c'est lni qni fait retentir à nos oreilles ces terribles sentences : « Le crime enfante le crime; » — « les enfants sont punis de la faute des pères. » C'est lui qui

nous montre la justice céleste et l'implacable Até lançant des regards de courroux sur le toit d'une famille maudite :

*Apparent diræ facies......*

Les puissances invisibles sont vraiment les premiers acteurs de cette tragédie; Eschyle ne cesse de nous donner le sentiment de leur présence.

Avant qu'au milieu des apparentes lenteurs du poëte l'action ait commencé, tout nous a disposés à la frayeur. Lorsque le héraut d'Agamemnon vient saluer, avec des accents si pathétiques, les dieux de sa ville natale et ce sol de la patrie où pourront un jour reposer ses cendres, de tristes pensées se mêlent malgré lui à l'expression de son bonheur. Il songe à ceux qui ont péri et qui dorment sur les bords du Simoïs; il craint pour ceux dont on a été séparé par la tempête. Des images de mort ou de douleur obsèdent l'esprit de ce messager de joie. C'est ainsi que tout à l'heure, lorsque Clytemnestre confirmait la bonne nouvelle, les cris des vaincus égorgés sans pitié perçaient à travers ses proclamations de victoire. Les vieillards d'Argos, qui font au héraut un accueil plein d'émotion bienveillante, ne peuvent s'empêcher de lui laisser entrevoir des craintes sur lesquelles il ne leur est pas permis de s'expliquer. Il semble qu'involontairement, ou plutôt par une volonté divine, toutes les actions de grâces rendues aux dieux, toutes les paroles d'allégresse, toutes les acclamations triomphales se changent en lamentations, en cris d'épouvante.

On voit que, dans toute cette tragédie, il y a comme une région sombre, où le poëte a surtout placé, ainsi que des prophètes de malheur, le veilleur du palais, les vieillards d'Argos, le héraut et bientôt l'esclave Cassandre, tous les personnages inférieurs. J'appellerai cependant cette région du drame sa région supérieure, d'abord parce qu'elle renferme le chœur, cette voix du peuple qui semble si souvent la voix des dieux, le chœur placé comme au sommet de tous

les drames eschyliens; ensuite parce qu'elle domine tout de son horreur. Au-dessous, en pleine lumière, passent tranquilles et sereins celui qui va mourir et celle qui doit tuer. La dure Clytemnestre (*fortissima Tyndaridarum*) a le front et le cœur d'airain, et dans sa poitrine rien ne bat. Dans les âges simples et énergiques, où les nuances des caractères échappent, on imagine volontiers ces monstres du crime qui n'ont rien d'humain. L'inflexible dureté convient d'aillenrs aux instruments des vengeances célestes. C'est surtout parce qn'Eschyle n'a pas donné d'âme à Clytemnestre que, dans sa marche aveugle, cette effrayante statue ne paraît se mouvoir que par l'impulsion de la fatalité. Ainsi représentée, elle devient nn objet d'épouvante, mais non de dégoût. Dans une composition moderne, où l'on verrait ses traits hideux de plus près, où ils ne se dessineraient pas, comme ici, dans un lointain idéal, sa venimeuse hypocrisie, mêlée d'ironie sanglante, sa jactance impudente après l'accomplissement du forfait, ne produiraient qu'nne impression odiense et repoussante. Mais dans le drame antique, elle s'avance environnée d'éclairs et de tonnerre, et sous ce ciel plein de lueurs tragiques, elle a la beauté d'une Némésis qui tient la torche et le glaive.

Agamemnon passe rapidement snr la scène; son rôle est peu développé. Eschyle ne lui a donné aucun des pressentiments dont, autour de lui, toutes les âmes sont remplies. Aucune défiance n'approche de son grand cœur. S'il proclame qu'aucun mortel ne doit être dit heureux avant la fin de sa vie, c'est que, modéré dans le triomphe, il ne vent point exciter par son orgueil la jalonsie des dieux, ce n'est point qu'il ait entrevu aucune menace du sort : il marche sans crainte, quoiqu'il ait à ses côtés la mère d'Iphigénie et la fille de Priam, et qu'il semble ainsi franchir le seuil du palais fatal entre les malédictions de ses dieux domestiques et celles des dieux troyens. La sérénité de l'âme convient au héros, et la victime du destin doit être avengle. En quelques traits,

sa royale figure est noblement peinte. Il lui suffit, pour parler de sa victoire, d'un petit nombre de mots où respire l'énergie du chef vaillant et la pieuse modestie de l'homme qui n'attribue qu'aux dieux son bonheur. En véritable roi grec, tel du moins qu'on s'en faisait une image dans la ville de Thésée et au cinquième siècle, il écoute avec bonté le langage libre de son peuple; il lui annonce que, dans une assemblée publique, les grands intérêts de l'État seront mis en délibération; il n'aime point qu'on se prosterne devant lui comme devant un maître barbare, ni qu'on étende sous ses pieds la pourpre qui doit être réservée aux immortels; il demande que sa captive soit traitée avec douceur, parce que le maître doux pour l'esclave attire sur lui-même un regard favorable des dieux. Eschyle a cru que c'était assez pour que l'infortune de son héros fût touchante; il a négligé un autre genre d'intérêt plus pathétique, qui semblait s'offrir de lui-même dans un tel sujet. Au défaut d'Oreste, que sa mère a envoyé en Phocide, Électre pouvait venir recevoir les embrassements de son père. Des effets attendrissants seraient sortis d'une telle scène; Euripide, sans doute, ne les aurait pas laissés échapper. Mais si la scène, telle qu'Eschyle l'a conçue, est plus froide, elle a aussi sa beauté, une beauté en harmonie avec le caractère sévère de cette tragédie. Il y a quelque chose, en effet, de sombre et de menaçant dans cet accueil que trouve Agamemnon aux portes de son palais où Clytemnestre est seule de sa famille pour le recevoir, et lui prodigue des protestations de tendresse dont l'exagération ne le touche pas. En général, Eschyle paraît plutôt éviter que rechercher la variété des impressions; celles qu'il produit n'en sont que plus profondes. La seule image d'Agamemnon que le poëte ait voulu laisser dans notre esprit, avant de le faire reparaître à nos yeux couché dans son linceul sanglant, c'est l'image d'un roi; et quoiqu'il eût été facile de se ménager un contraste propre à nous émouvoir, en représentant l'époux plutôt que le maître, l'époux heureux de revoir l'épouse qu'il croit fidèle, et lui

témoignant sa tendresse, le vieux tragique n'a rien voulu ôter à son héros de sa mâle dignité. Toutefois Agamemnon est grave comme un maître, et non dur et hautain comme un despote. Il rejette, avec une légère ironie, l'excès des flatteries dont Clytemnestre l'accable; il l'avertit de sa répugnance à se laisser rendre de serviles honneurs; et néanmoins, avec une complaisance indulgente, il cède à ses importunités. Dans sa courte apparition, nous n'avons vu en lui que la majesté simple, la grandeur d'âme et la douceur. Cela, nous le répétons, suffit à la pitié, qui d'ailleurs, dans cotte tragédie, a bien moins de place que la terreur.

La terreur, qui a toujours été en croissant, arrive aux dernières limites lorsque Agamemnon a franchi le seuil du palais. Alors l'épouvante instinctive envahit de plus en plus, comme un flot qui monte, les âmes des vieux Argiens dont se compose le chœur. Ce ne sont plus quelques pressentiments vagues qui grondent sourdement dans le lointain, c'est une voix intérieure qui rend ses oracles dans le cœur des citoyens; c'est un cri qui sort de leurs entrailles, c'est Érinnys ellemême qui leur chante son hymne. Il semble impossible qu'on nous fasse approcher davantage de la scène sanglante qui se prépare; cependant, sans qu'il soit besoin que les portes du palais s'ouvrent encore, nous allons voir le glaive de plus près. Le meurtre lui-même, mis sous nos yeux, serait moins terrible que sa prophétique image montrée par Cassandre et se reflétant dans ses regards épouvantés. Il n'y a, sur aucun théâtre, de scène d'un plus terrible effet que celle de cette voyante; jamais le délire divin n'a été peint avec plus de vérité et ne s'est exprimé avec plus d'éloquence; car le langage est aussi beau que la conception est dramatique. Les prophéties où sont annoncés des malheurs plus éloignés ne sauraient produire le même effroi. Ici, tout ce que Cassandre aperçoit comme à travers les murs de ce palais fermé va s'accomplir à l'instant même. Son trouble, son égarement sont si vrais, les sanglantes apparitions semblent si réellement pré-

sentes à ses yeux, que nous sommes forcés de croire à sa vision, surtout lorsque avec l'arrêt d'Agamemnon elle prononce son propre arrêt. Elle a la double autorité de l'inspirée et de celle qui va mourir. On a dans bien des tragédies abusé des prophéties, comme des songes, vulgaires recettes du métier. Souvent les prédictions n'y sont que de poétiques hors-d'œuvre; celle-ci est intimement mêlée à l'action. Cassandre est engagée elle-même dans le malheur qu'elle prédit; elle est à la fois terrible comme interprète du sort, touchante comme victime. Le pathétique est à son comble lorsqu'elle arrache ses bandelettes sacrées, lorsqu'elle jette et brise son sceptre de prêtresse, lorsqu'elle chante sa mort comme le cygne, et qu'avec un sublime accent de résignation religieuse, elle salue ces portes terribles qu'elle va franchir et qu'elle nomme les portes de l'enfer.

Le coup de foudre, si longtemps suspendu, tombe enfin; alors les démons des justices divines, enveloppés jusque-là d'un sombre mystère, apparaissent à la face du ciel. Dans le palais qui s'ouvre, ils se montrent, poussant leurs cris de vengeance. Clytemnestre, la première, vient triompher sur les corps sanglants; elle invoque le souvenir de son Iphigénie immolée; elle rappelle l'affreux repas de Thyeste; elle n'est point, dit-elle, l'épouse du mort; elle n'est qu'un fantôme sous les traits duquel le frère d'Atrée est venu lui-même frapper. Après elle, Égisthe paraît, et, comme un reptile, sort de l'ombre où jusque-là il s'est tenu caché. Ce rôle d'Égisthe qui, dans le drame grec, était, comme en général tous ceux des tyrans[1], un rôle de *tritagoniste*, tient bien plus de place, est bien plus important dans l'*Agamemnon* que Lemercier a fait représenter sur notre scène. On sait qu'il y était rempli par le plus grand de nos acteurs tragiques : si différent est le système dramatique des deux

1. Voyez Démosthène, dans le *Discours sur les prévarications de l'ambassade*, § 70.

théâtres! Loin de placer sur le premier plan ce lâche complice de Clytemnestre, Eschyle, peut-être, n'eût pas même cru nécessaire de nous le montrer un moment, s'il n'avait voulu, à la fin de sa tragédie, nous faire apparaître avec lui les anciennes vengeances d'une maison criminelle, et les fantômes sanglants de Thyeste et de ses fils. De même que Clytemnestre, Égisthe se vante de sa trahison; comme elle, il allègue les justes représailles; il raconte les enfants égorgés, un père nourri de leur chair. C'est pour cela seulement que le sang vient encore de couler : excuse hypocrite peut-être, quand on lit dans la conscience des meurtriers que d'autres motifs encore font agir; terrible vérité quand on lève ses regards vers les décrets des dieux. Cependant la généreuse indignation du chœur éclate, plus forte que ses craintes; elle résiste, avec une liberté toute grecque, à la violence des tyrans. C'est alors que le nouveau vengeur est annoncé. Jusqu'à ce qu'il paraisse, la force va régner.

La seconde partie de la trilogie n'est pas plus compliquée que la première. D'après la définition qu'Aristote donne des tragédies simples et des tragédies implexes, il est vrai que la fable des *Choéphores* est implexe, puisqu'elle n'arrive à son dénoûment, à sa catastrophe qu'à travers une reconnaissance. Mais, nous pouvons, dans un sens plus ordinaire, l'appeler une tragédie simple, aussi bien que celle d'*Agamemnon*. Comme celle-ci, elle a bien peu d'événements, des situations bien peu variées.

Oreste, de retour dans Argos, trouve, près du tombeau de son père, sa sœur Électre, qui vient, accompagnée d'une troupe de femmes esclaves, y apporter des libations funèbres. Le frère et la sœur se reconnaissent. Tous deux, en présence du chœur, qui joint ses lamentations aux leurs, gémissent sur la mort d'Agamemnon, maudissent ses meurtriers, invoquent les dieux vengeurs et jurent de punir les criminels. C'en est assez pour remplir plus de la moitié de la pièce, et le dénoûment n'est pas longtemps attendu. Oreste se fait

ouvrir les portes du palais, où il se présente comme un étranger de Phocide, envoyé par Strophius pour annoncer à Clytemnestre et à Égisthe que le fils d'Agamemnon est mort. Introduit près d'Égisthe, il l'égorge derrière la scène. Aux cris dont la maison retentit, Clytemnestre accourt; elle est en présence de son fils, qui, malgré ses supplications, lui plonge dans le sein le fer dont il vient de frapper Égisthe. La vengeance à peine accomplie, il commence à se sentir en proie aux Furies vengeresses du parricide.

Il fallait que le génie d'Eschyle fût singulièrement puissant et que cet art de la tragédie grecque fût merveilleux pour que, dans des limites en apparence si étroites, pût se développer un grand drame, dont le sublime intérêt ne faiblit pas un moment. Il est vrai que dans ces tragédies antiques l'élément lyrique, absent des nôtres, entrait dans de larges proportions; il y déployait ses richesses, il en remplissait les vides de son grand souffle; et quand l'action s'arrêtait immobile, il la soutenait à des hauteurs où on la contemplait planant avec majesté. Dans un temps où s'était perdu le sens de ces belles œuvres d'une sublimité si calme, c'était un grand étonnement et un grand scandale que leur simplicité. Quelle sécheresse! quelle pauvreté d'invention! quelle enfance de l'art! quelle ignorance des grands ressorts! Aussi, quand on en produisait des imitations sur notre scène, imaginait-on, pour venir au secours de tant d'indigence, d'étonnantes complications. « Le sujet d'*Électre* (c'est justement celui des *Choéphores*), le sujet d'*Électre*, dit Crébillon, est si simple de lui-même que je ne crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès, en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon; on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé, sa reconnaissance faite avec sa sœur, voilà la pièce à son dénoûment. » Pour qu'elle n'y parvînt pas si vite, Crébillon, toujours plein de ressources romanesques, inventa l'amour d'Électre et d'Itys, fils d'Égisthe, d'Oreste et d'Iphia-

nasse, fille d'Égisthe. Comment un poëte, qui n'était pas sans vigueur de génie, a-t-il pu ainsi profaner les chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle ? Le jour où notre tragédie classique a vu se soulever contre elle une révolte qui l'a pour toujours détrônée, elle avait, avouons-le, fini par le bien mériter, elle si admirable dans Corneille et dans Racine. Crébillon, dans la préface de son *Électre*, nomme Eschyle avec Sophocle et Euripide, pour constater, en un point important, sa propre supériorité sur les trois tragiques grecs. Cependant il ne paraît avoir eu sous les yeux que l'*Électre* de Sophocle : je ne crois guère qu'il connût les *Choéphores*. En tout cas, s'il en avait parcouru une traduction, il devait s'étonner de la barbarie d'Eschyle, et ne pas avoir conscience d'être lui-même le seul barbare.

Nous avons dit quel est dans sa simplicité le plan des *Choéphores*. Ce que sur ce plan le génie d'Eschyle a édifié est d'une beauté que Sophocle lui-même, traitant le même sujet, n'a pas surpassée, et pourquoi n'oserions-nous pas le dire? n'a pas égalée.

Dans toute tragédie dont le sujet est la mort de Clytemnestre, punie de son crime par la main de son fils, il est naturel que le rôle d'Oreste soit le premier. Il s'agit d'un mystère de la justice divine s'accomplissant par le parricide, et le seul instrument de cette justice est Oreste. C'est dans ses mains que les dieux ont mis le glaive; il est leur envoyé, leur malédiction vivante. Nous voulons bien qu'on nous montre Électre à ses côtés jusqu'à l'entrée de cette voie terrible où le poussent les oracles; elle peut l'assister dans son deuil, lever avec lui des mains suppliantes vers le ciel, devenir même la confidente de ses desseins et l'animer de sa colère. Son amour fraternel, ses douleurs, la fierté de son sang royal au milieu des outrages de la servitude, font d'elle une figure énergique et touchante qui, sur le second plan du tableau, est d'un grand effet ; et le tombeau d'Agamemnon crie plus clairement vengeance par la voix unie des deux orphelins. Mais ce qu'il ne faut pas, c'est

qu'Électre efface derrière elle le véritable vengeur. Comme Pylade qui, lui aussi, soutient la résolution d'Oreste, elle ne saurait être qu'un personnage secondaire du drame. Quels que soient la véhémence, le conrage et la grandeur de sa passion, mettre cette passion tout humaine à la place de l'effrayant devoir rempli par Oreste, c'est cacher la main des dieux, c'est abaisser la hauteur religieuse du sujet. Sophocle a fait cette faute dans son *Électre*. Si Eschyle l'eût faite, ses *Choéphores* ne seraient plus en harmonie avec son *Agamemnon;* elles ne le continueraient pas dans sa sainte terreur, dans sa majesté surnaturelle. Mais Eschyle ne pouvait s'égarer ainsi; il possédait trop le sens de ces divines légendes. Après lui, l'art inépuisable des Grecs les rajeunit par des beautés nouvelles, mais moins religieuses, qui n'en conservaient pas aussi fidèlement l'esprit. Il n'y eut plus la même élévation dans la manière de les concevoir; les proportions des personnages diminuèrent. L'homme, sans doute, s'y reconnut mieux avec tous les libres mouvements de son cœur; mais beaucoup de ces sujets qui tiennent aux croyances mythologiques, tels que le parricide d'Oreste, demandent moins à être éclairés d'une lumière naturelle et vraie, qu'à être éclairés d'en haut, pour apparaître à notre imagination dans une perspective imposante. Eschyle avait le secret de ces sublimes clartés qui tombent du ciel; ses successeurs beaucoup moins : les temps devenaient plus prosaïques.

Lorsque la tragédie des *Choéphores* commence, Oreste est sur la scène, où sa seule présence parle assez, près du tombeau do son père, en face du palais des meurtriers. Il est remarquable que dans ce drame qu'il remplit presque à lui seul et dont il est l'âme, il restera sous nos yeux jusqu'à la fin; car, s'il entre quelques instants dans le palais, on peut dire que nous l'y voyons encore, tandis que, toute action étant suspendue au dehors, tous les regards cherchent à percer les murs derrière lesquels il accomplit sa vengeance.

Le prologue est admirable. C'est par la prière que s'ouvre

ce drame du parricide dont le caractère doit rester sacré; ce n'est pas un meurtre qui s'annonce, c'est un sacrifice. La tombe est là comme un autel, et les rites pieux qui précèdent et préparent l'immolation vont s'y continuer jusqu'au moment où elle sera consommée.

Rien ne pouvait être mieux imaginé pour frapper tout d'abord le spectateur, que la vue du tombeau de la victime s'élevant en face de la demeure que le crime habite, et la menaçant. Il y a un spectacle destiné à éblouir ou à amuser les yeux, et qui est une partie inférieure de l'art dramatique. Si c'est de ce spectacle-là que parle Aristote, il a bien raison de dire qu'il est moins l'affaire du poëte que du décorateur[1]. Mais il y en a un autre, significatif, expressif, qui est un véritable langage parlant à l'âme, qui rend visible la pensée du poëte, et produit une impression plus rapide et souvent plus forte que les paroles. Un tel spectacle peut devenir un des puissants moyens, une des grandes beautés de la poésie dramatique. Je crois qu'Aristote va un peu loin, lorsque, dans son dédain pour le spectacle, il dit, au même passage de son *Art poétique*, que la tragédie a sa force sans la représentation et sans les acteurs; elle ne l'a pas du moins tout entière, et nous savons ce qu'elle devient lorsque le poëte ne s'inquiète plus que des lecteurs : Sénèque peut nous l'apprendre. Eschyle n'écrivait pas des tragédies de cabinet; il excellait par le spectacle, non peut-être qu'il y employât un très-riche et très-pompeux appareil; une certaine simplicité est plutôt vraisemblable, sans qu'on puisse croire cependant à la modeste estrade dont parle Horace :

*Modicis instravit pulpita tignis*[2].

Mais il savait parler aux yeux, et donner à la scène une

1. *Art poétique*, chap. VI.
2. *Épître aux Pisons*, v. 279. — Il faut se souvenir que les Athéniens avaient commencé à bâtir leur théâtre de pierre en l'an 500, c'est-à-dire

muette éloquence. On se rappelle que, dans les *Grenouilles*, Euripide lui reproche comme un artifice de charlatan, de faire asseoir, la tête voilée, un Achille, une Niobé, « vraies statues de tragédie, dit-il, qui ne montraient pas leur visage, et ne prononçaient pas une parole. » Art vraiment dramatique, et non pas artifice; art plein de grandeur et digne d'un peintre ou d'un statuaire. Le spectacle offert par la première scène des *Choéphores* est un bel exemple de ces heureux emprunts que le génie de la tragédie antique semblait faire au génie de la sculpture. Quel admirable tableau, lorsque Oreste, de l'ombre où il s'est retiré avec Pylade, voit s'avancer vers le tombeau d'Agamemnon, Électre en deuil, conduisant la pompe des esclaves du palais, qui portent les libations funèbres et se meurtrissent la poitrine et le visage! On a sous les yeux comme un de ces magnifiques bas-reliefs qui se déroulaient sur les frises des temples d'Athènes; comparaison qui se présente d'autant plus naturellement à l'esprit, que la scène peu profonde était d'une grande étendue en longueur.

C'est sous l'impression produite par ce lugubre et solennel appareil que l'on entend le beau chant du chœur se lamentant sur la mort du maître, détestant l'offrande impie de Clytemnestre et proclamant ineffaçable le sang répandu, sur lequel tous les fleuves du monde passeraient sans pouvoir le laver; puis les touchantes paroles d'Électre, qui ne sait comment elle doit prier sur le tombeau, s'il faut dire: « Celle qui t'offre les présents que nous apportons, c'est ton épouse! » ou s'il faut appeler la vengeance des dieux sur une mère. Conseillée par le chœur, elle fait, en se penchant sur la tombe, à la même place où tout à l'heure Oreste était prosterné, une prière semblable à celle qu'il vient de faire lui-même, comme

un peu plus de quarante ans avant la représentation de l'*Orestie*. Leur théâtre de bois était sans doute déjà très-vaste, approprié à de grandes fêtes; et les dispositions scéniques devaient, quoique avec un peu moins d'art, être à peu près les mêmes qu'elles furent sur le théâtre de pierre.

si les dienx, au moment de réunir le frère et la sœur, préparaient déjà secrètement le concert de lenrs âmes.

A peine a-t-elle achevé ses pieuses invocations, parmi lesquelles elle demande au ciel le retour d'Oreste, et a-t-elle fait chanter au chœur l'hymne funèbre, Électre aperçoit sur le tombeau la boucle de cheveux que son frère y a déposée. Ce premier indice, que son cœur comprend sur-le-champ, est confirmé par nn autre : elle remarque des traces de pas qu'avec une subtilité de raisonnement, naturelle peut-être à une âme prévenue par les pressentiments qui l'ont saisie, elle juge ne ponvoir être que les pas de son frère. C'est alors qu'Oreste, non moins ému qu'elle, s'avance et se fait reconnaître. Aristote, dans son *Art poétique*[1], a choisi cette scène pour exemple d'une reconnaissance *par syllogisme*. Il faut bien avoner que le syllogisme d'Électre n'est pas excellent : Euripide s'en est moqué dans une scène de son *Électre*, scène fort singulière et beauconp trop facétieuse. Il y a introduit le vieillard qui a élevé Agamemnon, raisonnant sur les cheveux et les pas d'Oreste, comme fait Électre dans les *Choéphores*. Électre lui démontre, avec une irréfutable logique, qu'il n'y a pas de raison pour que les cheveux d'un frère et d'une sœur se ressemblent, et que l'égale mesure de leurs pas, si elle était possible, ne serait pas concluante, mais qu'elle est d'ailleurs peu vraisemblable. Si la critique n'est pas à sa place, elle n'est pas sans justesse; toutefois, on comprend très-bien dans la scène si vivement raillée que le sentiment, bien plus que le syllogisme, avertit Électre de la présence d'Oreste : et la faute, d'ailleurs, passe facilement inaperçue au milieu des émotions pathétiques de la reconnaissance, et de cette joie des deux orphelins exprimée avec une simplicité si éloquente. Eschyle, cependant, a été vaincu ici par Sophocle. Tout le monde connaît, dans l'*Électre* de celui-ci, la scène de l'urne, une des plus belles du théâtre grec. Mais dans le plan d'Es-

1. Chap. xvi.

chyle, on pourrait dire que sa reconnaissance, surtout s'il en avait retranché le malencontreux raisonnement, est tout ce qu'elle devait être. Plus de relief donné à un détail de la pièce, accessoire chez lui, aurait peut-être altéré l'harmonie des lignes et leur beauté simple; car dans ses compositions, dont l'unité était si parfaite, il savait tout subordonner à l'effet de l'ensemble.

Deux morceaux d'une grande éloquence suivent immédiatement la reconnaissance : l'invocation d'Oreste à Jupiter, pour qu'il prenne pitié des deux aiglons abandonnés dans le besoin par l'aigle leur père, et le discours dans lequel il atteste les terribles oracles d'Apollon. Puis vient le long *Commos*[1]. Les Grecs nommaient ainsi une lamentation à laquelle prenaient part et le chœur et les acteurs qui étaient sur la scène, une complainte chantée à la fois sur le logéum et sur l'orchestre[2]. Ces *Commi* ou chants de deuil, qui souvent avaient un grand développement et prenaient une large place dans les anciennes tragédies, étaient des morceaux lyriques et renfermaient de longs systèmes de strophes et d'antistrophes artistement entrelacées. Quelquefois ils n'étaient pas précisément des chants funéraires, quoiqu'ils n'eussent été autre chose dans l'origine; mais une vive sympathie pour quelque douleur en était toujours le principal élément. Ce concert de gémissements et de prières que, dans les *Choéphores*, Oreste, Électre et le chœur, font entendre devant le tombeau d'Agamemnon, est un *Commos* dans toute la force de l'expression, dans le vrai sens primitif, celui d'une ode funèbre. Le thème de ce chant est simple, les variations en sont riches. Sous des formes toujours nouvelles, c'est le même cri de douleur et de vengeance que se renvoient le frère et la sœur et le chœur des fidèles esclaves. Avec sa distribution régulière des couplets lyriques, son motif qui se reproduit sans cesse sur des tons différents, son mouvement tantôt lent, tantôt rapide, et enfin son crescendo,

1. Vers 300-469. — 2. Aristote, *Art poétique*, chap. XII.

cette scène est d'un dessin et d'un effet tout musical. Il est même évident que la musique devait s'y adapter merveilleusement bien, et que, particulièrement dans un tel morceau, elle ne pouvait manquer de prêter un très-utile concours à la poésie. Schlegel a sans doute raison de dire que toute comparaison entre la tragédie antique et le drame lyrique de l'opéra moderne manque de vérité, et que la musique des Grecs, très-simple, très-différente do la nôtre et ne recouvrant pas du tout les paroles, était entièrement asservie à cette belle poésie des chœurs, dont la diction si ornée demandait à se laisser clairement saisir dans tous ses détails, dans toutes ses nuances. Quelques intonations détachées, l'accompagnement discret de la flûte ou de la cithare, voilà ce que pouvait être cette musique, voile transparent de l'ode. Mais quelle qu'en fût la simplicité, surtout au temps d'Eschyle, il est impossible de croire que, chez un peuple né pour tous les arts, elle ne fût pas très-expressive. On ne peut lire le *Commos* des *Choéphores* sans rêver qu'on prête l'oreille aux accents graves, tristes, énergiques, qui en soutenaient les paroles.

Après ce *Commos*, le dialogue succède au chant; mais il en imite lui-même la forme régulière; il est coupé en périodes égales qui so répondent. Cette prière alternée des enfants d'Agamemnon, cette évocation des mânes paternels a, comme ce qui précède, le caractère le plus religieux. Ce sont comme les rites de la vengeance, ou plutôt de la justice divine.

Ces rites accomplis, rien ne peut plus retarder l'exécution de l'arrêt que les dieux ont prononcé. Oreste est dès lors prêt à frapper. Mais il veut d'abord savoir pourquoi la reine a fait porter ces libations funèbres au mort, qu'elles ne sauraient apaiser. Peut-être y a-t-il dans le cœur du malheureux fils une dernière lutte de la pitié, et voudrait-il, quoiqu'il déclare l'expiation impossible, rencontrer une pensée de repentir qui désarmerait son bras. Pour répondre à sa question, le chœur lui fait connaître le songe qui a porté le

trouble dans l'âme de Clytemnestre. Ce songe est d'une étrange horreur. Celui que Sophocle, dans son *Électre*, fait raconter par Chrysothémis, risque bien moins d'offenser un goût délicat; mais il est loin de produire, au même degré, la forte impression qui convient à un sujet si terrible. Dans l'affreuse vision Oreste reconnaît la voix de son destin; c'est comme un nouvel oracle qui ne lui permet plus d'hésiter. Le serpent qui du sein d'une mère fait jaillir le sang avec le lait, c'est lui-même, il le sent, il ne peut s'en défendre. Cette image fatale du monstre le fascine et l'attire.

Il est temps qu'il se fasse ouvrir les portes du palais. Mais auparavant il explique à chacun quel doit être son rôle, et dit par quelle ruse il va snrprendre les assassins. Lorsque l'Oreste de Voltaire, est pressé par le vieux Pammène de recourir à un semblable artifice,

> Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible!

s'écrie-t-il,

> . . . . Je rougis même de les tromper[1].

C'est étrangement s'éloigner des mœurs de l'antiquité grecque. L'art d'Eschyle ne connait pas ces délicatesses d'honneur, ces scrupules chevaleresques : « Ils ont tué par la ruse un glorieux héros, ils périront par la ruse et seront pris au même piége, comme l'a prophétisé Loxias. » Voilà comment parle un véritable Grec. Ruse pour ruse! Le talion n'est-il pas la loi? et d'ailleurs, quand il faut aveugler son ennemi, quel artifice n'est pas légitime? Dans le pays d'Ulysse (*Græcia mendax*) les héros ne se croient pas déshonorés par le mensonge[2]; ils s'y complaisent même, et pour le seul amour de

1. *Oreste*, acte III, scène II.
2. Goethe s'en est souvenu dans son *Iphigénie en Tauride*, lorsqu'il fait dire à Pylade : « La ruse et la prudence ne me paraissent pas déshonorer l'homme qui se voue aux actions hardies. » (Acte II, scène I, traduction de M. Perchat.) Mais dans cette tragédie, qui a de si belles parties, il s'en faut beaucoup que tout soit également antique. Iphigénie a

l'art, ils ne peuvent s'empêcher de le surcharger quelquefois d'ornements superflus. L'Odyssée en offre maint exemple. Eschyle, cet autre Homère, aime aussi à développer l'adroit artifice de son héros; il ne croit pas l'avilir par là; et si nous qui, depuis le commencement de ce drame, l'avons vu constamment se tenir aux plus sublimes hauteurs tragiques, nous nous imaginons l'en voir un moment descendre, quand il nous montre Oreste revêtu du costume phocidien et imitant l'accent des peuples du Parnasse, et quand il lui met dans la bouche le récit détaillé des prétendues instructions données par Strophius; les Grecs, n'en doutons pas, admettaient plus facilement et ne jugeaient pas indigne du cothurne ce que nous serions tentés d'appeler une scène de comédie romanesque. Du reste, dans toute cette partie de la tragédie, par laquelle la préparation solennelle et religieuse de l'acte sanglant est séparée de son exécution, il y a une naïveté familière, qui montre combien l'art des Grecs était hardi, flexible et varié.

Lorsque Oreste a quitté la scène avec Pylade, pour prendre son déguisement et se préparer à entrer dans le palais, le chœur, resté seul, chante les célèbres malheurs qui, de tout temps, ont eu leur source dans les passions effrénées des mortels, surtout dans celles des femmes, et les inévitables vengeances d'Erynnis qui aiguise le glaive. La situation est la même qu'à la fin de l'*Agamemnon*. Le spectateur s'attend que les cris du meurtre vont être une seconde fois poussés derrière les sombres murs. Mais dans la première partie d'*Agamemnon* il y avait eu des scènes plus diverses, un plus grand mouvement de personnages que dans la première partie des *Choéphores*. Par une sorte de compensation, et par un renversement dans l'économie du second drame, le dénoûment des *Choéphores* est compliqué de plus d'incidents et met en

du mensonge une horreur toute chrétienne; elle est prête à sacrifier au respect de la vérité la vie même de son frère. La vierge grecque est devenue une austère puritaine, une Jeanie Deans.

mouvement plus d'acteurs que celui d'*Agamemnon*. Alors seulement paraissent les personnages épisodiques et de condition inférieure, le portier du palais, la nourrice d'Oreste; tandis que l'esclave qui guette le signal et le héraut d'Agamemnon avaient paru dans les premières scènes de l'autre drame.

Oreste en habit de voyageur est arrivé devant la porte du palais. *Pé! Pé!* (παῖ, παῖ [1],) crie-t-il à l'esclave qui en a la garde. Ces simples mots, appel ordinaire de ceux qui veulent se faire ouvrir, retentissent comme la voix du destin. Toutefois, une manière si naturelle d'entrer aurait bien étonné autrefois sur notre scène tragique et n'était connue que dans nos comédies. Mais les Grecs n'avaient pas toujours sur le style noble les mêmes idées que nous. S'ils n'affectaient point, comme nos romantiques, de mêler le trivial au sublime, ils n'évitaient pas, comme nos classiques, la parole simple, l'acte simple, quand ils les rencontraient.

On se tromperait d'ailleurs si l'on s'imaginait qu'Eschyle abaissât jamais jusqu'au prosaïsme, comme on put le reprocher trop souvent à Euripide, le langage de la tragédie. Quelque naïveté qu'il nous semble y avoir dans certains passages de ces scènes des *Choéphores* où nous sommes arrivés, la diction, surtout dans la bouche des premiers acteurs, en est toujours tragique. Le ton était nécessairement donné par la poésie lyrique si grande et si hardie dans son expression et qui, dans Eschyle, dominait et réglait, bien autrement qu'elle ne le fit plus tard, la tragédie tout entière. Schiller l'a très-bien remarqué, lorsqu'il a dit [2] : « Le style du chœur oblige le poëte de relever dans une juste proportion tout le style du poëme. » Ne nous étonnons donc pas si, dans les si-

1. Ces mots signifient : *esclave! esclave!* et sont, en même temps, une sorte d'onomatopée à peu près semblable à notre *pan! pan!* qu'il y eût eu trop de hardiesse et jusqu'à un certain point infidélité à mettre dans notre traduction de ce passage.

2. *De l'usage du chœur dans la tragédie.* Œuvres de Schiller, traduction par M. Regnier, tome IV, p. 263.

tuations les plus familières que la tragédie grecque pouvait admettre, Eschyle conservait au langage de ses héros une dignité et une couleur toute poétique, et si nous entendons, par exemple, Oreste dire à l'esclave : « Hâte-toi; car le sombre char de la nuit s'avance, et c'est l'heure pour ceux qui voyagent de jeter l'ancre dans le palais hospitalier. » La théorie d'Eschyle sur ce sujet nous est donnée par Aristophane, qui la fait expliquer ainsi par ce poëte lui-même : « Il est naturel que les demi-dieux se servent d'expressions sublimes, puisqu'ils ont des vêtements plus magnifiques que les nôtres.[1] » Mais les personnages inférieurs, tels que l'esclave, la nourrice, parlent plus simplement; il y a dans leurs discours moins de pompe, moins d'images, moins de tours inusités. La tragédie observait la règle qu'Horace prescrit au drame satyrique :

*Intererit multum Davus ne loquatur an heros*[2].

Clytemnestre avertie vient au-devant des étrangers, qui demandent à être admis dans le palais. Sophocle, avec la délicatesse ordinaire de son art, n'a pas mis la mère et le fils en présence, avant le moment marqué pour le parricide; il a pensé qu'ils ne devaient se rencontrer que dans une scène suprême. Eschyle est plus rude. Ses personnages, nous l'avons déjà vu dans l'*Agamemnon*, ont, dans l'accomplissement de leur œuvre fatale, une inflexible dureté. Son Oreste, à la vue de la mère dont il prémédite la mort, ne perd pas un instant son cruel sang-froid. Il demeure maître de lui-même, tandis qu'il lui fait son récit mensonger, et l'on ne peut surprendre un mouvement de son cœur filial. Clytemnestre, de son côté, reste telle que nous l'avons vue dans la première partie de la trilogie :

*Qualis ab incœpto processit... et sibi constat*[3],

L'épouse sans pitié doit être une mère dénaturée. La nouvelle

1. *Grenouilles*, v. 1060, 1061. — 2. *Épître aux Pisons*, v. 114.
3. Horace, *Épître aux Pisons*, v. 127.

de la mort de son fils ne lui cause aucun trouble, si ce n'est celui d'une joie qu'elle contient. « Tu n'en seras pas moins bien accueilli dans cette maison; un autre eût apporté la même nouvelle, » telle est la seule parole qu'elle adresse au messager de deuil. Plusieurs éditeurs, il est vrai, mettent dans sa bouche les lamentations que, dans notre traduction, nous avons, à l'exemple de beaucoup d'autres, attribuées à Électre. Les incertitudes de ces vieux textes sont souvent bien fâcheuses; elles peuvent, en des points essentiels, faire douter de la véritable pensée du poëte et égarer la critique qui, sur des données peut-être trompeuses, tente d'interpréter son génie. Mais ici, il n'y a rien, après tout, qui puisse changer beaucoup le sens de la scène et la conception du rôle de Clytemnestre. Quand on lui prêterait des paroles que, pour bien des raisons, nous croyons ne pas lui appartenir, cet éclat de douleur ne serait qu'une feinte hypocrite; l'exagération des plaintes en est une marque certaine. Sophocle, qui a voulu que Clytemnestre, en apprenant la prétendue mort de son fils, ne pût se défendre d'être mère un moment, a trouvé l'expression juste, le cri du cœur : « C'est une chose étrange d'être mère; quels que soient leurs torts, une mère ne peut haïr ses enfants[1]. » Admirable parole! Ce n'est, il est vrai, qu'un premier mouvement, qu'un éclair; la joie perverse prend bientôt le dessus, mais la nature a protesté par un irrésistible élan. Voltaire est allé bien plus loin, beaucoup trop loin, sans nul doute, dans cette voie que Sophocle avait ouverte discrètement :

. . . . . . . Je suis mère encore,

dit sa Clytemnestre,

Le temps, qui change tout, a changé mes esprits[2].

Il les a si bien changés, que le dévouement de Clytemnestre

1. *Électre*, v. 770, 771. — 2. *Oreste*, acte I, scène v.

pour Oreste est au moins égal à son dévouement pour Égisthe. Malgré l'oracle qui la menace, elle protége avec le plus généreux courage son fils en danger. N'est-il pas curieux de voir s'attendrir et s'amollir de plus en plus ces grandes figures de marbre qu'Eschyle avait faites dures et froides comme le destin? Sophocle du moins ne les a pas défigurées; et quoiqu'il leur ait rendu quelque chose de l'humanité, elles restent terribles encore. Il n'est pas beaucoup moins grand que son devancier, et il nous touche plus. Mais quand on arrive aux imitations modernes, et qu'on y voit les colosses de l'ancienne légende perdre tout à fait leurs effrayantes proportions, il semble qu'à l'aide du contraste on mesure mieux, on contemple avec plus d'admiration les âpres hauteurs glacées, les sommets majestueusement désolés de la tragédie d'Eschyle.

Oreste et Pylade ont été conduits à la chambre des hôtes. La nourrice d'Oreste sort pour aller chercher Égisthe, comme elle en a reçu l'ordre. Son amour pour son cher nourrisson éclate dans ses plaintes avec la plus complète naïveté. Elle rappelle tous les soins qu'elle lui a prodigués, et n'a garde d'oublier ceux qui effaroucheraient le plus la délicatesse du langage moderne, ceux qui, aujourd'hui encore, ne pourraient, même enveloppés des plus modestes périphrases, être rappelés devant le public de nos théâtres :

Le *spectateur* français veut être respecté.

Aucun exemple ne montre mieux combien les anciens Grecs, jusque dans ces œuvres si nobles où leur art s'élevait à un idéal dont s'étonne le réalisme de nos temps prosaïques, se tenaient plus près que nous de la nature. C'est une remarque qui n'a échappé à personne que Phénix, dans l'Iliade, Phénix, un prince cependant, un héros, et non un esclave, est à peu près aussi naïf que la nourrice d'Oreste, et ne fait pas dans ses souvenirs un choix beaucoup plus conforme aux respectables lois de la bienséance. Ce que, dans Homère, n'avait point rejeté la dignité de l'épopée, Eschyle ne l'a pas cru

indigne de la dignité de la tragédie. Admettons, toutefois, que dans les passages auxquels nous faisons allusion, Homère et Eschyle aient été plus naïfs qu'il ne fallait : c'est un défaut dont nous nous sommes trop corrigés. Avec la vérité de leur langage, les personnages inférieurs étaient vivants dans la tragédie grecque ; dans la nôtre, métamorphosés en insipides confidents, ils sont, tout autant pour le moins que le chœur antique, des personnages de convention, sans avoir le poétique idéal de ce chœur ni sa beauté lyrique. Par une rencontre très-fortuite, Shakespeare a, dans *Roméo et Juliette*, un rôle qui ressemble beaucoup à celui de la nourrice d'Oreste. La nourrice de Juliette a le même dévoûment, la même naïveté de langage, le même babil, plus intempérant toutefois, et souvent s'arrêtant moins aux limites qui séparent le naturel du grossier. Le génie de Shakespeare, à ne regarder que les dons naturels, est à la hauteur de celui d'Eschyle ; mais quelle différence de culture et de goût !

Egisthe, à qui la nourrice a porté le message de Clytemnestre, message infidèlement transmis, d'après le conseil du chœur, ne fait en quelque sorte que traverser la scène pour aller donner tête baissée dans le piége. Il ne prononce que quelques mots, dont la défiante prudence semble une ironie de sa destinée. La tragédie antique, dans sa simplicité, admettait ces rôles si courts qui ne se laissaient entrevoir qu'un moment : c'est ce que nous avons déjà remarqué dans l'*Agamemnon* à propos du même personnage. Ici la part qui lui est faite est moindre encore. Eschyle avait compris que, dans ce terrible drame du parricide, le vil Égisthe méritait à peine un regard. Entré dans le palais, il pousse un cri : c'est l'écho du cri d'Agamemnon, de ce cri de mort qui, dans la première pièce, a retenti derrière ces mêmes murs.

Si l'on compare au dénoûment des *Choéphores* d'Eschyle celui de l'*Electre* de Sophocle, on trouvera l'ordre des dernières scènes renversé. Dans *Électre*, Clytemnestre est frappée la première ; dans les *Choéphores*, Oreste la réserve pour

sa dernière victime. Ce qu'Eschyle a développé dans ce dénoûment, Sophocle l'abrége. Chez lui, la terrible scène du parricide, réduite à six vers, se passe hors de la vue du spectateur, qui entend seulement sortir de la bouche de Clytemnestre une parole de supplication et quelques gémissements. Ce qu'Eschyle a abrégé, Sophocle le développe : du châtiment d'Égisthe, il remplit la dernière scène, comme si ce châtiment était le principal intérêt de la pièce. Il arrête nos regards sur la misérable agonie du lâche scélérat, que nous voyons longtemps se débattre sous le fer du vengeur. Assurément, lorsqu'Égisthe lève le voile sous lequel il croit trouver le cadavre d'Oreste, et qu'il reconnait les restes sanglants de Clytemnestre, c'est un grand coup de théâtre. Cependant, une fois le parricide consommé, la terreur et la pitié étaient épuisées; il n'y avait pas d'énergie dans l'exécution qui pût dissimuler le vice du plan. Nous croyons que Sophocle avait été imprudent de remanier un sujet dont son devancier avait pris trop fortement possession pour qu'on pût le lui dérober et le renouveler heureusement par des combinaisons nouvelles. Seul Eschyle a bien vu quelles dernières impressions ce drame devait laisser, quels derniers coups il devait frapper dans l'âme du spectateur.

Il fallait toute la hardiesse de ce fier génie pour oser mettre sous nos yeux la terrible rencontre de la mère et du fils et leur lutte suprême. Rien n'est plus saisissant que ce dialogue où chaque réponse d'Oreste, aux supplications de Clytemnestre, a le tranchant du glaive. Clytemnestre accourt au devant de lui avec toute la férocité de son courage, quoiqu'une parole de son esclave, parole dont la transparente énigme semble un oracle, vienne de lui découvrir l'abîme ouvert sous ses pas. Les premiers mots de son fils ne lui laissent plus de doute sur la mort de son complice. Glacée de terreur, elle a recours aux prières ; elle montre à Oreste ce sein dont le lait l'a nourri ; mouvement pathétique, dont Euripide s'est souvenu, lorsqu'il fait dire à Oreste : « Eh!

quoi, les femmes pourront-elles égorger leurs époux, et en être quittes pour capter la pitié de leurs fils, en découvrant leurs mamelles[1]. » Cependant un appel si déchirant aux plus doux sentiments de la nature, trouble un instant le courage du meurtrier. Au milieu do ce drame d'inflexible vengeance, l'hésitation d'Oreste : « Pylade, que ferai-je ? » est un trait admirable. La sombre horreur de la scène s'éclaircit un moment, traversée par cet éclair de pitié. Il faut pourtant que les dieux l'emportent ; ils confirment leur immuable arrêt par la bouche de Pylade. Dans Sophocle, c'ost la voix d'Électre qui soutient et anime la résolution d'Oreste. Mais, en un tel moment, ce n'est plus le courroux, même le plus juste, c'est lo devoir, c'est l'oracle qui peut seul parler plus haut que la nature. On sent que l'impassible parole de Pylade est celle d'Apollon lui-même. Telle est la puissance do l'art d'Eschyle, que quelques mots sortis de la bouche d'un personnage resté muet jusque là et presque inaperçu produisent un des grand effets de la pièce. Il était d'ailleurs nécessaire que dans cette crise suprême, l'ordre divin fût répété, et qu'on crût voir une volonté céleste conduisant elle-même le bras du parricide. L'aiguillon des exhortations de Pylade est entré dans le cœur d'Oreste ; dès lors ce cœur ne faiblit plus. Il s'engage entre le coupable et le vengeur une lutte de paroles dont l'éloquente vivacité n'a peut-être été jamais égalée que dans les plus beaux dialogues de Corneille, et où Clytemnestre est toujours vaincue, jusqu'au moment où elle est entrainée par son fils derrière la scène, pour recevoir le coup mortel. Le drame parait alors arrivé à sa fin, et l'on a peine à comprendre qu'il puisse continuer sans languir, s'achever plus complétement et déployer de nouvelles beautés. Mais si la tragédie est dénouée dans les faits, elle ne l'est pas encore dans l'âme d'Oreste ; sa redoutable mission remplie, tout n'est pas fini pour lui. Le triomphe qu'il a remporté

1. *Oreste*, v. 566-568.

sur les meurtriers de son père, sur les usurpateurs de son héritage, laisse encore un ennemi debout : c'est le remords; et si la lutte que le malheureux vengeur va soutenir contre sa conscience ne doit avoir son dénoûment que dans la pièce suivante, il est bon cependant qu'elle s'annonce et commence dans celle-ci, et que la victoire du parricide ne se montre à nous que dans sa tristesse et avec toutes ses terreurs. Couvert du sang de sa mère, Oreste reparait. L'intérieur du palais s'est découvert à nos regards, comme à la fin de l'*Agamemnon*. Le spectacle qui s'offre à nous est le même dans la seconde pièce que dans la première : près des cadavres de ses deux victimes le meurtrier est debout. Ainsi que l'ont fait, après leur triomphe, les assassins d'Agamemnon, il justifie sa vengeance. Eschyle en reproduisant si fidèlement un tableau qu'il nous avait déjà montré, a sans doute voulu nous rendre sensible la loi des représailles. Dans l'arrangement symétrique de ces deux scènes sanglantes on reconnait un dessein des dieux.

Lorsque, dans l'*Agamemnon*, Égisthe et Clytemnestre se glorifient de leur crime comme d'un acte de justice, le chœur indigné proteste, et ses généreuses réclamations troublent le triomphe des méchants. Des voix s'élèvent aussi contre Oreste, au moment où il prend à témoin les dieux et les hommes que ce qu'il a fait a été bien fait. Cette fois cependant le chœur approuve la cruelle vengeance qu'il a encouragée; mais une autre foule est là, invisible à tous, si ce n'est au fils parricide. Elle le menace, elle l'assiége, elle le remplit d'épouvante. Ce sont les déesses terribles que le sang versé fait toujours sortir de leur ombre. Les poètes ont souvent peint Oreste agité par les Furies; mais jamais ils n'ont su les rendre aussi présentes. Les fantômes, en effet, n'ont sur la scène une existence réelle que dans les âges où l'on y croit. L'ombre du père d'Hamlet, dans Shakespeare, les Furies, dans Eschyle, ne sont pas de vaines machines de théâtre, de froides allégories, des figures de rhétorique. Ce qui est digne de remarque, c'est que l'ima-

gination naïvement superstitieuse, qui, chez Eschyle et Shakespeare, donne la vie aux spectres du monde surhumain, n'ôte rien à ces grands génies de leur sens philosophique, et ne leur cache pas le côté humain. Dans leurs œuvres, le surnaturel et le naturel ne se heurtent pas, ne se contredisent pas, mais plutôt marchent côte à côte et dans une parfaite harmonie : gouvernés l'un et l'autre par la même loi divine, le poëte les comprend également, et les embrasse du même coup d'œil.

Dans Shakespeare, sans doute, ce grand peintre des caractères, les hommes sont plus vivants que dans Eschyle, qui les écrase sous le poids des puissances fatales, et, comme nous l'avons déjà fait remarquer, substitue à leurs passions le ressort divin. Ne croyons pas cependant qu'à côté de ce ressort, qui agit hors de nous, Eschyle n'en ait jamais su voir d'autres qui sont dans notre cœur.

La révolution progressive qui se fait dans l'âme d'Oreste, les mouvements tumultueux qui s'y élèvent, et contre lesquels elle se débat longtemps jusqu'au moment où il faut qu'elle cède, ce flot qui gronde sourdement d'abord dans les profondeurs de la conscience et monte enfin avec une irrésistible impétuosité ; quelle peinture frappante de vérité en même temps que dramatique !

Cependant, le dénoûment de cette tragédie n'est pas satisfaisant ; l'esprit du spectateur ne s'y peut reposer. Le crime des meurtriers d'Agamemnon a été puni : mais le châtiment est à la fois juste et abominable. Un grand dieu l'a autorisé, l'a commandé ; mais, une fois accompli, d'autres divinités s'en irritent et en exigent le châtiment. Comment finira ce conflit divin, image des contradictions de la conscience ? Dans le sang d'une mère qu'un fils a répandu, le trône des Atrides est-il vraiment relevé ? Ou les malheurs de cette race fatale vont-ils s'enchaîner les uns aux autres ? Oreste s'éloigne les mains teintes de sang, poursuivi par les malédictions. Cependant il tient le rameau vert des suppliants. Derrière lui

marche la terreur, et devant lui l'espérance. Nous nous demandons, avec le chœur, quand s'assoupira le courroux du destin vengeur? Notre anxiété ne pourra être soulagée que dans un nouveau drame.

Ce drame, qui ferme le cercle de la trilogie, est celui des *Euménides*. Des trois parties de l'*Orestie*, c'est pour nous la plus étrange et la plus difficilement accessible. Des dieux, auxquels nous ne croyons plus, en sont les principaux acteurs; et non-seulement nous nous soucions peu de cet Olympe vieilli, dont la défroque fanée est depuis si longtemps tombée en lambeaux dans nos magasins de poésie classique; mais ce qui est plus grave encore, l'idée élevée que nous avons de la divinité est blessée par un anthropomorphisme si naïf. Minerve présidant l'Aréopage et se choisissant pour assesseurs des mortels, Apollon et les Furies argumentant, comme des plaideurs, devant un tribunal humain, quelle illusion peut nous faire un pareil spectacle? Quelle grandeur peut-il conserver à nos yeux?

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi* [1].

Il faut cependant nous efforcer de comprendre des idées qui ne sont plus les nôtres; il faut oublier notre fausse mythologie de collége et d'opéra, si différente d'une religion, qui choque avec raison sans doute nos esprits éclairés par de plus pures croyances, mais qui cependant avait souvent un sens si profond; il faut nous replacer un moment par l'intelligence au milieu de ces temps où tous les dieux imaginés par un peuple poëte et philosophe étaient les formes vivantes de grandes vérités morales. Il nous est bien difficile, j'en conviens, de ne pas nous étonner du rôle singulier que jouent ces dieux si rapprochés de l'homme et mêlés familièrement à sa vie. Mais avec les anciens, avec les pères de l'antiquité surtout, nous en devons prendre notre parti. L'*Iliade* est, dans

1. Horace, *Épître aux Pisons*, v. 188.

sa théologie, aussi facile à attaquer que les drames d'Eschyle. Il est même certain que les idées religieuses en ont beaucoup moins de profondeur et d'élévation morale. D'Homère à Eschyle le paganisme est en progrès. Le drame des *Euménides*, comme celui de *Prométhée*, laisse entrevoir de belles clartés sous ses voiles. Un souffle des sublimes mystères d'Éleusis avait passé dans ces deux tragédies, qui de toutes celles du poëte font le plus méditer, et ouvriront toujours aux grandes interprétations religieuses et philosophiques le champ le plus étendu. Il est possible que ces interprétations paraissent quelquefois plus ingénieuses que sûres. Un certain scepticisme à leur endroit est légitime ; et dans le détail on est libre de les juger suspectes. Gardons-nous cependant de croire que ces mythes si frappants et où les esprits attentifs et sérieux découvrent tant de lumière, ne soient que les jeux, sans signification et sans sagesse, d'une vaine fantaisie. Tels qu'Eschyle les tenait de la tradition, ils renfermaient déjà sur la théologie et sur les lois morales les pensées d'un peuple qui avait la vive intuition des plus hautes vérités. Le poëte inspiré féconda encore ces belles fables. Il en développa le sens avec la liberté qu'eut toujours la poésie grecque, cette source incessamment ouverte et renouvelée des symboles religieux ; et il le développa jusqu'au point où il n'y avait plus qu'un pas à faire pour passer du symbolisme à la pure philosophie. On sent que le siècle de Platon approche. L'imagination déjà entrevoit les clartés de la raison.

Schlegel fait une distinction très-juste entre la mythologie symbolique et la mythologie allégorique. Dans l'allégorie une vérité est figurée par une fiction ; dans le symbole, je ne dirai pas que tout soit vrai, mais tout est donné pour vrai, et la vérité figurée et sa figure merveilleuse ; les choses divines et les choses humaines s'y trouvent d'accord ; et les deux mondes, en restant distincts, y sont en harmonie. La mythologie symbolique, telle qu'est assurément celle d'Eschyle, est d'une bien autre beauté dans l'épopée et dans la tragédie

que l'allégorique. Dans les *Euménides* les dieux, comme les hommes, sont vivants. Mais bientôt où Eschyle avait vu l'action des puissances surnaturelles, les poëtes qui lui succédèrent, ne virent plus que celle de nos passions, de nos vices et de nos vertus. Euripide donne aussi hardiment que Lucrèce l'explication naturelle des anciennes fables qu'il dépouille de leur caractère divin. Dans ses *Troyennes*, par exemple, Hercule ne permet pas à Hélène de rejeter sa faute sur Vénus : « Mon fils, dit-elle, était d'une rare beauté; et c'est ton cœur qui, à sa vue, a été fait Vénus[1]. »

.... *Sua cuique Deus fit dira Cupido.*

Quand on en est venu là, et que l'homme ne croit plus qu'à lui-même, il vaut mieux que la poésie laisse de côté les dieux, devenus de froids emblèmes : aucune illusion n'est plus produite par ces abstractions personnifiées.

Dans les premières scènes de la tragédie d'*Oreste*, le trouble de l'âme du fils parricide est très-pathétiquement peint par Euripide; mais les Furies que, dans son délire, Oreste croit voir autour de lui, sont peut-être de trop. En tout cas le poëte a eu raison de ne pas les montrer au spectateur, comme Eschyle avait fait dans ses *Euménides;* elle n'eussent été que des personnages de convention. Lorsque Ménélas trouve Oreste dans le désordre de sa douleur : « Quelle est donc ta souffrance? lui dit-il, quel mal te tue? — *La conscience*, lui répond Oreste; elle me rappelle l'action terrible que j'ai commise[2]. » Voilà un langage qui nous avertit que les Furies n'existent plus, que les remords ont pris leur place. C'est fort bien ; la vérité a beaucoup gagné, et la poésie peut n'y rien perdre. Mais il eût fallu peut-être qu'une fois sur cette voie la réforme de l'art allât plus loin, et que la tragédie rejetât les vieilles légendes religieuses. De tels sujets, éclairés par tant de philosophie, n'ont plus rien de très-imposant, et même

1. V. 987-988. — 2. *Oreste*, v. 395-396.

prennent une couleur fausse. Dans Euripide, comme dans Eschyle, c'est Apollon qni a conseillé le parricide; mais, dans Eschyle, Oreste s'abandonne avec confiance au dieu qui n'a pn le tromper; dans Euripide, Oreste, Électre, tous les personnages du drame se font comme un malin plaisir d'accuser l'immoralité de l'oracle. Il y a des passages où, si je ne me trompe, la satire philosophiqne ne se dissimule pas. « C'est Phébus, dit Oreste à Ménélas, qui m'a ordonné d'être le meurtrier de ma mère. — MÉNÉLAS. Il a ignoré le devoir et la justice. — ORESTE. Nous sommes les esclaves des dieux quels qn'ils soient.— MÉNÉLAS. Et après cela, Loxias te refuse son secours dans tes souffrances! — ORESTE. Il ne se hâte pas; c'est dans la nature de la divinité. [1] » Il est bien difficile, après cela, de prendre Apollon an sérieux, lorsqu'il paraît à la fin de la pièce pour se charger du dénoûment. Le *Deus ex machina* n'était plus qu'un expédient du dramatnrge, un ressort trop facile et dont l'artifice était visible.

Dans la froide tirade qn'Euripide fait débiter à Apollon du haut de sa machine, le sujet tout entier des *Euménides* est rappelé en quelques mots : « Rends-toi dans la ville des Athéniens où tu seras accusé par les trois Euménides d'avoir répandu le sang de ta mère; mais les dieux, arbitres de la canse, donneront snr la colline de Mars un très-saint suffrage, et, devant l'Aréopage, il faut que tu sois vainqueur. [2] » Cette brève allusion à une tradition consacrée était devenue suffi-

1. *Oreste*, v. 416-420.— Le théâtre d'Euripide, ce Voltaire Athénien, est plein de semblables hardiesses. Dans l'*Iphigénie en Tauride* (v. 380-386), Iphigénie dit : « Je blâme la déesse à qui plaisent les victimes humaines. Il n'est pas possible que Latone, épouse de Jupiter, ait enfanté un tel monstre de barbarie. » Dans les *Troyennes* (v. 886), Jupiter est « la nécessité de la nature ou l'esprit des mortels. » Dans la même tragédie (v. 969-982), la fable des déesses se disputant le prix de la beauté est rejetée comme mensongère et injurieuse pour Junon, Minerve et Vénus. « Il ne faut pas faire des déesses si absurdes; jamais les sages n'en croiraient rien. » Les exemples surabondent.

2. *Oreste*, v. 1648-1652.

sante; Euripide, qui vraisemblablement trouvait toute cette histoire absurde, ne pouvait mieux faire que de la reléguer dans un petit coin presque inaperçu de sa tragédie. S'il eût essayé un drame religieux d'un bout à l'autre, comme celui des *Euménides*, il n'eût produit qu'une œuvre factice, à laquelle eût manqué toute sincérité et toute grandeur. A tout moment il eût laissé voir qu'il se moquait de son sujet, et riait tout bas de ses personnages divins. Eschyle au contraire était le vrai poëte des légendes mythologiques. Leurs contradictions, leurs impossibilités morales, leurs monstruosités étaient des écueils au milieu desquels il passait hardiment, parce qu'il n'avait pas les yeux ouverts de ce côté, et que, pénétré au contraire de tout ce que ces vieilles fables avaient de noble et de beau, il n'avait qu'à les mettre en scène telles qu'il les voyait, pour qu'elles parussent sublimes.

Platon, dans sa *République*, a pu gourmander Eschyle, comme Homère. Il a pu critiquer comme impies plusieurs passages du poëte, entre autres celui-ci :

> Quand les dieux veulent la ruine d'une famille
> Ils font naître l'occasion de la punir[1].

Mais au fond, ce que le philosophe attaquait, c'était le paganisme tout entier. Il avait sans doute raison; n'oublions pas toutefois que l'antique religion grecque, et les vieux poëtes, ses interprètes, échappaient souvent aux dangereuses conséquences que la logique peut tirer de leurs erreurs; et qu'au milieu même de ces erreurs un sentiment moral puissant et élevé dominait. On a souvent dit qu'une sombre fatalité règne sur les drames d'Eschyle; il faut ajouter que les décrets de cette fatalité s'y confondent presque toujours avec ceux de la justice. Les dieux y donnent une irrésistible impulsion à la volonté des hommes; on y voit néanmoins que la vertu mérite leur faveur, et le crime leur colère : grande dif-

1. *République*, livre II.

ficulté sans doute; mais ce n'est pas seulement dans la théologie d'Eschyle que la conciliation de la toute-puissance divine et de la responsabilité humaine est bien obscure ; et l'homme est tellement forcé de croire à l'une et à l'autre et de vivre au milieu de cette inévitable obscurité, qu'elle ne l'étonne pas trop. Quoi qu'il en soit, il est certain que le destin n'apparaît pas, dans les tragédies d'Eschyle, comme une force aveugle, ni comme une puissance arbitraire; s'il agit environné de ténèbres, ce sont des ténèbres profondément religieuses, qui ne pouvaient jeter dans les âmes que de salutaires terreurs. Aussi, dans leur horreur mystérieuse, sous laquelle on voit incessamment briller la loi juste, la loi sainte, les tragédies d'Eschyle sont-elles non-seulement d'un grand effet poétique, mais aussi d'un grand effet moral.

La légende d'Oreste soulève un redoutable problème. Le fils peut-il laisser son père sans vengeance? Peut-il manquer au devoir de relever la maison de ce père, de purifier son foyer souillé? Mais a-t-il le droit de punir une mère, de percer le sein qui lui a donné la vie? Euripide, dans son *Oreste*, fait résoudre la difficulté par Tyndare, avec un bon sens que nous appellerions tout bourgeois. Oreste fut insensé de ne pas recourir à la loi commune des Grecs. Il fallait intenter un procès criminel à Clytemnestre, l'accuser de meurtre devant les tribunaux, et la chasser de la maison [1]. Un citoyen de la république d'Athènes au cinquième siècle n'eût certainement pas eu de plus sage conduite à tenir. C'est ainsi qu'Euripide dépouillait les âges héroïques de toute leur barbarie et de toute leur violence; c'est avec cette raison prosaïque qu'il semblait se faire un jeu de détruire les antiques fables. L'ombre du père d'Hamlet parle mieux que Tyndare : « De quelque façon que tu poursuives ma vengeance, garde ton âme pure; ne tente rien contre ta mère; mais abandonne-la à la justice du ciel et aux remords déchirants. » Ainsi ne

1. *Oreste*, v. 495-501.

pouvait manquer de parler un poëte chrétien. Cette vérité du reste avait été sentie dans la vieille légende païenne, que la mère criminelle, qui se trouvait trop puissante pour être punie par un autre que son fils, n'était justiciable que des dieux. Ce sont eux réellement qui condamnent et frappent Clytemnestre. Mais, ce qui répugne à l'idée plus pure que nous avons de la justice divine, ils la frappent par le parricide : équitable châtiment, il est vrai, si l'on ne regarde que Clytemnestre : elle a versé le sang de son époux ; elle n'est plus digne d'être mère ; et le plus cruel de tous les coups est le seul qui ne soit pas trop doux pour son forfait. Cependant, si l'on regarde l'instrument dont les dieux se servent, leur justice devient incompréhensible. Pour que leur arrêt s'exécute, Oreste est dévoué par eux au plus affreux des crimes. Ce sont eux qui ont fait de lui, suivant l'expression d'Ottfried Müller, « un parricide par devoir, un vengeur de naissance. » N'est-ce pas là défigurer la divinité qui viole ainsi les lois les plus saintes imprimées par elle-même dans le cœur de l'homme?

Si, par cette consécration du parricide, la fable d'Oreste nous révolte, d'un autre côté du moins elle se corrige elle-même jusqu'à un certain point, et rassure notre conscience par cette pensée que les dieux ont beau commander un acte si dénaturé, leur ordre n'a pas le pouvoir de le rendre entièrement innocent, de l'exempter de tout remords et de toute terreur. La dérogation à la loi a, dans l'Orestie, un tel caractère, est si violemment contestée à la puissance suprême par d'autres puissances augustes et saintes aussi, que la loi s'en trouve confirmée. Entre les devoirs de l'homme il y a quelquefois contradiction, discorde ; la conscience est partagée. C'était là, pour le polythéisme, une division entre les dieux. Chacune des règles morales a une divinité qui la tient sous sa garde, qui ne la laisse pas enfreindre sans qu'il y ait châtiment. Ainsi, dans le drame d'Eschyle, Jupiter et Apollon veulent que le fils venge son père ; les Furies punissent le fils qui a tué sa mère. Mais il faut que le conflit ait une fin, que

les volontés divines soient réconciliées par la médiation de la sagesse. Celles qui céderont auront cependant reçu une satisfaction. En définitive, le parricide d'Oreste, cet acte à la fois pieux et criminel, ne sera pas inexpiable, mais ne sera pas non plus resté impuni.

La tragédie des *Euménides* est le jugement de ce grand procès qui divise les dieux, le traité de paix qui met fin à la lutte des lois suprêmes. Jamais dans aucun poëme l'emploi du merveilleux, l'intervention divine ne fut plus justifiée, plus nécessaire. Il ne s'agit pas de quelque embarras dans la conduite de la fable, de je ne sais quelle complication d'événements dont le poëte ne sait plus sortir, sans imaginer quelque prodige. L'âme humaine est livrée à une telle tempête qu'elle ne peut se passer du secours de la divinité : *Dignus vindice nodus.*

L'intérêt de cette pièce, qui touche aux plus profonds mystères de la conscience et du gouvernement divin, est de l'ordre le plus élevé. Il devait surtout paraître tel aux contemporains d'Eschyle, préparés par la connaissance de leur religion à comprendre le sens de tous les symboles de sa tragédie. Pour nous au contraire ces symboles sont devenus obscurs ou tout au moins sujets à contestation. Dans l'explication que Schlegel en a donnée, je ne crois pas qu'il ait toujours pu rencontrer juste : les modernes, quelle que soit leur science et leur pénétration, sont trop sujets à se tromper dans ces sortes de conjectures ; mais il est bien probable qu'il est sur la voie. On lira toujours avec profit ce que, dans ses belles pages sur les *Euménides*, il dit du rôle des Furies, de ceux d'Apollon et d'Athéné, du sens que doivent avoir quelques-uns des incidents de la tragédie, tels que le sommeil des Furies dans le temple, l'égalité des suffrages jetés dans l'urne par les aréopagites [1]. Si, comme les commentateurs les plus intelligents, il doit avoir prêté parfois au poëte des intentions

1. *Cours de littérature dramatique*, tome Ier, p. 171 et 172.

dont celui-ci ne s'est pas douté, nous aurions tort néanmoins de négliger les aspects lumineux qu'il nous ouvre. Une fois placés au point de vue élevé où il nous a conduits, quoique nous hésitions sur les détails, il y a une interprétation générale dont l'évidence nous saisit. Les Euménides sont, comme elles le disent elles-mêmes, les anciennes divinités ; Jupiter, Apollon, Athéné, sont les divinités nouvelles ; la loi des unes est sévère, étroite, implacable ; la loi des autres est plus clémente, pèse moins lourdement sur les hommes et permet l'expiation. Il semble que le paganisme aussi avait sa loi de justice et sa loi de grâce. L'une a dû régner dans un temps où l'homme barbare avait besoin d'un dur frein ; l'autre sur une époque plus douce, plus éclairée et plus libre. Le génie d'Athènes était tourné vers la douceur et la liberté. C'était bien dans cette ville de Minerve, de la sagesse civilisatrice, que les dieux nouveaux devaient apaiser les ancieus dieux, les apaiser plutôt que les vaincre. C'est ce que, dans son drame des *Euménides*, Eschyle a pris soin de marquer. Il restait attaché aux vieilles mœurs et à la sévérité des anciens temps ; et l'on ne peut s'étonner qu'il ait choisi, pour la mettre en action, qu'il ait si bien compris et traité cette légende de l'*Orestie*, où l'on voit le sombre culte des filles de la nuit s'établir, avec ses terreurs salutaires, dans un coin mystérieux de la brillante et indulgente Athènes. Le pacte heureux par lequel Athéné cède aux redoutables déesses une portion de son territoire est, avec un sens profond, rapporté par le poëte au temps où elle institua l'Aréopage, ce tribunal ennemi de la licence comme de la tyrannie, et qui semblait une image du gouvernement sage et populaire de Minerve, uni à l'austère et inflexible justice des Euménides.

Qu'on remarque donc par combien de côtés cette tragédie, qui peut paraître aujourd'hui plus froide que les deux autres parties de la trilogie, devait intéresser les spectateurs pour qui elle était composée. Ils étaient touchés du sort d'Oreste, ce héros malheureux que les dieux eux-mêmes avaient chargé du fardeau d'un crime, et qui, depuis sa victoire sur les usurpa-

teurs de son trône, errait plus triste et plus infortuné que jamais. En même temps, ils attendaient avec anxiété comment se dénouerait la grande question morale, si extraordinaire et si complexe, que ce drame avait posée. Enfin, ils assistaient, avec un sentiment religieux et un orgueil patriotique, à l'accord qui se faisait, sur le sol de leur ville privilégiée, entre des dieux très-différents, réunis enfin pour les protéger, et à l'établissement du plus auguste de leurs tribunaux, qu'ils voyaient fondé par la sagesse elle-même et présidé par elle dans le premier de ses jugements. Pour nous qui, dans les tragédies grecques, ne pouvons plus être sensibles qu'aux beautés éternelles et universelles qu'elles renferment, il y a évidemment une partie des beautés toutes païennes et nationales du drame des *Euménides*, que nous ne goûtons plus, mais que nous comprenons encore avec le sens historique. Quant à l'éclat poétique, dont il brille plus encore que l'*Agamemnon* et que les *Choéphores*, il frappera toujours les imaginations; et par là cette pièce, qui pour l'intérêt dramatique a vieilli, conserve une immortelle jeunesse.

Il était utile de dire avant tout dans quel esprit elle doit être lue; maintenant nous allons la suivre dans ses principales scènes.

Le prologue a la majesté religieuse qui convient à une tragédie où les dieux tiennent les premiers rôles. Devant le temple de Delphes, dont le vestibule offre aux regards la statue d'Athéné, la Pythie invoque les divinités, qui se sont tour à tour assises sur le saint trépied, et celles qui sur cette terre sacrée sont particulièrement adorées : auguste introduction dans le monde surhumain que le poëte va nous ouvrir. Je ne connais qu'*Athalie* qui débute avec cette pieuse solennité, si bien faite pour annoncer un drame tout plein de la majesté divine :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

La prêtresse, sa prière achevée, entre dans le temple pour y

rendre les oracles du dieu ; mais tout à coup elle reparaît, chassée du sanctnaire d'Apollon par le terrible spectacle qui s'y est offert à sa vue, et qu'elle décrit avec épouvante. C'est une de ces rares scènes où le récit frappe peut-être plus que ne ferait le spectacle lui-même mis sous nos yeux. Elle a vu, assis dans le sanctuaire, sur la pierre sacrée, un homme dont les mains dégouttent de sang, qui tient une épée nue, et est chargé des bandelettes du suppliant. Près de lui, dorment sur des siéges d'horribles femmes, vêtues de noir. Le spectateur n'a pas de peine à deviner Oreste et les Furies. Mais pourquoi Eschyle a-t-il représenté les Euménides sous un aspect si hideux, plus monstrueuses que les Gorgones et les Harpies[1] ? N'apprenons-nous pas, par le témoignage des anciens, que les images qui leur étaient consacrées dans les temples n'avaient pas ces traits affreux, mais étaient sévères et majestueuses? « Eschyle est le premier, dit Pausanias[2], qui ait représenté les Erinnyes avec des serpents enlacés dans leur chevelure. Mais leurs statues placées dans leur temple à Athènes, n'ont rien d'effrayant, non plus que celles des autres divinités souterraines qu'on voit dans le même lieu. »

Pourquoi donc cette innovation, qui pouvait sembler sacrilége, cette altération de types vénérés? Et puis, l'art grec toujours calme et serein, et soumis à la loi de la beauté, n'était-il pas ennemi de la laideur et des émotions violentes? Comment donc Eschyle a-t-il poussé si loin l'horreur du spectacle, que des femmes, dit-on, avortèrent à la vue de ce chœur composé de monstres? tradition douteuse sans doute, mais qui

1. Je ne puis croire avec Schlegel que « leurs masques où, d'après les principes de la sculpture antique, l'âge n'était que légèrement indiqué, ressemblaient aux têtes de Méduse, belles et terribles à la fois. » Ni l'ancienne tradition qui constate le terrible effet produit sur les spectateurs par la représentation des *Euménides*, ni le texte même d'Eschyle, ne permettent, ce me semble, de douter de la laideur que le poëte avait donnée à ses Furies. Je reconnais seulement que cette laideur ne pouvait rien avoir de bas ni de grotesque.

2. *Attiques*, chap. XXVIII.

du moins atteste la terrible impression produite par cette tragédie. Est-ce bien là surtout l'idée que d'ordinaire nous nons faisons du chœnr avec sa noble pompe et ses chants qui reposent l'âme, en la transportant sur des hauteurs plus sereines, et l'invitent à des réflexions plus calmes au milieu des tumultueuses émotions du drame[1], du chœur qui, loin de prendre uae part si effrayante à l'action, ne doit en être que le sage et discret témoin?

Nous ne croyons pas ces difficultés sérieuses. L'art grec était plus libre et plns varié qu'on ne semble bien souvent lo croire. Les principes dont il s'est rarement écarté, parce qu'ils dérivaient du génie de la nation, ne doivent pas cependant être érigés en règles étroites. Eschyle, particulièrement, ce hardi créateur, tentait bien des voies diverses. Le chœur, sans donte, a souvent chez lui les caractères que nous lni trouvons dans Sophocle; cependant quelquefois aussi il n'y remplit pas tout à fait le rôle qne lui assignent des théories devenues classiques. Dans les *Suppliantes*, aussi bien que dans les *Euménides*, il n'est pas un simple témoin du drame, il en est un des actenrs principaux. Quant à l'horrible, Eschyle ne le poussait pas jusqu'à ses dernières limites, ne le recherchait pas avec cette passion violente ou malsaine, qui est celle des temps et des peuples cruels ou des époques de satiété et de fanfaronnerie déclamatoire; mais il ne craignait pas de lni faire une place dans ses tragédies, dont la terreur était l'âme. Quelque sereine et riante qu'ait été l'imagination des Grecs, elle avait cependant créé, ou tout au moins reçu, dans leur mythologie, plus d'un monstre affreux. Que la statuaire, qui ne peut se passer de la beauté des formes, ignorât ces monstres, ce n'était pas une raison pour que la poésie, art moins

1. « Le Chœur donne du calme à l'action.... Il intervient au milieu des passions avec son calme contemplatif. » (Schiller, *De l'usage du chœur dans la tragédie*.) Mais, il faut l'avouer, nos théories sur l'art grec ne sont pas toujours d'une vérité absolue, et souvent ne comptent pas assez avec la variété des faits.

exclusif, craignit également de les montrer. Remarquons d'ailleurs qu'il y a encore beaucoup de noblesse dans la manière dont Eschyle a représenté les Furies, et que si leur visage est épouvantable, et leur langage, par sa cruauté, digne quelquefois des bourreaux de l'enfer, l'idée morale, dont elles sont le vivant symbole, mêle toujours à l'horreur qu'elles inspirent une véritable majesté. Mais, si non content de leur imprimer le grand caractère de la justice, le poëte leur avait attribué cette sévère beauté de traits que les sculpteurs leur donnaient dans les temples, elles n'auraient peut-être pas contrasté, autant qu'elles le devaient, avec les divinités lumineuses, calmes et sereines qui leur disputent leur victime, avec Apollon, avec Minerve; elles auraient moins fortement exprimé l'affreux désordre et les sanglantes tortures d'une âme criminelle. Les Érinnyes qui poursuivent le fils parricide, pour lui dévorer le cœur, sont vraiment des monstres d'enfer. Leur transformation en Euménides n'eut lieu qu'après le jugement d'Oreste; en cela Eschyle était certainement d'accord avec la tradition légendaire. Les images que Pausanias vit dans le temple d'Athènes étaient celles de ces Euménides, c'est-à-dire, des *déesses bienveillantes*, réconciliées avec des dieux cléments et devenues Athéniennes. Ce fut alors seulement, et depuis qu'elles eurent consenti à s'établir dans la ville de Minerve, que leur culte perdit quelque chose de sa terreur, que leurs traits s'adoucirent, se dépouillèrent de leur laideur infernale, et se mirent en harmonie avec la beauté céleste des divinités plus douces qui régnaient dans une heureuse contrée.

On a soulevé quelque difficulté au sujet du nombre des Furies mises en scène par Eschyle. Bien peu de critiques ont admis que leur chœur ne fût composé que de trois personnages. Ce n'eût pas été véritablement un chœur. Dans les *Choéphores*, le poëte nous prépare déjà à la multiplication qu'il s'est permise de ces ministres du remords. Là, Oreste qui est seul encore à les voir, s'aperçoit que « leur foule aug-

mente[1]. » Et il ne s'agit pas d'nne illusion ; c'est la pensée évidente d'Eschyle qu'elles apparaissent en réalité au criminel. Dans les *Euménides* elles disent expressément elles-mêmes : « Nous sommes nombreuses[2]. » Et elles y sont sonvent désignées par les mots de *troupe*, de *foule*. Je soupçonnerais Euripide d'avoir voulu, suivant son habitude malicieuse, critiquer Eschyle, lorsqu'il dit dans *Oreste :* « Va dans la ville d'Athènes pour répondre à l'accusation de parricide devant les Euménides *qui sont trois*[3]. » S'il a eu en effet l'intention de chicaner son grand rival, l'occasion était médiocrement choisie. Lui-même d'aillenrs paraît admettre plus de trois Furies dans son *Iphigénie en Tauride*, où il fait du jugement d'Oreste un récit[4] qui est comme le sommaire des *Euménides* d'Eschyle. « *Toutes celles des Erinnyes*, dit Oreste, qui, ayant assisté à ce débat, se soumirent au jugement, voulurent qu'un temple leur fût élevé non loin du tribunal ; *toutes celles* qui résistèrent à l'arrêt continuèrent à me poursuivre sans repos[5]. »

Comme, dans quelques passages de la tragédie d'Eschyle, on peut reconnaître qu'il est question des trois Érinnyes[6], plusieurs critiques ont conjecturé, avec beaucoup de vraisemblance, qu'Alecto, Mégère et Tisiphone, restaient dans les *Euménides*, la véritable trinité infernale, mais que, pour compléter le chœur, elles paraissaient accompagnées de Furies d'nn ordre inférieur, probablement au nombre de douze,

1. V. 1044. — 2. V. 577. — 3. V. 1650. — 4. V. 942-971. — 5. V. 968-971.
6. Cela est parfaitement établi par M. Patin (*Études sur les tragiques grecs*, tome Ier, p. 341). « Quand la Pythie, dit-il, aperçoit dans le sanctuaire ces femmes dont l'aspect étrange l'étonne, elle les compare d'abord aux *trois* Harpyes, aux *trois* Gorgones. Le chœur, au moment où il sort de son long assoupissement, débute par un vers qui semble n'indiquer que trois personnages : « Levons-nous, levons-nous, réveille-la, moi, je t'éveille. » On a fait aussi cette remarque qu'en certaine occasion où le coryphée adresse la parole au chœur, il lui arrive d'employer la forme du duel. » Fallût-il renoncer à cette dernière preuve, par la raison que la leçon sur laquelle elle se fonde est contestée, les autres preuves subsisteraient et me paraissent convaincantes.

le chœur étant alors composé de quinze personnes [1]. Au surplus, les croyances religieuses des Grecs n'étaient pas s rigoureusement définies que les poëtes dussent se faire scrupule de les traiter avec quelque liberté. S'il était vrai qu'Eschyle, comme on l'a dit, eût été accusé d'impiété à propos des *Euménides*, il serait peu probable que ce fût pour avoir accru le nombre des Furies. Des traditions fort suspectes ont souvent prêté aux Athéniens contre telle ou telle licence de leurs tragédies des sévérités théologiques auxquelles il ne faut pas croire facilement.

Préparé par le prologue aux scènes religieuses et terribles qui vont se dérouler devant ses yeux, le spectateur voit s'ouvrir le temple de Delphes. Apollon, pendant le sommeil des Furies, en fait sortir Oreste auquel il promet sa protection et qu'il confie à la garde d'Hermès; puis il rentre au fond du sanctuaire. Alors s'avance l'ombre de Clytemnestre, qui montre sa blessure saignante; elle vient réveiller les Euménides et les exciter à la poursuite du fugitif, comme le chasseur excite sa meute. Deux fois, dans les *Choéphores* [2], les Érinnyes sont appelées par Eschyle « les chiennes irritées d'une mère. » On leur donnait souvent le nom de *chiennes de l'enfer : stygiæ canes* [3], dit Lucain après les poëtes grecs. Elles étaient les ministres de Pluton; et, dans la langue poétique, les fidèles ministres des dieux étaient leurs chiens. Mais les Furies particulièrement, les Furies qui suivaient le criminel à la trace, qui le déchiraient, qui mordaient son cœur, éveillaient dans l'esprit l'image de chiens de chasse. Eschyle ne s'est pas contenté d'indiquer cette image, il l'a développée dans plusieurs scènes et mise en action. Tandis que Clytemnestre gourmande leur lâche sommeil, les Érinnyes, dans leurs rêves, croient être sur la piste de leur proie

1. Quelques-uns pensent qu'en ce temps-là les personnages du chœur étaient au nombre de cinquante.
2. V. 911 et 1041. — 3. *Pharsale*, livre VI, v. 733.

et la poursuivent de leurs cris. Ces ronflements qui ont si longtemps scandalisé les lecteurs français des *Euménides* sont plutôt des murmures inarticulés, des aboiements :

> *Venantumque canes in molli sæpe quiete*
> *Jactant crura tamen subito, vocesque repente*
> *Mittunt, et crebro reducunt naribus auras,*
> *Ut vestigia si teneant inventa ferarum*[1].

Ce sommeil du chien de chasse, si vivement décrit par Lucrèce, c'est la scène même des Euménides endormies. Fantastique et familière, elle a pu déconcerter une critique trop préoccupée des habitudes timides de notre tragédie classique ; mais pour n'en pas admirer la sauvage énergie, il faudrait avoir l'esprit obstinément fermé à tout ce qui s'écarte de notre ancienne routine.

Tirées de leur sommeil par les reproches de Clytemnestre, les Furies s'aperçoivent avec rage de la fuite de la bête fauve. Elles exhalent leurs plaintes et leur colère contre les divinités nouvelles, contre ce dieu de Delphes protecteur du parricide. L'apparition d'Apollon au milieu de la meute hideuse, qui répand le noir venin de sa fureur, est d'une rare majesté. L'Apollon du Belvédère, qui vient de lancer le trait d'argent contre le serpent Python, n'est pas plus beau, plus fier dans son royal courroux. Les paroles du dieu ont l'irrésistible et rapide éclat de la lumière céleste perçant tout à coup et dissipant les impures vapeurs. Le chœur engage avec lui une lutte de paroles, prélude de celle qui mettra tout à l'heure les parties aux prises devant l'Aréopage. Les Furies, chassées du temple que souille leur présence, recommencent leur poursuite; mais Apollon leur a déclaré qu'il veillerait sur son suppliant.

La scène change[2]. Nous voici, du temple de Delphes,

1. *De rerum natura*, lib. IV, v. 992-995.

2. Ces changements à vue s'opéraient au moyen de machines nommées *périactes*. Placées sur les côtés de la scène, elles avaient la forme

transportés sur l'Acropole, dans le temple de Minerve. La triple unité d'action, de temps et de lieu, se trouve souvent observée dans les tragédies grecques, parce qu'elle résultait facilement de leur extrême simplicité; mais elle n'y était nullement une règle : d'autres exemples le prouvent, et dans Sophocle même. Les poëtes tragiques d'Athènes sentaient bien la nécessité de l'unité d'action; ils ne l'ont violée que rarement, et, peut-être même alors, plutôt en apparence que réellement. Mais ils étaient trop habiles dans leur art pour ne pas reconnaître que l'on peut, sans détruire l'illusion, conduire le spectateur d'un lieu à un autre et lui faire franchir de longs intervalles de temps. Depuis le jour où Oreste s'est éloigné de l'asile de Delphes, jusqu'à celui où il trouve un refuge au pied de la statue d'Athéné, il a, comme Apollon le lui avait annoncé, parcouru bien des terres et des mers[1], toujours poursuivi par les Furies; car, avant l'heure du pardon, l'expiation avait dû être longue. On se rappelle avec quelle hardiesse, dans l'*Agamemnon* aussi, Eschyle avait disposé du temps. Entre le moment où la flamme rapide était parvenue au palais d'Argos, et celui où Agamemnon avait touché le sol de sa ville, il fallait compter plusieurs mois de navigation.

La tragédie des *Euménides* est une de celles dont Eschyle a su le mieux disposer les scènes en tableaux frappants. Il serait superflu de les faire tous remarquer. Un des plus beaux est celui où l'on voit Oreste embrassant l'image de la déesse et les Furies accourant sur ses pas. L'odeur du sang les a guidées. Elles continuent de se comparer aux chiens altérés de carnage qui suivent une piste; elles aperçoivent bientôt

de prismes triangulaires qui tournaient rapidement et pouvaient présenter successivement trois faces différentes. L'*ecrycléme* qu'on faisait tourner, l'*exostre* qu'on poussait en avant, étaient d'autres machines dont on se servait, quand on voulait montrer ce qui se passait à l'intérieur. (Voir O. Müller, *History of the literature*, chap. XXII, § 9.)

1. Voir les *Euménides*, v. 233-235.

leur proie, et profèrent contre elle les plus terribles menaces. Il est remarquable qu'Oreste ne pousse pas un cri de terreur, qu'aucune de ses paroles ne trahit l'épouvante. Ce n'est plus l'Oreste en délire de la dernière scène des *Choéphores*, qui ne pouvait soutenir la vue des monstres aux regards sanglants. Il sait maintenant que l'expiation a lavé ses mains, et c'est d'une voix ferme qu'il appelle Athéné à son secours. Son calme, qui paraît aux Euménides un intolérable mépris, redouble leur colère : elles forment alors autour de lui ce chœur redoutable qui doit enchaîner son âme. Leur chant, qui par sa forme rappelle les incantations magiques, est un des morceaux lyriques les plus extraordinaires et les plus admirables de cette tragédie.

Cependant Athéné a entendu la voix du suppliant; des bords du Scamandre, elle vient à son appel. Elle interroge les Érinnyes avec une impartialité prudente, qui leur fait souhaiter sur-le-champ de l'avoir pour juge. Après que la déesse a entendu Oreste à son tour, elle déclare qu'un tel procès est trop grand pour être jugé par des mortels, et qu'il ne lui est pas permis à elle-même de rendre une sentence dans une cause de meurtre. Et pourtant des juges mortels vont être choisis par elle. N'y a-t-il pas là une contradiction embarrassante ? Toutes les fois qu'une difficulté se présente, on suppose volontiers une altération du texte : c'est ce que n'ont pas manqué de faire ici quelques critiques. Je crois le texte bon. On a beau, d'ailleurs, le corriger en partie, il reste toujours qu'Athéné a déclaré n'avoir pas le droit de juger, et qu'elle va pourtant, par son double suffrage, décider du sort de l'accusé. La pensée du poëte, qu'il a trop peu expliquée peut-être, n'est-elle pas que, pour trancher une insoluble difficulté, des juges mortels prononceront, mais avec une mission particulière de l'immortelle sagesse, qui les éclairera et les présidera? Les aréopagites ne sont pas des hommes comme les autres; ils sont institués par Athéné, ils ont Athéné avec eux : espèce de tribunal mixte, moitié humain, moitié di-

vin, composé de citoyens, mais de citoyens inspirés. Eschyle avait cette grande idée de l'Aréopage, et la voulait donner, ou plutôt rappeler aux Athéniens; et il était à propos de le faire dans le temps où les *Euménides* furent représentées. Éphialte, en effet, qui était du parti de Périclès, venait de porter un grand coup au tribunal aristocratique, auquel Solon avait donné un pouvoir si étendu de surveillance sur l'État, sur la religion, sur les mœurs. Eschyle voulait raffermir cette utile barrière, ébranlée par les novateurs; il était, comme Cimon, un de ces Eupatrides qui luttaient pour le maintien des vieilles institutions d'Athènes, et qui, dans l'intérêt de la liberté, telle qu'ils la comprenaient, s'opposaient de toutes leurs forces au débordement d'une démocratie ambitieuse ou aveugle, prête à donner à la république un nouveau Pisistrate. Le sujet de l'*Orestie* lui offrait une occasion naturelle de glorifier et de remettre en honneur le vénérable tribunal. Sa tragédie devenait ainsi un acte politique; et, ne l'oublions pas, elle pouvait être un plaidoyer d'un puissant effet chez les Athéniens, pour qui les poëtes étaient, comme pour tous les Grecs, des interprètes sacrés de la religion. Elle replaçait sous les yeux du peuple une antique tradition nationale, à laquelle elle donnait par un chef-d'œuvre une nouvelle consécration. Une si brillante défense de l'Aréopage était, à n'en pas douter, une des premières beautés de la pièce. Nous ne pouvons pas la sentir avec la même vivacité que les Athéniens; mais, du moins, nous comprenons encore ce qu'elle devait être, quand le grand intérêt, qu'Eschyle avait pris sous son patronage, était encore vivant.

Tandis qu'Athéné a été chercher les juges qu'elle veut choisir elle-même parmi les meilleurs citoyens, le chœur, resté sur la scène, exprime ses craintes : peut-être le jugement lui sera-t-il contraire, et alors l'autel de la justice est brisé. Il y a là un chant d'un tout autre caractère que celui qui retentissait tout à l'heure autour de la victime, pour la terrifier. Ce n'est plus la voix hurlante des chiennes de l'enfer;

c'est l'austère parole des augustes Euménides, proclamant les saintes obligations de la conscience et les châtiments qui en sont la sanction. Il semble qu'à l'approche du moment solennel où va naître une si respectable institution de justice, les maximes de l'Aréopage, sa sévère sagesse, ses lois morales et ses lois politiques s'annoncent déjà par la bouche des déesses qui vont assister à son premier jugement.

Un nouveau changement de scène nous montre la colline de Mars. Le peuple d'Athènes s'y rassemble, et vient sur les pas de Minerve qui amène les nouveaux juges. Apollon paraît comme témoin d'Oreste et comme son défenseur. Les débats s'ouvrent avec toutes les formes de la procédure athénienne. Eschyle n'a-t-il pas ici péché contre la poésie? Devait-il donc mettre dans des bouches divines cette langue des tribunaux, qui, dans son contact quotidien avec les intérêts des hommes, contracte je ne sais quoi de vulgaire? Pensons-y bien, et, pour en juger, tâchons de résister à nos habitudes d'esprit, et de nous mettre en rapport avec la noble simplicité du génie antique. Où nous serions tentés de voir une idée basse des dieux, il n'y a qu'une idée élevée de la justice; ce ne sont pas eux qui sont travestis, c'est elle qui est transfigurée. Lorsque le poëte a fait consacrer par la divinité elle-même ces formes tutélaires qui garantissent l'équité, il n'a pas dégradé la majesté divine, il a sanctifié une grande institution humaine. Avons-nous d'ailleurs besoin de dire qu'on ne peut rien trouver là qui rappelle le langage barbare que parle ailleurs la chicane? La langue judiciaire des Grecs n'était pas un grimoire. Exprimées dans la belle et noble langue de tous, ses formules ne pouvaient déshonorer ni la poésie d'Eschyle ni l'éloquence de Démosthène.

Les Furies, qui, ayant le rôle de l'accusateur, doivent parler les premières, interrogent Oreste. Ses réponses sont franches et hardies. Mais bientôt il sent que, s'il peut être justifié, ce ne sera que par un dieu, et il conjure Apollon de lui venir en aide. C'est dans le plaidoyer du céleste patron qu'on s'at-

tend à trouver enfin le mot profond et mystérieux de cette étrange justice divine qui, pour punir le crime, a commandé un crime nouveau, et a mis la nécessité de la vengeance au-dessus d'une des plus saintes lois gravées par le ciel lui-même dans le cœur de l'homme. Avouons que l'attente ne nous paraît pas remplie, et que nous ne trouvons pas dans cette scène la grandeur qu'elle demandait, et que nous promettait le génie d'Eschyle. L'éloquence judiciaire des Athéniens n'avait sans doute pas, au temps du vieux tragique grec, la même sûreté de goût que la poésie, et le poëte, en la produisant sur le théâtre, ne put se défendre de lui emprunter ses défauts. Quoi qu'il en soit, la rhétorique d'Apollon est bien subtile; en même temps elle se sert de moyens que n'admettait pas, dit-on, l'Aréopage, armé d'une sage défiance contre les passions : le récit que le dieu fait de la mort d'Agamemnon, pour soulever l'indignation des juges, est visiblement un artifice oratoire. Tout, dans cette défense, nous étonne. Lorsque le chœur oppose à Apollon, qui vient de représenter Jupiter comme le vengeur des pères, l'exemple même de ce maître des dieux enchaînant le vieux Cronus, Apollon se contente de répondre que le meurtre seul est irréparable, mais que la captivité peut finir. Il ne saurait donc être permis de tuer un époux, mais on peut, quand un vieux père est gênant, le charger de fers. L'Olympe avait des exemples bien dangereux, et dont Eschyle eût été plus adroit de ne pas rappeler le souvenir. Mais il croyait trop sincèrement sans doute à cette religion des poëtes, pour voir l'embarras dans lequel il se jetait. Il n'appartenait qu'aux philosophes de dire : « Quand la conduite de Cronus et la manière dont il fut traité à son tour par son fils seraient vraies, il vaudrait mieux les ensevelir dans un profond silence[1]. » L'argument décisif qu'allègue Apollon pour la justification de son client, est

1. Platon, *République*, liv. II. — On trouvera dans l'*Euthyphron* un passage à peu près semblable. *Le Juste*, dans les *Nuées* d'Aristophane (v. 903-906), est d'accord avec Platon.

celui-ci : Le fils doit plus à son père qu'à sa mère ; car c'est le père qui l'a engendré, la mère a seulement nourri le germe qui lui a été confié comme un dépôt. La thèse nous semble pour le moins bizarre. N'oublions pas d'ailleurs qu'Euripide a mis le même raisonnement dans la bouche d'Oreste : La mère n'est, suivant son expression, que *le champ* où naît l'homme, la terre inféconde par elle-même, dont le fils ne reçoit rien que ce qu'elle a reçu elle-même du père[1]. Euripide, il est vrai, est trop souvent sophiste, pour qu'on doive croire que tout argument mis en avant par lui fût au moins fondé sur une opinion générale. Mais sa rencontre ici avec le grave Eschyle est digne d'attention. Après tout, nous aurions tort peut-être de penser que les Grecs n'aient dû voir, comme nous, dans le raisonnement d'Apollon qu'un paradoxe puéril autant qu'impie, imaginé pour le besoin de la cause. Il se peut que, pour eux, la vraie solution du redoutable problème posé par l'*Orestie* fût là, et qu'ils y reconnussent la sagesse divine. Avant même qu'Apollon eût expliqué la prétendue loi de la nature, qui rattache le fils par un lien plus fort au père qu'à la mère, il est assez vraisemblable que tous déjà s'étaient sentis du parti de l'homme, du chef de la race, du maître de la maison et avaient jugé sa vie plus précieuse que celle de la femme, cette demi-esclave du foyer. Leurs institutions sociales devaient leur inspirer un tel sentiment. Ce n'est pas que leurs âmes fussent assez dénaturées pour méconnaître les droits sacrés des mères ; la tragédie même des *Euménides* suffirait pour prouver qu'ils n'en avaient pas perdu la conscience[2]; mais lorsque ces droits entraient en conflit avec ceux

1. *Oreste*, v. 552-554.
2. On le prouverait aussi par ce passage bien remarquable des *Nuées* d'Aristophane (v. 1444-1445) :

PHIDIPPIDE.

Comme je viens de te battre, je battrai aussi ma mère.

STREPSIADE.

Que dis-tu? que dis-tu là? *Voilà un crime plus grand encore.*

des pères, ils inclinaient à excuser le fils dont le choix s'était porté du côté où se trouve l'autorité domestique, la royauté de la famille, sa force et sa gloire. Sur ce point je m'imagine qu'ils étaient tous d'accord avec le *misogyne* Euripide.

Apollon et le chœur des Euménides entendus, Athéné ferme les débats. Avant que les juges donnent leurs suffrages, elle déclare solennellement que le tribunal de l'Aréopage est à jamais fondé. Pour rappeler aux Athéniens, trop disposés alors à l'oublier, le caractère sacré de l'antique institution, le poëte a su mettre dans la bouche de la déesse les plus magnifiques paroles.

Tandis que les Érinnyes menacent Athènes de leur colère, si elles viennent à être vaincues, les aréopagites déposent leurs votes dans l'urne. Athéné donne son suffrage la dernière, son double suffrage; il est pour l'accusé. Elle l'explique par sa préférence pour le sexe viril. Le motif qu'Apollon a fait valoir, est, remarquons-le bien, celui qui a décidé cette fille de Jupiter, née sans mère. On compte alors les suffrages; ils sont des deux côtés égaux en nombre; mais celui d'Athéné, départageant les juges, Oreste est absous, et c'est à la déesse qu'il doit son salut. Il s'éloigne pour reprendre le chemin d'Argos où son trône est relevé, et laisse aux Athéniens, en quittant leur ville, la promesse d'une éternelle amitié entre eux et les Argiens. On croit généralement qu'à l'époque où Eschyle mit les *Euménides* sur la scène, il n'y avait pas moins d'à-propos dans le souvenir de l'ancienne alliance d'Argos, récemment renouvelée, que dans celui de l'origine divine de l'institution aréopagitique. Les tragiques grecs ne laissaient pas échapper l'occasion de ces allusions patriotiques, que leur auditoire saisissait avidement, et qu'il était toujours facile de puiser dans le riche trésor des vieilles traditions héroïques et mythologiques. Le lien était étroit alors entre la religion et la politique nationale, et les poëtes, dans le même sujet, pouvaient s'inspirer de l'une et de l'autre.

Le drame se dénoue donc par le triomphe des dieux nouveaux; mais la colère des Érinnyes est à craindre. Athènes, théâtre de leur défaite, se repentirait de les avoir pour ennemies. Athéné ne peut laisser sa ville exposée à un tel danger. Elle ne veut pas d'ailleurs qu'on puisse croire abolies les lois des Euménides, ces lois sévères, mais justes, que l'indulgence des dieux n'a fait que suspendre un moment, sans les abroger. « Il ne faut pas, avait dit elle-même la déesse d'Athènes, en fondant l'Aréopage, il ne faut pas que toute crainte soit bannie de la cité. » Elle réconciliera donc les Euménides avec les Athéniens, et les établira au milieu d'eux, près de son propre temple. Car, pour qu'un peuple soit vraiment favorisé du ciel, il est bon qu'à côté de l'heureuse et douce sagesse qui éclaire les esprits, polit les mœurs, répand la charmante influence des arts, il y ait toujours dans sa ville un autel élevé aux gardiennes jalouses et terribles de la conscience. Les Érinnyes résistent longtemps aux conciliantes paroles d'Athéné. Eschyle a exprimé avec l'énergie la plus passionnée d'un côté, l'éloquence la plus insinuante de l'autre, la lutte qui s'engage entre la colère et la sagesse. C'est la sagesse qui l'emporte. La persuasion qui amollit les cœurs coule des lèvres d'Athéné, et l'on sent dans ses discours comme un enchantement dont les farouches divinités subissent en frémissant l'empire. Elles finissent par accepter la nouvelle demeure et les honneurs qui leur sont offerts dans la ville de Minerve, et changent, comme malgré elles, leurs malédictions en bénédictions. Ces souhaits de bonheur, ces prédictions des prospérités d'Athènes sont d'un sublime effet, prononcées par les bouches qui ne s'ouvraient tout-à-l'heure que pour exhaler un noir venin et vomir les menaces du malheur. Involontairement, et quoiqu'on sente la difficulté du rapprochement, le souvenir biblique du devin d'Aram revient en mémoire, et l'on se rappelle la magnifique prophétie : « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël ! ainsi que les vallées couvertes de

bois et les jardins arrosés. » A ne regarder que la beauté du langage et la grandeur poétique, Homère et la Bible ont pu souvent être confrontés. Eschyle aussi est un de ces génies, qui, toutes réserves faites de ce qui doit rester séparé, font quelquefois penser aux Livres sacrés.

La grande tragédie finit majestueusement par le spectacle d'une pompe religieuse, digne des frises du Parthénon, et par des chants de fête. A la lueur des flambeaux sacrés, Athéné, précédant le saint cortége, conduit les Euménides vers le temple souterrain qui leur est ouvert dans sa ville. Les prêtresses de la protectrice d'Athènes accompagnent les déesses. A leur suite marchent, revêtus de pourpre, les aréopagites, la foule des citoyens, les vierges, les épouses, les mères. Tous entonnent le cantique d'actions de grâces et de réjouissance. Les spectateurs eux-mêmes sont invités à joindre leurs acclamations à ces chants d'allégresse. Des commentateurs ont supposé que tout ce peuple, dont Athéné appelle le concours, était seulement annoncé par elle et ne paraissait pas sur le théâtre, une telle multitude n'ayant pu envahir l'orchestre. Nous avons peine à croire que ce splendide tableau final ait été si bien décrit par le poëte pour n'être pas montré, et que la scène athénienne ait été impuissante à déployer cette magnificence, familière à notre théâtre Lyrique, quoiqu'elle ait été trop ignorée peut-être de notre ancienne tragédie ; car nos poëtes craignaient de parler aux yeux, comme si la dignité de leur art le leur défendait. Et cependant, à la fin de notre grande tragédie religieuse, dont le début nous était déjà rappelé tout à l'heure par celui des *Euménides*, à la fin d'*Athalie*, lorsque s'ouvre le rideau qui cachait Joas sur son trône, entouré de Lévites, et lorsque le grand-prêtre s'écrie :

> Appelez tout le peuple. . . . . . . .
> Roi, prêtres, peuple, allons pleins de reconnaissance
> De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,

Racine n'a-t-il pas conçu l'idée d'un magnifique spectacle que,

dans quelques-uns de ses traits, on peut comparer à celui qui termine si religieusement l'*Orestie?* Toutefois, il faut remarquer que Racine, dans *Athalie*, n'a pas, comme Eschyle, dans les *Euménides*, laissé au spectateur cette auguste pompe pour dernière impression.

Dans cet examen, beaucoup trop long, je le crains, quoique bien incomplet, de la trilogie d'Eschyle, j'ai dû seulement étudier le plan, l'économie du drame, la conception du sujet, les grands effets des principales scènes, toutes ces beautés qui tiennent, si je puis dire, à la pensée générale du poëte et que toute traduction conserve intactes, en un mot le dessin, mais sans le coloris; il m'a fallu laisser de côté les détails du style, qu'il est aussi difficile au critique d'analyser qu'au traducteur de faire passer dans une autre langue. Les hardiesses de ce style, toujours poétique et si souvent lyrique jusque dans le dialogue, défient tous les efforts qu'un interprète français peut faire pour les rendre. C'est dans les chœurs surtout que cette singulière audace déconcerte notre timidité. Là, dans sa marche, ou plutôt dans son vol, la pensée suit des routes étranges, inattendues, aux brusques détours. Des flots d'images éclatantes débordent, se heurtent, roulent l'un sur l'autre, sans se mêler, sans se fondre. Les épithètes s'accumulent, non ces épithètes oiseuses et molles, dont la vide enflure est le remplissage du vers, et qui énervent le sens; loin de là, il y a telle d'entre elles qui, dans notre langue, ne pourrait être expliquée à moins d'une phrase entière. De tant d'ellipses poétiques, de mainte allitération agréable à l'oreille des Grecs, et qui donnait au vers plus de force ou de grâce, il ne peut y avoir trace dans nos infidèles versions. Ces chœurs, d'un langage si magnifique, d'une si éblouissante poésie, si riches en couleurs, si nobles de pensée, ne sont pas chez le vieux tragique grec de brillants accessoires, ils sont l'âme même de ses tragédies, et peut-être la meilleure part de son génie. Ceux des *Euménides* me paraissent d'une beauté incomparable; ils s'élèvent plus haut encore que les autres.

Mais ceux-là senls en penvent bien juger, à qui l'accès du texte n'est pas interdit.

Il faut l'avoner, d'ailleurs, ce texte est d'un abord difficile. Si dans la langue d'Eschyle, que nous n'entendons pas sans effort, il y a assez de beautés qui penvent aujourd'hui encore nous frapper, pour que notre admiration ne risque pas de passer pour un pur effet de la prévention, l'ignorance à laquelle sur bien des points nous sommes nécessairement condamnés, ne nous permet plus de jouir que trop imparfaitement de tant d'autres beautés à peine entrevues. La partie lyrique surtout de ces vieilles tragédies serait d'un bien plus grand effet si le temps ne l'avait pas enveloppée pour nous de beaucoup d'obscurité, si nous en sentions plus aisément l'harmonie, si nous saisissions mieux la convenance et la raison de ses rhythmes variés. Tel est le sort des œuvres de l'homme; les plus immortelles sont condamnées à périr par bien des côtés. Celles qui expriment la pensée de l'artiste à l'aide de la matière, ne traversent pas les siècles sans que leurs couleurs soient altérées, lenrs pierres dégradées, leurs plus belles formes mutilées. Celles qui l'expriment par la parole, eussent-elles le rare bonheur de se perpétuer intactes à travers les nombreuses transcriptions, n'ont plus un jour pour se faire entendre des vivants que la langue des morts, une langue dont le sens s'est obscurci, dont l'éclat a pâli et dont la sonorité s'est presque éteinte.

Le passé ne peut nous léguer que des ruines; il faut nous y résigner, et, de toutes nos forces du moins, les disputer au temps. Depuis que les grands monnments littéraires de l'antiquité, oubliés pendant des siècles, ont été rendus à la lumière, la patience de l'érudition s'est exercée sur eux avec fruit. Le texte d'Eschyle était devenu, parmi ces monuments, un des plus obscurs pour nous. La critique l'a, dans ses parties les plus corrompues, rétabli ingénieusement et presque toujours avec vraisemblance. En même temps, il a été de plus en plus éclairci, de mieux en mieux interprété par la

sagacité des commentateurs. Appuyés snr les seconrs que nous ont préparés les doctes recherches de tant de philologues, aidés par le sentiment plus large et plus vrai que notre temps a de l'antiquité, nous avons dans l'intelligence de la poésie d'Eschyle fait peu à peu bien des progrès.

Il en est un dont récemment on a beaucoup parlé, et qui, s'il doit inspirer confiance, est un des plus importants qu'on ait pu depuis longtemps signaler. On en serait redevable à M. Weil, un de nos professeurs français, qui a cru reconnaître dans le dialogue de notre poëte une régularité de construction, un arrangement symétrique dont on était loin jusque-là d'avoir été assez frappé. Un aspect tout nouveau du théâtre d'Eschyle nous serait révélé, et ce théâtre différerait plus encore que nous ne l'avions soupçonné de celui des deux autres tragiques grecs dont nous possédons aussi les œuvres. Une discussion approfondie de cette découverte, exigeant une critique philologique minutieuse, ne serait pas à sa place ici; mais nous devons en dire quelques mots avant de terminer l'étude d'une des plus belles œuvres d'Eschyle. C'est même en parler trop tard, pourrait-on nous dire, si nous l'admettions comme incontestable dans toute son étendue : elle donne un autre caractère, une autre forme au drame d'Eschyle. C'était donc dans l'analyse même de ce drame, non dans une sorte de *post-scriptum*, qu'elle devait être exposée. N'en avoir pas tenu compte jusqu'ici, n'est-ce pas avoir donné une idée incomplète, fausse même, des pièces que nous venons de commenter?

Une idée incomplète sans doute, fausse, nous ne le croyons pas. Que la forme du drame d'Eschyle ait été plus libre, ou plus asservie à une étroite régularité, tout ce que nous avons dit de sa grandeur, de ses beautés, n'en subsiste pas moins. Nous avons quelque peine, d'ailleurs, à croire entièrement au nouvel Eschyle qu'on exhume. Qu'il nous soit au moins permis d'être en garde contre un peu d'exagération.

Le dialogue des tragédies d'Eschyle est, suivant M. Weil,

soumis à une loi rigoureuse de symétrie et d'antithèses, presque semblable à celle qui régit, comme chacun le sait, la partie lyrique de ces mêmes drames. Il se divise en groupes de vers qui se répondent, se font équilibre et s'entrelacent à la manière des strophes et des antistrophes, quoiqu'avec un peu plus de liberté; car dans celles-ci il faut que non-seulement le vers réponde au vers, mais le pied au pied; dans ceux-là il suffit, pour la correspondance des périodes, qu'elles soient formées d'un nombre égal de vers, quelle que soit la nature de ces vers. Il y a cependant des groupes auxquels aucun autre groupe ne correspond. M. Weil les a assimilés aux proodes, mésodes et épodes des chants lyriques, et leur en a même donné le nom. Dans l'édition qu'il a publiée des *Choéphores* et des *Euménides*, il a établi la division des vers du dialogue, et montré comment ils devaient être distribués suivant la loi que, d'après lui, nous venons d'exposer[1].

Les tragédies d'Eschyle auraient donc dans toutes leurs parties, dans celles même dont on avait cru la forme la plus

1. Voir la préface de l'édition que M. Weil a donnée des *Choéphores* (Giessen, chez Ricker, 1860), et les trois articles qu'il a insérés dans le *Journal général de l'Instruction publique*, 24, 28 et 31 mars 1860.

Sans vouloir contester à M. Weil le mérite de sa découverte (car personne, avant lui, n'avait généralisé, comme il l'a fait, la loi de symétrie qu'il a cru reconnaître dans le dialogue d'Eschyle), sans méconnaître surtout l'ingénieuse érudition avec laquelle il a appliqué cette loi à la critique du texte de son auteur, je dois dire qu'Hermann me paraît l'avoir mis sur la voie. En lisant l'édition que M. Weil a donnée de l'*Agamemnon*, dans un temps où il n'avait pas encore trouvé son système, j'ai été frappé de cette note qu'on lit au bas de la page 133 : « Post 1560 et post 1583 versum excidisse statuebat Hermannus, ut sex chori versibus, octo Ægisthi, tribus chori, post quinque versus in medio interpositos, inverso ordine tres chori, octo Ægisthi, sex chori versus responderent. *Ratio valde dubia.* » C'est-à-dire : « Hermann pense qu'il manque un vers après le 1560ᵉ, un vers après le 1583ᵉ, pour qu'aux six vers du chœur, aux huit d'Égisthe et aux trois du chœur répondent, dans l'ordre inverse (après cinq vers qui se trouvent interposés), trois vers du chœur, huit d'Égisthe, et six du chœur. *Arrangement bien douteux.* » N'y a-t-il pas dans la remarque d'Hermann le germe de l'idée que M. Weil a adoptée et ne croit plus *douteuse?*

libre, une régularité, une symétrie, une disposition antithétique souvent remarquée dans les plus antiques productions des arts, et qui peut être accusée de roideur, mais est, on ne peut le nier, d'un noble effet. Je ne fais pas difficulté de reconnaître qu'un arrangement si calculé, une marche si mesurée, si solennelle, n'a rien qui doive trop étonner dans ces vieilles poésies, et convient à de graves compositions dont le caractère est presque toujours religieux. M. Weil n'a pas oublié, pour confirmer la vraisemblance de sa découverte, de rappeler les deux tableaux que Polygnote, contemporain d'Eschyle, avait peints dans la Lesché de Delphes et dont toutes les parties se répondaient exactement; les deux frontons, aux groupes symétriques, du temple de Minerve à Égine; enfin les scènes tant de fois représentées, avec la même ordonnance régulière, sur les vases peints de vieux style.

Si, persuadé par ces ingénieuses raisons, j'avais admis sans difficulté la découverte de M. Weil, j'aurais pensé, même alors, ne pouvoir en faire profiter ma traduction; car il me paraît évident que, dans notre versification française, la disposition régulière des groupes de vers n'eût produit aucun effet, et fût demeurée inaperçue; et je ne me serais pas chargé d'entraves inutiles, quand j'étais bien assez gêné par celles qui m'étaient nécessairement imposées. Mais, d'ailleurs, je ne puis, je l'avoue, me défendre de quelques doutes. Ce qui m'inquiète le plus c'est que je me demande si l'objection que je me suis faite contre l'introduction de cette symétrie du dialogue dans une traduction française n'aurait pas la même valeur dans la versification grecque, et comment pouvait être sensible à l'oreille la correspondance de ces périodes, composées souvent de vers de nature différente, en tous cas, de vers qui n'avaient pas toujours le même nombre de syllabes, et dont le rhythme était beaucoup moins marqué que celui des vers lyriques. Or une symétrie qui n'eût pas été faite pour être sentie, eût été simplement puérile. Je m'étonne aussi que personne, que nous sachions, parmi les an-

ciens n'ait parlé d'une règle si importante, dont les successeurs d'Eschyle ne se seraient pas affranchis sans produire une véritable révolution dans l'art. Et puis, est-il bien sûr que nous ayons les tragédies d'Eschyle dans leur forme primitive, telles qu'elles sont sorties de ses mains, non telles que les a arrangées et remaniées Euphorion, son fils, ou quelque autre poëte de la même famille ? Si le texte qui nous est parvenu se trouvait être celui que ces *diascévastes*, comme on les appelait, avaient accommodé au goût nouveau, j'aurais peine à m'expliquer qu'on y trouvât encore une forme vieillie qu'ils auraient probablement fait disparaître. Car un mouvement plus libre et plus varié dans le dialogue régnait alors sur la scène. Cette objection, dira-t-on, repose sur une hypothèse qu'on est libre de ne pas admettre. En voici une que je crois plus grave. Il m'a semblé que les repos, tels que M. Weil les établit dans les périodes qu'il compare entre elles, sont quelquefois un peu arbitraires, et aussi qu'il est fâcheux d'être forcé de supposer des transpositions ou des lacunes, toutes les fois que le texte ne se prête pas au système. Disons cependant, pour être juste, que M. Weil ne laisse pas cette difficulté sans réponse. Il regarde comme incontestable qu'il n'a jamais supposé d'altérations dans le texte, pour rétablir la composition régulière des périodes, sans que ces altérations fussent clairement indiquées par quelque perturbation dans le sens, par quelque défaut de liaison dans la pensée. *Viderint periti.* M. Weil vraisemblablement ne serait pas plus embarrassé pour réfuter les autres doutes qui nous sont venus à l'esprit. Il est bien armé de science et de critique pénétrante. Il a eu pour lui des suffrages très-éclairés ; et nous hésitons plutôt, nous avons plutôt des doutes, que nous ne repoussons décidément la nouvelle idée qu'il nous propose de la tragédie eschylienne.

Au reste, s'il s'était trompé, s'il avait imaginé, dans le dialogue d'Eschyle, une régularité symétrique qui n'y serait pas, nous dirions encore que, de son travail, il resterait

beaucoup. Il aurait au moins appelé plus vivement l'attention sur un des caractères les plus remarquables des compositions d'Eschyle, qui est le parallélisme, l'antithèse continuelle des images, des pensées, des scènes, des tableaux. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer les ressemblances frappantes qu'il y a entre la scène de l'*Agamemnon*, où Clytemnestre paraît dans l'intérieur du palais, debout près de ses deux victimes et justifiant sa vengeance, et celle des *Choéphores* où, près de deux cadavres aussi et montrant le voile, souvenir du drame précédent, Oreste proclame également la justice du coup qu'il a frappé. Dans les premières scènes des *Choéphores*, qui se passent devant le tombeau royal, ce n'est pas seulement dans les chants lyriques, c'est aussi dans le dialogue, tantôt entre Électre et le chœur, tantôt entre Électre et Oreste, que les gémissements et les paroles de vengeance se succèdent et se répondent en couplets alternés avec une évidente régularité. Dans les dialogues monostiques, si fréquents chez Eschyle, la recherche de la symétrie et de l'antithèse est particulièrement sensible. Enfin, il serait facile de noter un grand nombre de passages, dont la correspondance mutuelle est mise en relief par la similitude des tours, souvent même des mots[1]. C'est là un genre de beauté, ou, si l'on veut, un

1. O. Müller avait depuis longtemps reconnu ce caractère du dialogue antique, sans aller cependant jusqu'au système de M. Weil : « Dans l'arrangement du dialogue, dit-il, on remarque ce goût de la régularité et de la symétrie, qui distingue l'art grec.... Il y a de nombreuses scènes où le vers répond au vers, comme le coup au coup. Il y en a d'autres où deux vers, quelquefois plus, sont opposés les uns aux autres de la même manière. Des scènes entières même, dans lesquelles le dialogue est mêlé aux chants lyriques, nous offrent les mêmes contrastes symétriques que les strophes et les antistrophes. » (*History of the literature*, etc., chap. XXII, § 13.)

Dans notre ancien théâtre français lui-même, quoiqu'il n'ait pas la même origine lyrique que celui des Grecs, je rencontre un curieux exemple d'une symétrie toute lyrique dans le dialogue. Un hasard me l'a offert : je ne serais pas étonné qu'en cherchant on n'en découvrît d'autres. C'est dans la scène IV de l'acte II de l'*Antigone* de Rotrou. Voici les cou-

artifice qu'on trouve fréqnemment dans les plus antiques monuments des arts et dans les plns vieilles littératures, surtout dans celles de l'Orient. On nous en signalait récemment de curieux exemplos dans les *Poésies chinoises de l'époque des Thang*[1]. Si donc M. Weil a été, ce que je n'affirme pas absolument, un peu trop loin dans l'idée qu'il s'est faite do la composition symétrique du dialogue d'Eschyle, cette idée cependant repose tout au moins sur un fond de vérité; et, ponr ne pas méconnaître une des formes les plus chères au génie de notre poëte, il faut, sinon se placer au point de vue du savant et ingénieux critique, au moins s'en rapprocher beaucoup.

plets qui éclatent tout à coup en plein dialogue. On croirait un trio d'opéra :

JOCASTE (*à Polynice*).

Tout un peuple ennemi marche dessus vos pas;
Vous lui sacrifiez votre natale terre :
Enfin sans vous, mon fils, je n'aurais pas la guerre;
Mais sans la guerre aussi, je ne vous aurais pas.

POLYNICE.

Tout un peuple allié marche dessus mes pas
Pour me rendre mes droits et ma natale terre.
Il est vrai que sans moi vous n'auriez pas la guerre;
Mais sans la guerre aussi je ne vous aurais pas.

ÉTÉOCLE.

Tout un peuple ennemi marche dessus vos pas
Et ne vous rendra point votre natale terre :
Il est vrai que sans vous Thèbes serait sans guerre ;
Mais elle aura la guerre, et vous ne l'aurez pas.

Nulle part dans Eschyle, la symétrie, l'antithèse, la forme lyrique ne sont aussi fortement marquées dans le dialogue.

1. Voir un article de M. E. Laboulaye, dans le *Journal des Débats*, du 15 mai 1862.



# L'ORESTIE

## TRILOGIE

AGAMEMNON, LES CHOÉPHORES, LES EUMÉNIDES

# AGAMEMNON[1].

## PREMIÈRE PARTIE DE LA TRILOGIE.

---

### PERSONNAGES.

LE GUETTEUR.
CHOEUR DE VIEILLARDS D'ARGOS.
CLYTEMNESTRE.
LE HÉRAUT.
AGAMEMNON.
CASSANDRE.
ÉGISTHE.

(La scène est à Argos, devant le palais d'Agamemnon.)

LE GUETTEUR.

Je demande aux grands dieux que du long esclavage
De ces veilles sans fin leur bonté me dégage.
Toute l'année ici, comme un chien vigilant,
A l'heure du sommeil, je me tiens, contemplant,
De ce toit élevé du palais des Atrides,
Les rois brillants des cieux, le chœur des nuits splendides,
Les astres, dont le cours règle chaque saison.

1. Ce drame fut représenté la seconde année de la 80e olympiade sous l'archonte Philoclès. Eschyle fut le premier dans le concours, où il présenta l'*Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides* et le *Protée*, drame satyrique. Xénoclès, du dème d'Aphidnes, fut le chorége.



Et maintenant j'épie au lointain horizon
La rapide clarté, qui, des plaines de Troie,
Jusqu'ici doit briller, messagère de joie,
Et, de sa voix de feu, proclamer le vainqueur.
C'est le signal qu'attend la reine au mâle cœur.
Ma couche sans repos, de rosée humectée,
Par les songes des nuits jamais n'est visitée;
Au lieu du doux sommeil, que je tiens écarté,
J'ai la crainte debout toujours à mon côté;
Et quand, pour secouer la langueur accablante
De ce temps où tout dort, à demi-voix je chante,
Je déplore les maux qui pèsent aujourd'hui
Sur ce triste palais, d'où la sagesse a fui.
Dieux! pour nous délivrer, que dans l'ombre étincelle
La joyeuse clarté de la bonne nouvelle!

(Apercevant les signaux de feu)

Salut, feu de la nuit! héraut des rois vainqueurs,
Qui des fêtes d'Argos vas convoquer les chœurs!
Gloire à nous! Que la reine entende de ma bouche
Ce mot qui, tout à coup l'arrachant de sa couche,
Sur ses lèvres mettra l'hymne victorieux
Par ces ardents signaux réclamé dans les cieux!
Oui, la flamme a parlé : Pergame est à la Grèce.
C'est ma voix qui prélude à nos chants d'allégresse;
C'est moi, moi qui relève un palais ruiné.
Que les dés, cette nuit, ont pour moi bien tourné!
Quand reviendra mon maître, oh! pour prix que j'obtienne
La faveur de presser sa droite dans la mienne!
Le reste, je le tais : mon bâillon serre bien.
S'ils avaient une voix, ces murs ne tairaient rien ;

Moi, je veux bien parler pour qui me peut entendre,
Mais à qui n'a rien su je ne dois rien apprendre.

LE CHOEUR.

La dixième année a son cours,
Depuis que les enfants d'Atrée,
Rois tous deux, revêtus de majesté sacrée,
Grands ennemis de Troie aux fières tours,
Pour venger un cruel outrage
Sur leurs mille vaisseaux ont quitté ce rivage.
L'hymne d'Arès éclatait dans leur cœur.
Tels des vautours, quand l'ennemi perfide
A ravi leurs petits, au-dessus du nid vide
Jetant de grands cris de douleur,
Fatiguent dans les airs les rames de leurs ailes.
Ils ont perdu le doux prix de leurs soins;
Mais toute injure a de divins témoins.
Un vengeur des justes querelles,
Pan, Apollon, ou le maître des dieux,
Contre les ravisseurs envoie
Une Érynnis, aux pas silencieux.
Sur Alexandre ainsi, qu'il veut perdre avec Troie,
Le dieu de l'hospitalité,
Contre une adultère irrité,
Jupiter lance les Atrides.
Troyens et Grecs, frappant d'infatigables coups,
Et sur la terre appuyant les genoux,
Font voler en éclats les lances homicides.
Les arrêts du destin ont été prononcés;

Il faut que le sort s'accomplisse :
Ni pleurs dans les temples versés,
Ni prière, ni sacrifice
De leur courroux ne pourront désarmer
Les sœurs, pour qui le feu ne doit point s'allumer.
Nous, qu'aux combats l'âge rend inutiles,
Sur nos bâtons courbant nos corps débiles,
Loin de ses champs de gloire Arès nous a laissés;
Car, vieux enfants, nos cœurs se sont glacés.
Du vieillard, de l'enfant semblable est la faiblesse :
La guerre ailleurs va chercher son espoir.
Rameau séché, l'impuissante vieillesse,
Sur trois pieds lente à se mouvoir,
Comme un songe en plein jour, vain fantôme se traîne.
Mais toi, Clytemnestre, ma reine,
Que nous apprendras-tu? De grands événements,
Tyndaris, as-tu les nouvelles?
Vers nos temples, déjà de victimes fumants,
Pourquoi de tous côtés ces offrandes vont-elles?
Sur les autels des dieux par ce peuple adorés,
Des dieux de l'Agora, du Ciel ou du Cocyte,
S'accumulent les dons sacrés.
Les feux qu'une huile pure excite,
Dans ses flots épanchés ranimant leur ardeur
Dont Argos partout s'illumine,
Font monter jusqu'au ciel leur joyeuse splendeur.
Les gâteaux saints, qu'aux flammes on destine,
Aux temples sont portés du fond de ton palais.
Dis tes sujets de joie, ô reine, dis-nous-les.
S'il t'est permis, instruis mon ignorance,

Si tu le peux, calme l'anxiété
D'un cœur, tantôt de terreurs agité,
Tantôt charmé par la douce espérance
Qui bannit mes ennuis cruels,
Quand brillent à mes yeux ces fêtes des autels.

STROPHE 1.

Je puis chanter l'heureux présage
Qui seconda le départ de nos rois.
Le ciel à ces chants m'encourage;
Son divin souffle anime encor ma voix,
Et les ans ne l'ont pas éteinte.
Disons comment, le jour où vers les champs troyens,
Armés de traits vengeurs et de glaives sans crainte,
Par deux sceptres guidés, partaient nos Achéens,
Argos reçut un grand augure.
Car deux rois des oiseaux, à la noble envergure,
Près du palais, aux deux rois des héros,
Vers la main qui brandit la pique,
Apparurent, l'un noir, l'autre blanc sur le dos.
Ils ont, au fond du palais magnifique,
Sans pitié pour un flanc fécond, mangé tous deux
La hase pleine, en sa fuite saisie.
Gémis, gémis, lugubre mélodie;
Mais puisse triompher l'événement heureux!

ANTISTROPHE 1.

Le sage devin de l'armée
Jeta les yeux sur les deux rois guerriers,
Et sa prudence consommée

Sut voir en eux les aigles meurtriers.
Il dit, expliquant le présage :
« Troie, après un long temps, subira son destin;
L'arrêt fatal mettra ses trésors au pillage;
De la flotte qui part le triomphe est certain.
Mais puisse une foudre divine
Ne point briser le frein forgé pour ta ruine,
Peuple perfide, et promis au vainqueur!
Car les chiens ailés de son père[1]
D'une chaste déesse ont irrité le cœur
Contre un palais, où la féconde mère,
Avant l'enfantement, reput le couple affreux :
Curée horrible et d'Artémis haïe ! »
Gémis, gémis, lugubre mélodie;
Mais puisse triompher l'événement heureux!

ÉPODE.

« Oui, la belle Artémis, qu'offense
L'injure faite aux petits des lions,
Reine des bois, qui prend sous sa défense
Des fauves animaux les tendres nourrissons,
Veut voir s'accomplir le présage
Qui du sort nous promet une illustre faveur;
Mais des oiseaux la cruauté l'outrage.
Je t'invoque, ô Péan sauveur!
Que jamais, par ta sœur enchaînés au rivage,
Nos vaisseaux, sans secours contre un calme cruel,
Ne réclament de nous sur un sanglant autel

1. Les aigles de Jupiter.

Un sacrifice exécrable, sauvage,
D'où les festins seraient absents,
Qui trahirait l'époux, aux discords menaçants
Livrant sa maison divisée,
Et, pour répondre au cri d'un pur sang répandu,
Ferait veiller la vengeance rusée
Jusqu'au retour en silence attendu. »
Ainsi mêlant l'espoir aux menaces fatales,
Calchas aux fortunes royales
Chantait l'oracle ténébreux.
A ces chants de la prophétie
Réponds, réponds, lugubre mélodie;
Et puisse triompher l'événement heureux!

STROPHE 2.

Jupiter, si ce nom t'agrée,
Que sous ce nom ta puissance adorée
(Et quelle autre au séjour des dieux
Lui pourrait être aujourd'hui comparée?)
Soulage de son poids notre esprit soucieux!

ANTISTROPHE 2.

Le dieu, qui d'abord eut l'empire[1],
Maître détruit, ne peut plus rien nous dire.
Le second maître[2] eut un vainqueur.
Mais Jupiter, chanté sur notre lyre,
Pour prix d'un chant pieux instruira notre cœur.

1. *Uranus.* — 2. *Saturne.*

STROPHE 3.

De la sagesse il éclaire la route;
Ils nous instruit par la douleur.
Dans notre âme un remords vengeur
Jusque dans le sommeil distillant goutte à goutte,
Guérit malgré nous notre erreur;
C'est un divin bienfait de ces mains souveraines,
Qui du monde ont saisi les vigoureuses rênes!

ANTISTROPHE 3.

Sans murmurer contre un sage devin,
L'aîné des rois, le noble Atride,
Plia sous le vent du destin.
Mais l'Euripe agité, roulant les flots d'Aulide,
Que la rame fatigue en vain,
De nos vaillants guerriers à l'odieux rivage
Enchaînait les vaisseaux et lassait le courage.

STROPHE 4.

Du Strymon le vent mutiné,
Vent des cruels retards, de la faim, des naufrages,
Nous opposait ses noirs orages,
Fléau du ciel contre nous obstiné.
La fleur des Grecs, séchant d'impatience,
Languissait dans le port;
Quand, d'Artémis proclamant la sentence,
L'interprète du sort
Nous dit à quel prix la déesse
Apaiserait des vents le courroux ennemi:

Remède plus affreux que l'affreuse détresse!
Les enfants d'Atrée ont frémi,
Et le sol que leurs sceptres frappent
A bu les pleurs amers qui de leurs yeux s'échappent.

ANTISTROPHE 4.

« Hélas! s'écrie Agamemnon,
Destin cruel, s'il faut que je désobéisse!
Cruel aussi le sacrifice
De mon enfant, orgueil de ma maison,
De cette fille à mon amour si chère,
Dont le sang virginal
Va donc, grands dieux! souiller la main d'un père
Sur un autel fatal.
Ah! des deux côtés que de larmes!
De nos vaillants vaisseaux déserteur odieux,
Aux mains de nos guerriers dois-je briser les armes?
Si nos Grecs, pour fléchir les dieux,
Ont soif de mon sang, c'est justice!
Que, pour le bien de tous, le destin s'accomplisse! »

STROPHE 5.

Le joug impérieux de la nécessité
Sur son âme pèse et l'accable.
Il a livré sa volonté
Au souffle d'un dessein impie, abominable;
Il s'enhardit dans ses pensers cruels.
Car, de nos maux source première,
La démence toujours, perfide conseillère,
Met l'audace au cœur des mortels.

Pour se venger d'une femme impudente,
A ses vaisseaux pour ouvrir un chemin,
Le cruel veut tremper sa main
Dans ton sang, ô vierge innocente!

ANTISTROPHE 5.

Ni ton père invoqué, ni tes pleurs, ni tes cris,
Ni ta douce et chaste jeunesse,
N'ont trouvé de cœurs attendris.
D'une guerrière ardeur si barbare est l'ivresse!
Après les vœux, nos ministres cruels
Dans leurs bras, sur l'ordre d'Atride,
Enlèvent sans pitié, comme un chevreau timide,
La vierge portée aux autels.
A tous les yeux ses voiles l'ont cachée ;
Entre leurs mains se débat sa terreur,
Et la plainte de sa douleur
Meurt par le bâillon empêchée.

STROPHE 6.

Sa bouche veut jeter une imprécation,
Que le dur frein étouffe en ses étreintes.
Le trait brûlant de la compassion,
Quand sur le sol les bandelettes saintes
Tombent de son front sans couleur,
De nos prêtres troublés a pénétré le cœur.
Autant qu'un beau marbre elle est belle;
On croirait qu'elle va parler,
Comme au temps où son père aimait à rassembler,
Dans les brillants festins, ses guerriers autour d'elle.

ANTISTROPHE 6.

Vierge aimable! heureux père! ô trop doux souvenir!
Ce qui suivit, je le tais, je l'ignore;
Mais de Calchas la voix ne peut mentir.
Souffrir instruit : nous nous sentons encore
Menacés par les justes dieux.
Puisqu'on ne peut lutter, ne rien prévoir est mieux :
Prévoyance est déjà souffrance.
Bientôt l'oracle sera clair.
Heureux soient nos destins! C'est le vœu le plus cher
De notre unique appui, de celle qui s'avance.

LE CHOEUR, CLYTEMNESTRE.

LE CHOEUR.

Dans un respect soumis me voici devant toi,
O reine! Quand le trône est privé de son roi,
Au sceptre de l'épouse on doit obéissance.
D'une heureuse nouvelle aurais-tu connaissance?
Ou, sans être informée, est-ce ton seul espoir
Qui sacrifie aux dieux? Ne le puis-je savoir?
Mais je veux, s'il le faut, respecter ton silence.

CLYTEMNESTRE.

Par la nuit, qui lui donne, ainsi qu'on dit, naissance,
Que ce jour envoyé, soit un héraut joyeux!
Tu vas entendre un mot qui comblera tes vœux :
Priam a succombé; nos guerriers ont pris Troie.

LE CHOEUR.

Répète, qu'as-tu dit? En croirai-je ma joie?

CLYTEMNESTRE.

Ilion est à nous. J'ai clairement parlé.

LE CHOEUR.

Des larmes de bonheur de mes yeux ont coulé.

CLYTEMNESTRE.

De ta fidélité ces larmes sont le gage.

LE CHOEUR.

D'un tel triomphe as-tu quelque sûr témoignage?

CLYTEMNESTRE.

Sans doute, si les dieux disent la vérité.

LE CHOEUR.

Un songe serait-il ta seule autorité?

CLYTEMNESTRE.

Moi! d'un rêve menteur admettre la chimère!

LE CHOEUR.

Peut-être en a-t-on cru quelque rumeur légère?

CLYTEMNESTRE.

Si ton reproche est vrai, je suis donc un enfant!

LE CHOEUR.

Quand avons-nous livré cet assaut triomphant?

CLYTEMNESTRE.

Dans la nuit d'où naquit ce jour que tu vois luire.

LE CHOEUR.

Quel messager si prompt a donc pu t'en instruire?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain : il fit d'abord briller le haut Ida,
Puis la flamme à la flamme en courant succéda.
Aux feux d'Ida Lemnos répondit la première,
Et sur le cap d'Hermès répéta leur lumière.
Du troisième flambeau l'Athos lança l'éclair.

Le feu, comme un soleil, du mont de Jupiter
S'élança, propageant les joyeuses nouvelles,
Et sur le dos des mers couraient ses étincelles.
Alors du mont Maciste, attentif au signal,
Le sommet s'éclaira, doré par le fanal.
Le message enflammé, si prompt à se répandre,
Dans un lâche sommeil n'avait pu le surprendre :
Comme un veilleur fidèle il remplit son devoir;
Son feu vole; et déjà, prêts à le recevoir,
Au bord des flots d'Aulis les rochers du Messape
Ont reconnu de loin la clarté qui les frappe.
D'une aride bruyère ils enflamment l'amas.
La flamme suit son cours et ne s'affaiblit pas;
Mais, dans son long trajet rayonnant aussi vive,
Déjà de l'Asopus elle a franchi la rive,
Et, semblable à Phébé, courrière de la nuit,
Fait signe au Cithéron, qui plus loin la conduit.
Jusque-là d'aucun mont la cime vigilante
N'avait fait resplendir de clarté plus brillante.
Le marais Gorgopis s'éclaire de lueurs
Qui du mont Égyplancte atteignent les hauteurs.
Leur appel a trouvé des gardes qui l'entendent,
Et les feux éveillés à torrents se répandent.
Le golfe Saronique en est illuminé.
Le météore court jusqu'au mont Arachné,
Sommet voisin d'Argos, d'où ses flammes rapides
Ont enfin rayonné jusqu'au toit des Atrides,
Terme heureux du signal que l'Ida vit partir.
Voilà par quels chemins ces feux, pour m'obéir,
Comme, aux jeux, le flambeau de l'un à l'autre passe,

De relais en relais ont, à travers l'espace,
Achevé cette course, où le double vainqueur
Doit être le premier et le dernier coureur.
Tel est le témoignage auquel il faut qu'on croie;
Par l'ordre du roi même il m'est venu de Troie.

LE CHOEUR.

Reine, je veux bientôt rendre hommage à nos dieux.
Mais que j'entende encor ces récits merveilleux;
De me les répéter souffre que je te presse.

CLYTEMNESTRE.

Cette nuit a vu Troie au pouvoir de la Grèce.
Que de cris discordants dans la ville poussés!
Quand le vinaigre et l'huile au vase sont versés,
Vous voyez à s'unir quelle est leur répugnance.
Telle doit éclater l'étrange dissonance
Des cris que le vaincu mêle aux cris des vainqueurs.
Là, sur des corps meurtris les mères et les sœurs,
Les enfants orphelins, les épouses captives,
Exhalent en sanglots leurs mille voix plaintives.
Ici, las des combats d'une cruelle nuit,
Par la ville, courant où la faim les conduit,
Les vainqueurs dispersés errent à l'aventure,
Et, sans ordre assigné, cherchent leur nourriture.
Où l'établit du sort l'aveugle volonté,
Sous le toit du vaincu chacun s'est abrité.
Sur leurs têtes, naguère au ciel froid exposées,
Ne tombent plus des nuits les humides rosées;
Nulle garde autour d'eux ne veille désormais.
Comme, la nuit entière, ils vont dormir en paix!
S'ils veulent épargner l'outrage aux sanctuaires

De la ville conquise, à ses dieux tutélaires,
Leur triomphe en revers ne se changera pas.
Mais d'un gain criminel que les honteux appâts
Ne tentent point des cœurs la cupide faiblesse.
Avant que nos guerriers soient rendus à la Grèce,
Du stade il leur faudra fournir l'autre moitié :
S'ils provoquaient des dieux la juste inimitié,
Qu'ils tremblent! tant de sang pourrait crier vengeance,
Oui, quand ils n'auraient pas à payer d'autre offense.
Vieillards, j'ai dit. Peut-être en femme ai-je parlé.
Que pour eux d'aucun mal le bien ne soit mêlé!
Tel est mon vœu sincère : un bonheur sans nuages.

LE CHOEUR.

Femme, un homme eût-il dit des paroles plus sages?
Non, je ne doute plus. Je vais bénir les dieux.
Le ciel à nos travaux donne un prix glorieux.

(Clytemnestre sort.)

LE CHOEUR.

O Jupiter! ô nuit de joie,
Par qui nos fils sont illustrés!
Autour des fiers remparts de Troie
Tu jetas le filet qui les tient enserrés.
Hommes, enfants, noble ou chétive proie,
Au grand lacs d'esclavage ils sont tous demeurés.
Dieu des hôtes, à toi notre reconnaissance!
Dieu souverain, à ta seule puissance,
Si Pâris est puni, ce grand exemple est dû :
Depuis longtemps ton arc était tendu;

A propos décoché, le trait de la vengeance
Dans les cieux ne s'est point perdu.

STROPHE 1.

Ils peuvent, à ses coups, nommer la main divine.
A l'épreuve ils ont dû juger
Comment elle punit, comment elle extermine.
L'impie a dit, en son esprit léger :
« Des saintes lois que l'on offense
L'injure n'émeut pas les dieux. »
Ils ont pourtant, ces dieux, révélé leur présence
Aux fils des hommes orgueilleux,
Aux fils de ceux qui des injustes guerres
Respiraient les discords sanglants,
Et dans des palais trop prospères
Accumulaient des trésors insolents.
Des cruels maux que le sort nous exempte!
D'un modeste bonheur le sage se contente;
Car l'opulence est un faible rempart
Pour celui qui de la loi juste,
D'un pied injurieux, frappe l'autel auguste.
Son fol orgueil croulera tôt ou tard.

ANTISTROPHE 1.

Un premier attentat, noir conseiller, l'obsède,
Et règne en son cœur perverti.
Son mal ne connaît plus d'efficace remède;
Son nouveau crime est de l'ombre sorti,
Jetant sa sinistre lumière.
On voit sa gloire se ternir

Comme un métal menteur éprouvé par la pierre.
Frivole enfant, qu'un vain désir,
Ombre trompeuse, à sa poursuite attache,
Il va de son crime odieux
A sa ville imprimer la tache.
Sans les fléchir, on supplierait les dieux;
Ils ont frappé : c'en est fait du coupable.
De l'hospitalité déshonorant la table,
Tel on a vu le berger de l'Ida
Trahir le foyer des Atrides,
Et vers Troie emporter sur ses vaisseaux perfides,
Vil ravisseur, la fille de Léda.

STROPHE 2.

Laissant le tumulte des lances
Et les apprêts guerriers à son pays natal,
A Troie apportant nos vengeances
Et l'arrêt de sa chute en présent nuptial,
Elle a franchi le seuil l'adultère impudique.
Des devins la voix prophétique
Dans le palais pleure la trahison :
« Roi malheureux! malheureuse maison!
Chers souvenirs! fatale couche!
Le voilà l'époux qu'elle a fui;
Il n'a, quoiqu'outragé, nul reproche à la bouche.
Doux et triste, il attend qu'elle revienne à lui.
Sur ce palais, spectre pâle, ombre vaine,
Il va régner, consumé de regrets.
Ces beaux marbres, taillés à l'image d'Hélène,
Quand elle-même est loin, pour lui n'ont plus d'attraits.

ANTISTROPHE 2.

« De la nuit les cruels mensonges
Offrent à ses ennuis l'ombre d'un vain bonheur.
Trop courte illusion des songes,
De tes plus doux moments la fugitive erreur
Sur les pas du sommeil fuit d'une aile rapide,
Et le réveil vient, la main vide,
Quand nous croyons saisir un bien trompeur. »
Telle au palais soupire la douleur;
Oui telle, et plus amère encore,
Elle pleure au royal foyer.
Ah! près du nôtre aussi le chagrin nous dévore.
Et quel seuil n'a point vu s'éloigner un guerrier?
Quels yeux n'ont pas de larmes à répandre?
De qui partit chaque toit se souvient.
Au lieu de nos enfants, des urnes, de la cendre,
Hélas! dans nos maisons c'est tout ce qui revient.

STROPHE 3.

Arès, qui tient la balance à la guerre,
Et vend un cadavre à prix d'or,
Ce dieu qui vient au bûcher, tiède encor,
Emplir les flancs de l'urne funéraire,
Au lieu de ceux dont le retour
Devait sécher les pleurs de notre amour,
Nous renvoie un peu de poussière.
Nous pleurons nos amis; nous vantons leur valeur:

L'un dans la lutte meurtrière
Fut habile; en héros cet autre avec honneur
Est tombé.... pour une adultère!
Mais ce sont là des mots qu'on murmure tout bas.
Contre les rois, auteurs de nos combats,
Se glisse dans les cœurs une sourde colère.
Que de guerriers, jeunes et beaux,
Dans les plaines de Troie ont eu leurs funérailles!
Que de vainqueurs, autour de ses murailles,
Dans la terre ennemie ont trouvé leurs tombeaux!

ANTISTROPHE 3.

D'un peuple entier la douleur est pesante,
Et sa voix maudit justement.
De je ne sais quel noir pressentiment
Mon cœur frappé, se remplit d'épouvante.
Un malheur est là, dans la nuit;
Car l'œil des dieux dans l'ombre toujours suit
La main de meurtres dégouttante.
De la noire Érinnys le bras vengeur atteint
L'injuste mortel qui prospère.
Le jour enfin se lève où, sans retour, s'éteint
L'éclat d'un bonheur éphémère.
D'un destin envié le poids est dangereux,
Et Jupiter sur les fronts trop heureux
Aime, du haut du ciel, à lancer son tonnerre.
Je préfère un sort plus caché:
Que sous mes coups jamais ne s'écroule une ville;
Mais que jamais non plus au joug servile
Un vainqueur insolent ne me tienne attaché.

ÉPODE.

Des feux semant le témoignage,
On a fait dans Argos courir l'heureux message.
Dit-il vrai? Qui peut le savoir?
Peut-être un dieu nous veut-il décevoir.
Il aurait l'âme faible et la raison troublée,
Celui qui, recueillant la récente rumeur
Qu'à son espoir la flamme a signalée,
Laisserait s'enflammer son cœur,
Et, bientôt détrompé, pleurerait son erreur.
Chanter ainsi le triomphe d'avance,
D'un sceptre féminin voilà bien l'arrogance!
La femme, en son zèle indiscret,
Sème un bruit qu'elle affirme et qu'on est prompt à croire.
Mais prompte à s'éteindre est la gloire
Qu'à la voix d'une femme un vain peuple admirait.
Nous apprendrons bientôt si ces clartés lointaines
Portaient de mont en mont des nouvelles certaines,
Ou si, témoins pareils aux vains songes des nuits,
D'une agréable erreur elles nous ont séduits.
Car je vois ce héraut, qui vers nous du rivage
Vient, portant l'olivier dont le rameau l'ombrage.
La poudre du chemin, qui s'élève dans l'air,
M'annonce un messager dont le langage clair
Enfin nous instruira sans flamme et sans fumée.
Notre joie à l'instant sera donc confirmée,
Ou.... Mais que le bonheur (je veux seul le prévoir)
Étonne notre attente et passe notre espoir.
Si quelqu'un à ces vœux oppose un vœu contraire,
De son impiété qu'il trouve le salaire!

LE CHOEUR, LE HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

Pays natal, salut! Ville des Argiens,
Après dix ans d'exil dans tes murs je reviens.
De tant de vœux un seul a pu se faire entendre.
Ah! je n'espérais plus que jamais à ma cendre
Le sol qui m'est si cher donnerait un tombeau.
Salut, terre! salut, soleil, brillant flambeau!
Salut, grand Jupiter, roi de cette contrée!
Salut, dieu Pythien, à la flèche acérée,
Apollon, dont les traits ne tombent plus sur nous!
Le Xanthe assez longtemps a vu pleuvoir tes coups :
Donne-nous aujourd'hui ton appui tutélaire;
Sois notre dieu sauveur et notre auxiliaire.
O dieux de l'Agora, je vous invoque, et toi,
Mon divin protecteur dans mon fidèle emploi,
Hermès, dieu des hérauts, héraut qui nous présides,
Et vous, Gémeaux brillants, vous au départ nos guides :
Accueillez, au retour, avec même faveur,
Tous ceux qu'a de la lance épargnés la fureur.
O palais, toits chéris, autels que je vénère,
Sanctuaires divins que l'Orient éclaire!
Que ce roi, loin de vous si longtemps retenu,
Fêté par votre accueil rentre le bienvenu!
Car pour vous et pour tous dans une nuit obscure
Son retour fait briller une lumière pure.
D'allégresse entourons celui que Jupiter
Ainsi que d'une houe arma d'un puissant fer,

Pour que, ministre saint des justes représailles,
De la terre ennemie il fouillât les entrailles.
La tâche est accomplie : une race a vécu.
Temples, autels et peuple ensemble ont disparu :
Voilà dans quel filet il a saisi sa proie
Le vénérable Atride, heureux vainqueur de Troie!
Tel il vient, le plus grand des héros de ce temps.
Pâris et ses Troyens, savent, à leurs dépens,
Si la peine équivaut au forfait qu'elle frappe.
Oui, le fruit du larcin au ravisseur échappe,
Et son crime a détruit sa ville et sa maison.
Troie au double a payé l'infâme trahison.

LE CHOEUR.

Salut! et sois heureux, héraut qu'Atride envoie!

LE HÉRAUT.

Je le suis; je mourrais en ce jour avec joie.

LE CHOEUR.

L'amour de la patrie a tourmenté ton cœur?

LE HÉRAUT.

Ne vois-tu pas couler ces larmes de bonheur?

LE CHOEUR.

D'un doux mal, comme nous, vous souffriez, je pense.

LE HÉRAUT.

Donne-moi de ce mot la claire intelligence.

LE CHOEUR.

Regrettés, nous étions de regrets déchirés.

LE HÉRAUT.

Nous pleurions cette ville : en étions-nous pleurés?

LE CHOEUR.

Oui, mon cœur oppressé gémissait en silence.

LE HÉRAUT.

Quel était ce secret de cruelle souffrance?

LE CHOEUR.

Me taire est dès longtemps le seul recours pour moi.

LE HÉRAUT.

Craignais-tu donc quelqu'un, en l'absence du roi?

LE CHOEUR.

Comme toi je puis dire : En ce jour que je meure !

LE HÉRAUT.

C'est qu'un heureux destin nous sourit à cette heure.
Le temps, en son long cours, parfois comble nos vœux,
Il les trompe souvent. Qui peut, hormis les dieux,
Jouir d'un bonheur pur et sans vicissitudes?
Si je vous contais tout ! Vit-on travaux plus rudes?
Affronter les écueils, rarement relâcher,
Ou, descendus au port, sur la dure coucher !
Une heure sans gémir ne s'est pas écoulée.
A terre, quel surcroît de peine redoublée !
Sous les murs ennemis, durant les nuits, campés,
L'eau du ciel et les champs d'humidité trempés
Nous glaçaient, pénétraient nos vêtements, nos couches,
Hérissaient nos cheveux sur nos têtes farouches.
Si je contais ces froids, qui dépeuplaient les airs,
Quand de l'Ida neigeux descendaient les hivers !
Et les feux de ces jours, où de la mer stagnante
Tombaient les flots qu'endort, à midi, l'heure ardente !
Mais quoi! des maux passés souvenirs superflus !
Oui, passés, pour ceux-là surtout qui ne sont plus,
Et craindraient de revivre, ayant connu ces peines;
Mais nous qui survivons, pourquoi ces plaintes vaines?

Et tous nos morts, pourquoi longuement les compter?
Loin, regrets importuns qui venez m'attrister!
Par la guerre épargnés, pour nous le bien l'emporte,
Et du côté des maux la balance est moins forte.
De la terre et des mers vainqueurs audacieux,
Publions nos exploits à la face des cieux :
« Destructeurs d'Ilion, de leurs mains triomphantes
Les Grecs offrent aux dieux ces dépouilles brillantes,
Immortel monument aux temples appendu. »
Que ce grand témoignage, à jamais entendu,
D'Argos et de ses chefs éternise la gloire :
On louera Jupiter, auteur de la victoire.
J'ai tout dit.

LE CHOEUR.

Tu convaincs mon incrédulité :
Notre âge est exigeant en fait de vérité.
Si ton rapport fidèle avant tout intéresse
La reine et ce palais, j'ai ma part d'allégresse.

LE HÉRAUT, LE CHOEUR, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma joie a dès longtemps en transports éclaté,
Quand les ardents signaux m'ont dans l'ombre apporté
Des murs troyens détruits les premières nouvelles.
Quelques voix me blâmaient : « As-tu foi, disaient-elles,
Dans ce feu qui proclame Agamemnon vainqueur?
Il faut bien d'une femme avoir le faible cœur! »
Si vous les eussiez crus, j'étais une insensée.
A rendre grâce aux dieux cependant empressée,

Mon zèle féminin vers les temples fêtés
Poussait d'un peuple heureux les flots précipités ;
Argos retentissait de nos cris unanimes,
Et les feux odorants dévoraient les victimes.
Mais toi, d'un long récit épargne-toi le soin :
Bientôt j'apprendrai tout d'un auguste témoin.
A l'époux vénéré qu'Ilion nous va rendre,
Des accueils courons donc préparer le plus tendre.
Sais-tu pour une épouse un jour plus radieux
Que ce jour signalé par la bonté des dieux,
Où devant le guerrier que le ciel lui renvoie,
Les portes par sa main se rouvrent avec joie ?
Retourne donc vers lui. Dis-lui de notre part
Qu'Argos l'aime et l'attend, qu'il vienne sans retard.
Dis qu'il va retrouver une épouse fidèle,
Que telle il l'a laissée, il la reverra telle,
Comme un chien brave et sûr, gardant le seuil royal,
Pour lui bonne, terrible à qui nous veut du mal,
Et conservant intact et pur de toute atteinte,
Pendant un si long temps, le sceau de la foi sainte.
J'ai si bien fui le joug des passions sans frein,
Que je connais autant l'art de teindre l'airain.

LE HÉRAUT, LE CHOEUR.

LE HÉRAUT.

Elle a droit de tenir ce superbe langage
Celle qui, dans son cœur, se rend bon témoignage.

LE CHOEUR.

Par un discours si net, qui sied à la vertu,

N'es-tu pas bien instruit? ou que demandes-tu?
Mais toi, de Ménélas parle-nous, je te prie :
Ce chef dont la puissance était de tous chérie,
Vit-il? Dois-je en ce jour avec vous le revoir?

LE HÉRAUT.

Si j'allais vous donner un doux, mais faux espoir,
Vous perdriez bientôt une erreur agréable.

LE CHOEUR.

Je veux une réponse heureuse et véritable;
Car le bonheur qui ment, trop peu de temps est cru.

LE HÉRAUT.

Du milieu de nos Grecs ce prince a disparu,
Avec lui son vaisseau. Tu vois, je suis sincère.

LE CHOEUR.

A dessein devant Troie a-t-il quitté son frère?
Quelque tempête en mer nous l'a-t-elle enlevé?

LE HÉRAUT.

Tu vises bien : le trait au but est arrivé.
D'une grande infortune en deux mots c'est l'histoire.

LE CHOEUR.

Est-il mort? ou vit-il? Parle : que faut-il croire?
Sur la flotte a-t-on dit ce qu'il est devenu?

LE HÉRAUT.

Hélas! non. Son destin est de tous inconnu,
Vieillards. Si vous voulez trouver qui vous réponde,
Demandez au soleil, ce nourricier du monde.

LE CHOEUR.

Comment vint ce fléau que le ciel courroucé
A déchaîné sur vous? Comment a-t-il cessé?

LE HÉRAUT.

Consacrée aux dieux bons, qu'une heureuse journée
Par de tristes récits ne soit point profanée !
Au messager de deuil, qui, le front assombri,
Vient au peuple annoncer que l'armée a péri,
Qu'un même coup mortel frappe la ville entière,
Et qu'à mainte maison la lance meurtrière
Et le double fléau du dieu des combattants
Ont, semant le trépas, ravi ses habitants,
A ce triste héraut des sinistres nouvelles,
Il sied bien de chanter l'hymne des sœurs cruelles.
Mais faut-il donc que moi, messager du vainqueur,
Qui rentre en cette ville en un jour de bonheur,
Je raconte, mêlant le deuil aux chants de fête,
La colère des dieux qui souffla la tempête ?
Ennemis autrefois, les flammes et les flots
Ligués pour nous détruire unirent leurs complots.
Dans la nuit éclata leur attaque soudaine.
Les vents impétueux, que la Thrace déchaîne,
L'un sur l'autre jetaient nos navires heurtés;
Et la foudre et la pluie à flots précipités
Tombaient. Un tourbillon enveloppait la flotte;
La poupe s'abîmait, emportant le pilote.
Quand le brillant soleil se leva sur les eaux,
Nous vîmes les débris des corps et des vaisseaux,
Des flots triste moisson, joncher la mer Égée.
Pour notre vie, il faut qu'un dieu l'ait protégée,
Soit par quelque secours secrètement donné,
Soit que, la barre en main, lui-même ait gouverné.
Assise près de nous, la fortune clémente

A retenu notre ancre au fort de la tourmente;
Elle nous a plus tard des récifs préservés.
Quand l'aube nous revit du noir gouffre sauvés,
Nous n'osions croire encor nos épreuves passées;
Et nos cœurs se plongeant dans de tristes pensées,
Songeaient à nos amis frappés d'un coup affreux.
Si le sort a fait grâce à quelques-uns d'entre eux,
Notre mort est sans doute à leurs yeux assurée.
Pourquoi non, quand la leur est par nous déplorée?
Mais les dieux soient cléments! Ne perds pas tout espoir;
Et Ménélas surtout, crois qu'on peut le revoir.
Car si le roi qu'on pleure en quelque lieu respire,
Si le soleil pour lui n'a pas cessé de luire,
Si Jupiter n'a point résolu de tarir
Le sang de sa maison, condamnée à périr,
Nous verrons son retour, j'en garde l'espérance.
J'ai dit : A mes récits ayez tous confiance.

LE CHOEUR.

STROPHE 1.

Hélène! ô nom qui prédis le malheur[1],
Augure menaçant des querelles terribles,
Funeste nom, qui ne fus pas menteur,
Qui t'a choisi? Quelqu'un des êtres invisibles
Dont l'avenir ne peut fuir le regard,
Auxquels l'homme obéit, quand il nomme au hasard.
Des vaisseaux détruits, du carnage
Ce nom portait le sinistre présage.

1. *Hélène*, celle qui détruit les vaisseaux (de ἑλεῖν et de ναῦς).

Chargé des secrets du destin,
Il convenait à l'épouse fatale,
Qui, franchissant le seuil de la chambre royale,
Aux zéphyrs confia son départ clandestin.
Poussé par la voile furtive,
Du Simoïs, fleuve aux ombrages verts,
Le navire a gagné la rive;
Mais sur la trace des pervers
La meute belliqueuse a traversé les mers.
La guerre, ivre de sang, poursuit la fugitive.

ANTISTROPHE I.

Contre Ilion la colère a poussé
De nos vaillants guerriers la ligue meurtrière.
Ils vengeront Jupiter offensé
Et du palais des rois la table hospitalière
Sur ces parents qu'un hymen odieux
Dans sa fête entendit chanter l'hymne joyeux.
Le jour vient où les fils de Troie
Ont désappris les accents de la joie;
Et de leur antique cité
Qu'aujourd'hui frappe une main vengeresse
Bientôt se change en deuil la bruyante allégresse;
L'hymne de la douleur à son tour est chanté.
Pergame a maudit dans les larmes
Le lâche amour de ce vil ravisseur
Qu'ont séduit de funestes charmes.
Depuis ces noces de malheur,
Combien de citoyens, que pleure ta douleur,
O vieux peuple de Troie, ont teint de sang nos armes!

STROPHE 2.

En sa maison un imprudent nourrit
Le lionceau qui vient de naître,
Et n'avait pas goûté le lait, quand on le prit.
Jeune, il se joue avec son maître,
Aimant l'enfance, et des vieillards flatté.
Ainsi qu'un nourrisson toujours on le caresse,
Et dans les bras il est porté.
Doux, il lèche la main. L'avide faim le presse.

ANTISTROPHE 2.

Mais il grandit; et bientôt éveillé
Le farouche instinct se révèle.
Des soins qu'il a reçus le salaire est payé :
Des doux agneaux le sang ruisselle.
Il a dressé lui-même son festin.
C'est en vain qu'on gémit : indomptable est sa rage.
Ils ont par l'ordre du destin
Nourri dans leur maison ce prêtre du carnage.

STROPHE 3.

Semblable à ce jeune lion,
La belle et souriante Hélène,
Calme comme la mer dans une heure sereine,
Entra dans Ilion;
Joyau qui pare la richesse,
Regard qui transperce le cœur,
Irrésistible trait qui si doucement blesse,
D'amour charmante fleur.

Tout change ! Il s'accomplit son funeste hyménée.
Furie assise aux foyers phrygiens,
Que de pleurs elle coûte aux femmes des Troyens !
Les dieux vengeurs l'ont amenée.

ANTISTROPHE 3.

Un mot est souvent répété,
Adage ancien qui court le monde :
« Une heureuse fortune est, nous dit-il, féconde;
Elle a postérité.
Des faveurs du sort, qu'on admire,
Par un fatal enfantement
Naît le cruel malheur. » Pour moi, je laisse dire :
Autre est mon sentiment.
C'est du crime que sort une race maudite ;
Un nouveau crime en est le rejeton.
Mais les prospérités naissent dans la maison
Où l'heureuse justice habite.

STROPHE 4.

Tôt ou tard, lorsque vient le jour,
Une injure nouvelle est de l'ancienne injure
La fatale progéniture ;
Et, bientôt mère, elle enfante à son tour
Le démon de la noire audace,
L'impiété, l'orgueil, et les sombres fureurs,
De nos maisons ces fléaux destructeurs,
Qui gardent les traits de leur race.

ANTISTROPHE 4.

Nous voyons briller la vertu
Sous les toits enfumés du pauvre qu'elle honore;
Sa noble splendeur les décore.
De luxe en vain l'infâme est revêtu;
Car elle a vu sa main sordide,
Et, détournant les yeux, vers le juste elle fuit.
Le vice heureux jamais ne l'éblouit.
De la fin, seule, elle décide.

LE CHOEUR, AGAMEMNON, CASSANDRE.

LE CHOEUR.

Roi d'Argos, Atride vainqueur,
Comment te saluer par de justes hommages?
Comment te rendre un assez digne honneur,
Sans passer les bornes des sages?
Souvent l'homme, en son zèle outré,
Au vrai préfère l'apparence :
S'il a des pleurs tout prêts pour plaindre la souffrance,
Rien jusqu'au cœur n'a pénétré.
Quand il nous voit heureux, il cherche à le paraître,
Et fait mentir son sourire affecté.
Mais celui qui connaît le troupeau qu'il fait paître,
Lit dans nos yeux la vérité.
D'une fausse amitié l'hypocrisie est vaine,
Et sous la feinte elle a percé.
Je t'avouerai, pour moi, tout ce que j'ai pensé :
Quand tu menas nos Grecs combattre pour Hélène,

Tu ne me semblais pas inspiré sagement.
Je les voyais, entraînés au carnage,
Te suivre, pour mourir sur un lointain rivage;
J'accusais ton aveuglement.
Aujourd'hui cependant que la fin est si belle,
Ceux qui souffraient sont pour toi pleins de zèle;
Dans le fond de leur âme ils sont reconnaissants.
Mais que le temps seul te révèle
Qui, dans la cité, vous absents,
Respecta son devoir, qui n'y fut point fidèle.

AGAMEMNON.

Il me faut, avant tout, saluer en ce jour
Notre ville et nos dieux, auteurs de mon retour.
J'ai fait justice à Troie, armé de leur sentence;
Le droit a devant eux plaidé, non l'éloquence.
Dans l'urne sans pitié, d'où l'arrêt sanglant sort,
Tous ils ont déposé le suffrage de mort;
Et de l'urne clémente, où la grâce est cachée,
La main de l'espérance en vain s'est approchée.
Ilion brûle encor sous ses débris fumants;
L'orage y fait mugir ses derniers grondements,
Et de tant de trésors les vapeurs odorantes
S'exhalent en parfums de ses cendres mourantes.
Oui, nos remercîments aux puissants dieux sont dus;
Car nos filets vengeurs ont été bien tendus.
Ainsi, pour une femme, une ville est détruite;
Et dans les flancs d'un monstre une armée introduite
A bondi sur sa proie, au temps silencieux
Où les filles d'Atlas disparaissent des cieux.
Les remparts sont franchis; et le lion sauvage

A, dans le sang des rois, désaltéré sa rage.
Les dieux devaient d'abord être remerciés;
Mais tes sages discours ne sont pas oubliés,
Maintenant j'y réponds; ils auront mon suffrage.
Peu d'entre les mortels, sans qu'il leur porte ombrage,
Savent de leurs amis célébrer le bonheur;
L'envie est un venin qui s'insinue au cœur;
L'âme de l'envieux souffre double torture:
Car de son propre mal elle sent la blessure,
Et du bonheur d'autrui la vue est son tourment.
Je puis, l'épreuve faite, en parler sciemment.
Que d'amis, dont le zèle était pour moi de flamme!
Vain masque! je vois clair dans le miroir de l'âme.
Seul, Ulysse (et pourtant il partit malgré lui),
Une fois engagé, fut mon constant appui.
C'est, qu'il vive ou soit mort, un hommage à lui rendre.
Ce qu'Argos et les dieux de nous ont droit d'attendre
En publique assemblée on le discutera.
Là nous verrons comment le bien s'affermira,
Et s'il est quelque mal qui réclame un remède,
De la flamme ou du fer nous appellerons l'aide,
Afin d'en essayer la sage guérison.
Mais j'entre au saint foyer qu'adore ma maison.
J'y paîrai le tribut de mon pieux hommage
Aux dieux qui m'ont conduit vers le lointain rivage,
D'où, par eux protégé, me voici revenu.
Ma victoire est leur don: qu'il me soit maintenu!

## LE CHOEUR, AGAMEMNON, CASSANDRE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Vieux citoyens d'Argos, vous m'allez tous entendre
Parler sans honte ici comme une épouse tendre;
Car la crainte timide avec les ans se perd.
Et qui sait mieux que moi tout ce que j'ai souffert?
Qui pourrait mieux vous dire, à quels ennuis en proie,
Loin de lui j'ai vécu, tant qu'il fut devant Troie?
Et d'abord qu'il faut plaindre en son triste abandon,
La femme sans époux, seule dans la maison!
Là par mille rumeurs ses déplaisirs s'aigrissent,
Les sinistres récits l'un sur l'autre enchérissent.
Ah! si d'autant de coups il eût été blessé
Que d'en semer le bruit chacun s'est empressé,
Il en eût plus reçu qu'un filet n'a de mailles;
S'il eût autant de fois péri dans les batailles
Qu'à le dire on s'est plu, pour subir tant de morts
Ce nouveau Géryon aurait donc eu trois corps;
Il eût pu se flatter qu'à son âme guerrière
La Parque avait donné trois vêtements sur terre,
Sans parler de celui que l'on revêt là-bas:
Triple eût été sa forme, et triple son trépas.
Ces cruelles rumeurs me laissaient éperdue;
Par le lacet fatal aux poutres suspendue,
Que de fois je mourais, sans l'inhumain secours
Des amis qui prenaient trop de soin de mes jours!
Ce fut pour l'éloigner de ma douleur funeste

Que je me séparai de notre fils Oreste,
Gage d'un tendre amour, lien de notre foi.
Ne t'étonne donc pas, s'il n'est point près de moi.
Je l'ai remis aux mains d'un cher ami d'Atride,
Du bon roi Strophius, notre hôte de Phocide,
Qui m'effrayait, sinistre en ses prédictions,
De tes périls sous Troie, et des séditions
Que pouvait déchaîner sur nous la multitude :
De nous frapper à terre elle a trop l'habitude.
Ne va point soupçonner de prétextes menteurs!
Mes yeux ont répandu de tels torrents de pleurs
Qu'il n'en peut plus couler; la source en est tarie.
Par des nuits sans sommeil ma paupière est flétrie.
Oh! pour toi que de fois en larmes je fondais,
Appelant les signaux que toujours j'attendais!
Le bruit d'un moucheron à l'aile bourdonnante
De mon léger sommeil me réveillait tremblante.
A plus de maux alors je te voyais livré
Que mon rêve effrayant ne m'en avait montré.
Après tant de douleurs maintenant je respire.
Car pour moi cet époux est, je puis bien le dire,
Ce que pour les troupeaux est le chien du pasteur,
Ce que pour le navire est le câble sauveur,
Pour nos toits la colonne où s'assure leur faîte,
Pour le navigateur, après une tempête,
Sur les flots apaisés le calme renaissant,
Ou, contre tout espoir, la côte apparaissant,
Ce que le fils unique est pour le cœur d'un père,
Pour la soif du voyage une eau qui désaltère.
Il faut avoir souffert pour sentir son bonheur.

Mais ai-je été trop loin, voulant lui faire honneur ?
Qui sait mes longs ennuis, craindra de m'en reprendre.
Cher époux, de ce char il est temps de descendre;
Mais le sol nu, grand roi, ne sera pas foulé
Par ce pied triomphant sous qui Troie a croulé.
Femmes que tardez-vous à remplir votre office?
Que de riches tissus la terre se tapisse.
Sous la pourpre cachons la poudre du chemin,
Où doit un juste Dieu le mener par la main.
Je veille, et tout à l'heure, avec l'aide céleste,
Comme il plaît au destin, j'achèverai le reste.

AGAMEMNON.

Reine, dont la sagesse a gardé ma maison,
Sans doute un long discours t'a paru de saison,
Et tu l'as mesuré sur une longue absence.
Mais s'il me faut donner tant d'éloges, je pense
Qu'à de moins chères voix un tel soin siérait mieux.
Puis aux femmes laissons tout ce faste orgueilleux.
Quoi! d'une cour barbare imitant les usages,
Dois-tu donc à mes pieds prosterner tes hommages?
Ta pourpre sous mes pas me rendrait odieux.
Ces superbes honneurs réserve-les aux dieux.
De ces tissus brodés moi fouler la richesse!
Mortel je frémirais de tant de hardiesse.
Je suis homme et non dieu : gardons de l'oublier.
Ma gloire, sans ce luxe, assez haut doit crier.
Le plus beau don du ciel est une âme prudente.
Le bonheur des mortels n'est digne qu'on le vante,
Que lorsqu'il finit bien, jour serein jusqu'au soir.
Le nôtre est grand : qu'il dure! et j'aurai bon espoir.

CLYTEMNESTRE.

A mes justes désirs rends-toi, je t'en conjure.

AGAMEMNON.

Je ne faiblirai point, tu peux en être sûre.

CLYTEMNESTRE.

Aurais-tu donc aux dieux fait quelque vœu craintif?

AGAMEMNON.

Si je t'ai résisté, ce n'est point sans motif.

CLYTEMNESTRE.

Qu'eût fait Priam, dis-moi, s'il eût eu la victoire?

AGAMEMNON.

Il eût foulé la pourpre, à ce que je puis croire.

CLYTEMNESTRE.

Et toi, de vains propos pourraient-ils t'émouvoir?

AGAMEMNON.

Les jugements du peuple ont beaucoup de pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

Qui n'est point envié, de l'être n'est point digne.

AGAMEMNON.

Qu'à ne pas disputer la femme se résigne.

CLYTEMNESTRE.

C'est quand on est heureux qu'il sied bien de céder.

AGAMEMNON.

Tu tiendrais donc beaucoup à me persuader ?

CLYTEMNESTRE.

Laisse vaincre, ô grand roi, celle qui te supplie.

AGAMEMNON.

Tu le veux : je me rends. Allons, que l'on délie
Ces brodequins, trop vils serviteurs de mes pieds.

Par quelque dieu jaloux craignons d'être épiés,
S'ils osaient sur la pourpre imprimer leur souillure.
A ces riches tapis ne faisons pas injure :
Ce luxe magnifique, et payé par tant d'or,
Il le faut ménager. Reine, un seul mot encor :
Accueille avec bonté cette femme étrangère.
Le maître, dont la main sur l'esclave est légère,
Mérite des dieux bons un regard complaisant.
Nul ne porte le joug, sans le trouver pesant.
J'amène cette fleur des trésors de l'Asie :
C'est la part de butin que les Grecs m'ont choisie.
Tes conseils sur ma crainte ont trop pris le dessus.
J'entre au palais, foulant ces somptueux tissus.

CLYTEMNESTRE.

N'avons-nous pas la mer, qui n'est jamais tarie,
Où, toujours abondante, est pour les rois nourrie
Cette pourpre que Tyr vend au poids de l'argent?
Ton palais, grâce au ciel, n'est pas trop indigent.
De quel cœur j'eusse aux dieux, que gagnent nos promesses,
Fait le vœu de fouler de bien autres richesses,
Si l'oracle m'eût dit qu'à ce prix mon amour
D'une tête si chère obtiendrait le retour!
Tant que vit la racine, on voit l'épais feuillage,
L'été, sur nos maisons étendre un frais ombrage.
Ton retour au foyer réchauffe nos hivers;
Et quand un dieu suspend la grappe aux pampres verts,
La maison qui revoit son roi, son noble maître,
Dans la saison des feux sent la fraîcheur renaître.
Jupiter, entends-moi, Jupiter redouté!
Achève, dieu puissant, selon ta volonté.

## LE CHOEUR, CASSANDRE.

### LE CHOEUR.

STROPHE 1.

D'où vient qu'une importune image,
Assiége mon esprit, ne s'en peut éloigner?
Pourquoi la voix d'un noir présage
A parler dans mon cœur veut-elle s'obstiner?
Quel est donc ce chant du prophète,
Que l'on n'appelait pas, et que nul n'a payé?
De l'étouffer dans mon âme inquiète,
Comme on oublie un songe, en vain ai-je essayé.
Et pourtant de longues années
Ont passé, depuis l'heure où sur le sol troyen
Au rivage ennemi nos poupes enchaînées
Ont jeté le peuple argien :

ANTISTROPHE 1.

De mes yeux j'ai vu qu'à la Grèce
Un triomphant retour, grâce aux dieux, l'a rendu.
Pourquoi donc gémit-il sans cesse
L'hymne sombre et sans lyre en mon cœur entendu?
Dans ces accents d'une Furie
Que mon âme attristée a d'elle-même appris,
C'est un trop vrai pressentiment qui crie.
L'orage qui va fondre agite mes esprits :
Que ma prière le conjure!
Que du moins en partie il trompe ma terreur!
Que mon cœur obsédé par ce funeste augure
Soit bientôt convaincu d'erreur!

STROPHE 2.

La fortune trop florissante
Toujours veut croître : ah! craignons-en la fin.
L'adversité nous guette menaçante ;
Des beaux jours son jour est voisin.
L'heureux destin, qu'entraîne une aveugle vitesse,
Court à l'écueil, qu'il reconnaît trop tard.
Quand le navire est en détresse,
De tes trésors aux flots jette une faible part,
Et ta nef allégée échappe à la ruine,
Sans payer trop cher sa rançon ;
Quand sévit la triste famine,
Jupiter nous peut rendre une riche moisson ;

ANTISTROPHE 2.

Mais une fois qu'avec la vie
Le sang de l'homme à flots noirs a coulé,
Par aucun charme en la veine tarie
Il ne peut être rappelé.
Jupiter n'a-t-il point frappé le téméraire
Dont l'art savant triompha du trépas[1] ?
Ah! je suis contraint à me taire :
Si le pouvoir des dieux ne le retenait pas,
Mon cœur impatient parlait; j'allais tout dire.
Ce cœur dans l'ombre frémissant,
Que la douleur brûle et déchire,
Ne peut plus rien sauver, et s'avoue impuissant.

1. Esculape.

LE CHOEUR, CASSANDRE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Entre aussi : m'entends-tu? Je te parle, Cassandre.
Quand Jupiter le veut, tu ne peux t'en défendre.
Il faut qu'en ce palais, où le joug est léger,
Près de nos foyers saints tu viennes te ranger
Parmi les serviteurs dont les nombreuses troupes
Ont part à nos repas et boivent dans nos coupes.
Viens! descends de ce char! point d'orgueil insensé!
On nous dit qu'à servir Alcide fut forcé,
Et que dans l'esclavage un demi-dieu dut vivre.
Quand un destin sévère à des maîtres nous livre,
Leur antique opulence impose un joug moins fier;
Mais ceux dont la moisson n'est faite que d'hier,
Sans douceur, sans justice, aux esclaves commandent.
Je t'ai dit quels égards dans ce palais t'attendent.

LE CHOEUR.

Ces paroles pour toi sont un ordre assez clair.
Si tu pouvais sortir de ce réseau de fer,
A ton gré tu serais ou docile ou rebelle.

CLYTEMNESTRE.

A moins qu'elle ne parle, ainsi que l'hirondelle,
Un langage barbare et d'Argos ignoré,
Je crois qu'en son esprit mon discours est entré.

LE CHOEUR.

Suis-la. Si tu connais ta fortune présente,
Tu ne pouvais entendre une voix plus clémente.
Descends donc de ce char. Hâte-toi d'obéir.

CLYTEMNESTRE.

D'attendre sur ce seuil je n'ai pas le loisir.
Et déjà les brebis, que notre autel réclame,
Entourent le foyer où s'allume la flamme ;
Car un si grand bonheur, nous n'osions l'espérer.
Si tu veux m'obéir, c'est assez différer.
Étrangère aux sons grecs, si ta bouche est muette,
Que ta main soit du moins ton barbare interprète.

LE CHOEUR.

Qui donc saura parler la langue qu'elle entend
A la lionne au piége encor se débattant?

CLYTEMNESTRE.

Captive loin des siens, dont la chute est récente,
Elle n'écoute encor qu'une rage impuissante.
Avant que le dur frein par elle soit souffert,
D'une sanglante écume il faut qu'il soit couvert.
Si j'ajoute un seul mot, c'est vouloir qu'on me brave.

(Clytemnestre sort.)

## LE CHOEUR, CASSANDRE.

LE CHOEUR.

Moi, je suis sans courroux ; je plains la pauvre esclave.
Allons, quitte ce char, sans un plus long délai.
Du joug inévitable il faut faire l'essai.

CASSANDRE.

STROPHE 1.

Apollon ! ô douleur ! ô terre !
Apollon ! ô jour de misère !

LE CHOEUR.

Épargne à Loxias ces cris de tes douleurs.
Loxias est un dieu qui n'aime pas les pleurs.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 1.

Apollon! ô douleur! ô terre!
Apollon! ô jour de misère!

LE CHOEUR.

Son funeste transport nomme encore une fois
Le dieu qui se tient loin des lamentables voix.

CASSANDRE.

STROPHE 2.

Apollon! ô jour de misère!
Apollon! ô maître sévère!
Je succombe deux fois aux coups de ta colère.

LE CHOEUR.

Elle semble un devin de son propre malheur.
Esclave, un saint oracle habite encor son cœur.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 2.

Apollon! ô jour de misère!
Apollon! ô maître sévère!
Où suis-je? Sous quel toit conduis-tu l'étrangère?

LE CHOEUR.

Sous le toit de nos rois. Si tu n'en savais rien,
C'est moi qui te le dis; et tu le verras bien.

CASSANDRE.

STROPHE 3.

Toit criminel ! Toit sanglant des Atrides !
Pour ses meurtres maudit, souillé de suicides,
Où le sang d'un époux rougit des mains perfides !

LE CHOEUR.

Elle a le flair subtil, le flair du chien chasseur :
D'une piste sanglante elle a senti l'odeur.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 3.

Vois ces témoins, qu'on ne peut contredire,
Ces enfants que le fer, malgré leurs cris, déchire,
Pour un hideux festin ces chairs qu'on a fait cuire.

LE CHOEUR.

On nous avait dit vrai, tu lis dans l'avenir;
Mais nous, d'en être instruits nous n'avons nul désir.

CASSANDRE.

STROPHE 4.

Ah ! grands dieux ! que prépare-t-elle ?
Quelle est dans ce palais cette fureur nouvelle ?
Infâme trahison ! le meurtre est déchaîné !
Au fléau nul remède. Il est trop éloigné
Le secours que le mal appelle.

LE CHOEUR.

Ces derniers chants pour moi sont pleins d'obscurité.
Des premiers tout Argos crierait la vérité.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 4.

Quoi ! tu poursuis l'œuvre homicide !
De ce bain, préparé par l'épouse perfide,
Quoi ! l'époux va sortir pour.... je n'ose achever.
Oui, ce sera bientôt, le bras va se lever,
Le coup succède au coup rapide.

LE CHOEUR.

Le même voile épais est toujours sur mes yeux ;
Je ne puis expliquer ces mots mystérieux.

CASSANDRE.

STROPHE 5.

Ah! quel spectacle d'épouvante !
Des enfers c'est donc le filet ?
Non, ce réseau, que le crime ensanglante,
C'est pour le doux sommeil le voile qu'on revêt.
Vous, par nul carnage assouvies,
Applaudissez à ce forfait,
Et chantez votre hymne, ô Furies.

LE CHOEUR.

STROPHE 6.

Quel est ce chant des malédictions
Que ta lugubre voix sur ce palais appelle ?
Mon cœur, en proie à tes prédictions,
Sent le frisson de cette horreur mortelle
Qui glace les guerriers par la lance percés,
Quand de l'âme s'éteint la dernière étincelle.
Le malheur vient à pas pressés.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 5.

Vois! vois! taureau, fuis la génisse!
Vois! vois! prends garde, taureau noir,
Que dans son piége elle ne te saisisse.
Elle frappe! au bassin plein d'onde il va donc choir!
N'entends-tu pas mes prophéties?
Oui, je te dis que tu vas voir
Le bain des lâches perfidies.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 6.

Pour pénétrer dans son oracle obscur
Je n'ai point le flambeau d'un habile interprète;
Mais j'entrevois quelque malheur trop sûr.
Quand a-t-on vu que la voix d'un prophète
Ait jamais aux mortels annoncé le bonheur?
Ah! ces verbeux devins dans notre âme inquiète
Ont toujours porté la terreur.

CASSANDRE.

STROPHE 7.

Malheur à moi! funeste destinée!
Car sur mon sort aussi je dois gémir.
Où donc as-tu conduit l'infortunée?
Eh! quoi, tu l'as dans ces lieux amenée,
Pour qu'elle y vînt, ainsi que toi, mourir!

LE CHOEUR.

STROPHE 8.

Un transport divin te tourmente;
Sur ton malheur tu t'attendris,

En sauvages accents ta douleur se lamente.
De Philomèle ainsi la voix perçante
Fait éclater d'infatigables cris.
Itys, Itys, est sa plainte incessante.
Ses maux ne seront pas guéris.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 7.

Ah! Philomèle! oiseau digne d'envie!
Les immortels t'ont donné les doux chants;
Tu fus par eux d'un plumage embellie;
Des pleurs amers ils exemptent ta vie :
Et j'attends, moi, la hache à deux tranchants.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE 8.

D'où vient ce trouble qui t'agite,
Et te livre aux vaines terreurs?
Quel dieu, quel souffle étrange en ton âme l'excite?
La destinée est par tes cris maudite.
Pourquoi jeter ces funestes clameurs?
De l'avenir quelle voix t'a conduite
A travers ces sombres malheurs?

CASSANDRE.

STROPHE 9.

O noces de Pâris à sa maison fatales!
Scamandre, qui parcours mes campagnes natales,
Hélas! j'ai grandi sur tes bords.
Maintenant sur leur rive, où je me vois descendre,
L'Achéron, le Cocyte, entendront seuls Cassandre
Prophétiser parmi les morts.

LE CHOEUR.

STROPHE 10.

Ta parole est trop bien comprise;
Un enfant ne s'y peut tromper.
Mon cœur, à tes plaintes, se brise;
D'un coup sanglant ta voix vient le frapper.

CASSANDRE.

ANTISTROPHE 9.

O combats d'Ilion! peines sans fruit souffertes!
Victimes que mon père a sous nos murs offertes!
Sang des troupeaux à flots versé!
Vains secours, qui n'ont pu conjurer la ruine!
Et moi, qu'échauffe encore une fureur divine,
Mon corps bientôt sera glacé.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 10.

Dans tes oracles tu persistes:
Un dieu souffle à ton désespoir
Ces chants de mort, ces chants si tristes.
Mais quelle est donc la fin qu'il faut prévoir?

CASSANDRE.

L'oracle à regarder en face se décide,
Et non plus sous un voile, en épouse timide;
Il éclate, et pareil à l'indomptable vent,
Son souffle va courir vers le soleil levant:
Et déjà le malheur, grossissant sur nos têtes,
Monte aux rayons du jour, comme un flot des tempêtes.
Plus d'énigmes! je veux enfin vous éclairer.

Vous en êtes témoins : ai-je bien su flairer
Tous les forfaits anciens? Répondez! suis-je en faute?
Un chœur, toujours présent, de ce toit s'est fait l'hôte.
Ses voix (affreux concert!) chantent à l'unisson.
Ici du sang humain l'enivrante boisson
A, tant de fois versée, échauffé son audace.
Il peut de ce palais défier qu'on le chasse.
Oui, voilà le séjour des infernales sœurs;
C'est là qu'est rappelé dans leurs hymnes vengeurs
Ce crime[1], qui bientôt des crimes fut le père;
Et c'est là qu'est maudit le lit souillé d'un frère[2],
Lit funeste à celui qui l'a déshonoré[3].
Mon trait va-t-il au but, ou s'est-il égaré?
Fais-je de porte en porte un trafic d'imposture,
Comme un devin menteur? Sois mon témoin; et jure
Que je sais de vos rois tous les crimes anciens.

LE CHOEUR.

Que pourrait un serment et ses plus forts liens,
Pour détourner de nous ce que le ciel prépare?
Mais j'admire comment une femme barbare
Qui, par delà les mers, d'Argos vivait si loin,
Peut de tous nos malheurs parler comme un témoin.

CASSANDRE.

C'est un don que je tiens du dieu qui prophétise.

LE CHOEUR.

Pour toi l'âme d'un dieu d'amour fut-elle éprise?

1. Le crime de Pélops qui fit périr en trahison Œnomaüs, et, après lui, Myrtile, instrument de sa perfidie.
2. Atrée. — 3. Thyeste.

CASSANDRE.

Le dire m'eût fait honte en des jours plus heureux.

LE CHOEUR.

La trop grande puissance a des désirs fougueux.

CASSANDRE.

Quels assauts me livra sa redoutable flamme!

LE CHOEUR.

Lui donnas-tu les droits qu'un vif amour réclame?

CASSANDRE.

Il reçut ma promesse, et la reçut en vain.

LE CHOEUR.

Étais-tu dès ce temps en proie à l'art divin?

CASSANDRE.

Oui, j'annonçais aux miens l'adversité future.

LE CHOEUR.

Et Phébus sans vengeance a souffert ton injure?

CASSANDRE.

On ne crut plus ma voix, quand je l'eus irrité.

LE CHOEUR.

Je vois qu'à nous du moins tu dis la vérité.

CASSANDRE.

O terreur! Apollon ressaisit sa victime.
D'un prélude effrayant la fureur se ranime.
Ces fantômes sanglants, ces enfants, voyez-les,
Aux vains songes pareils, assis dans ce palais.
Ils sont morts sous des coups dont frémit la nature;
Leurs entrailles, leur chair, affreuse nourriture,
Et leurs cœurs tout sanglants, que leur père a goûtés,
O spectacle hideux! dans leurs mains sont portés.
Voilà quels souvenirs d'un traître arment la rage,

Quel crime va punir ce lion sans courage,
Qui du sacré foyer est l'hôte déloyal,
Et, souillant ce palais, se vautre au lit royal.
Voilà pourquoi la haine à son retour épie
Mon maître.... hélas! il l'est! Cassandre est asservie.
Ah! ce chef des vaisseaux, ce conquérant puissant,
Que flattait tout à l'heure un accueil caressant,
Ne voit pas son malheur que dans l'ombre conspire
La détestable chienne au perfide sourire.
Un guerrier qu'une femme ose frapper! Grands dieux!
Quel nom faut-il donner à ce monstre odieux?
Dirai-je une vipère? ou, guettant ses victimes,
Quelque Scylla cachée au fond des noirs abîmes?
Le monstre au sein de qui le sombre enfer est né,
Peste des siens, Furie au souffle empoisonné?
Ah! quel cri de victoire a poussé la traîtresse!
Au retour de l'époux elle feint l'allégresse.
Que l'on me croie, ou non, que m'importe après tout?
Vous verrez le destin s'accomplir jusqu'au bout,
Et vous allez, témoins de ces tristes spectacles,
Rendre bientôt justice à mes trop vrais oracles.

LE CHOEUR.

Cet horrible festin par Thyeste apprêté,
J'en ai, plein de terreur, compris la vérité;
Car ce ne sont pas là de vaines conjectures;
Mais le reste m'égare en des routes obscures.

CASSANDRE.

Je dis que tu vas voir le meurtre de ton roi.

LE CHOEUR.

Dieux puissants! qu'as-tu dit? Malheureuse, tais-toi!

CASSANDRE.

Je me tairais en vain : le mal est sans remède.

LE CHOEUR.

Oui, si le ciel le veut. Mais qu'il nous soit en aide!

CASSANDRE.

C'est un vœu que tu fais : eux aiguisent le fer.

LE CHOEUR.

Mais quel homme oserait ce forfait de l'enfer?

CASSANDRE.

Mes oracles ont eu pour toi peu de lumière.

LE CHOEUR.

Oui, j'ai mal démêlé la trame meurtrière.

CASSANDRE.

Je crois parler assez votre langue pourtant.

LE CHOEUR.

Delphes aussi la parle : avec peine on l'entend.

CASSANDRE.

Ah! dieux! quel feu me brûle! O douleur! ô misère!
Apollon Lycien! La lionne adultère,
Qui livre au loup le lit de son noble lion,
Sans pitié va tuer la fille d'Ilion.
Sa coupe empoisonnée aujourd'hui sera pleine;
Il faut aussi ma mort pour assouvir sa haine :
Elle dit que ce fer, levé sur son époux,
Doit venger son amour, d'une esclave jaloux.
Mais pourquoi vous garder, parures insultantes,
Vain sceptre, et sur mon cou bandelettes flottantes?
Avant que je succombe, ah! je vous détruirai!
Tombez et périssez! bientôt je vous suivrai.
Sur quelque autre brillez, trop fatales richesses!

Déjà de ce manteau, marque des prophétesses,
Vois, lui-même Apollon m'aide à me dépouiller.
Qu'a fait, pour empêcher les miens de me railler,
Vous en fûtes témoins, tout cet éclat frivole?
Ah! n'est-il pas certain que leur haine était folle?
Quels noms ils me donnaient dans leur aveuglement!
Mendiante à chasser, vagabonde qui ment,
Des carrefours troyens vile devineresse.
Et maintenant le Dieu, qui frappe sa prêtresse,
M'a de sa main conduite en ce piége mortel;
Et, tandis que mon père a teint de sang l'autel,
Sur un impur billot je vais être égorgée.
Mais, grâce aux justes dieux, ma mort sera vengée.
Oui, vous verrez un jour notre vengeur venir,
Parricide qu'un père armera pour punir.
Loin d'Argos, aujourd'hui dans l'exil on l'élève;
Il rentrera, crois-moi, pour que l'œuvre s'achève :
Une ombre marchera devant le fils en deuil.
Mais que sert de gémir ainsi près de leur seuil?
N'ai-je pas d'Ilion vu fumer les ruines?
Ne vois-je pas l'arrêt des vengeances divines
Contre nos fiers vainqueurs s'exécuter ici?
Marchons donc! et sans peur sachons mourir aussi.
Quand les dieux ont juré, la plainte est superflue.
Portes d'enfer, c'est vous! Noir seuil, je te salue!
Puissé-je seulement du premier coup mourir,
Et, noyée en mon sang, fermer l'œil sans souffrir!

LE CHOEUR.

Je plains ton infortune, et je plains ta science.
Rien dans tes longs discours n'est passé sous silence.

Mais pourquoi, si ton art est en effet certain,
Si d'un regard trop sûr tu lis dans le destin,
Comme à l'appel d'un dieu vient tomber la génisse,
De toi-même courir au sanglant sacrifice?

CASSANDRE.

Nul moyen d'échapper; tout retard serait vain.

LE CHOEUR.

Le retard du malheur est cependant un gain.

CASSANDRE.

Quand mon jour est venu, quel futile avantage!

LE CHOEUR.

Ah! crois-moi, tu te perds par excès de courage.

CASSANDRE.

Eh! ne vaut-il pas mieux mourir avec honneur?

LE CHOEUR.

Généreux sentiment, qu'ignore le bonheur!

CASSANDRE.

Pauvre père! Ah! grands dieux! Nobles enfants qu'il laisse!

LE CHOEUR.

Tu recules! qu'as-tu? Quel est cet effroi? Qu'est-ce?

CASSANDRE.

Ciel! ciel!

LE CHOEUR.

Pourquoi ces cris? Ton cœur frémit d'horreur.

CASSANDRE.

Il sort de ce palais une sanglante odeur.

LE CHOEUR.

C'est l'odeur qu'au foyer le sacrifice exhale.

CASSANDRE.

Non; j'ai plutôt senti la vapeur sépulcrale.

LE CHOEUR.

Tu parles d'un parfum digne de l'Achéron.

CASSANDRE.

Mais j'entre ; et sur moi-même et sur Agamemnon
Je vais gémir encore dans ce palais impie.
Étrangers, la captive est lasse de la vie.
L'oiseau tremble au buisson, s'il a vu l'épervier,
Moi non : vous le pourrez, moi morte, publier,
Quand le sang d'une femme et le sang d'un perfide
Couleront pour mon sang et pour le sang d'Atride.
Leur hospitalité m'offre en présent la mort!

LE CHOEUR.

Je te plains de subir ce triste arrêt du sort.

CASSANDRE.

Encore une parole, une plainte dernière.
Soleil, dont aujourd'hui je perdrai la lumière,
Vienne le jour qui doit sur ces lâches venger
L'esclave, que leur bras croit frapper sans danger !
O mortels! votre joie est une ombre qui passe ;
Et votre malheur même en un instant s'efface,
Ainsi que le tableau par l'éponge effleuré :
C'est là surtout l'oubli qui doit être pleuré.

LE CHOEUR.

Des biens du sort qui donc se rassasie?
Aucune voix de ces riches palais,
Que montre au doigt une foule éblouie,
Ne vous éloigne, en criant : « Fuyez-les. »
Tremblez pourtant! La fortune propice
A ramené ce roi victorieux.
Mais si du sang versé par ses aïeux

Il faut, hélas! que ce jour le punisse,
Si d'autres morts sa mort est la rançon,
S'il doit tomber, victime expiatoire;
Quel homme encor, sourd à cette leçon,
A ta durée, ô bonheur, pourra croire?

AGAMEMNON (dans l'intérieur).

Ah! dieux! je suis frappé! c'est fait de moi, je meurs.

LE CORYPHÉE.

Qui frappe-t-on? Écoutez ces clameurs.

AGAMEMNON.

Ciel!

LE CORYPHÉE.

Oui, ce cri j'ai cru le reconnaître.
Tout est fini; c'est la voix de mon maître.
Que ferons-nous? Il faut nous concerter.

PREMIER CHORISTE.

Je dirai mon avis, si l'on veut m'écouter:
Appelons par nos cris les citoyens à l'aide.

DEUXIÈME CHORISTE.

A nos efforts plutôt que cette porte cède.
Surprenons-les, tenant leur glaive ensanglanté.

TROISIÈME CHORISTE.

C'est aussi le conseil où je me sens porté.
Hâtons-nous, le temps presse; agir est nécessaire.

QUATRIÈME CHORISTE.

Ne nous aveuglons point : dans l'État d'ordinaire
La tyrannie ainsi marque ses premiers pas.

CINQUIÈME CHORISTE.

Je le crois. Nous tardons; mais eux ne dorment pas.
Leur audace poursuit son insolente route.

SIXIÈME CHORISTE.

Quel sage avis ouvrir? Je le cherche; je doute.
Amis, avant d'agir, on en doit consulter.

SEPTIÈME CHORISTE.

Que peuvent nos discours pour le ressusciter?

HUITIÈME CHORISTE.

Quoi! faut-il désormais que toute notre vie
Soit à leur joug honteux lâchement asservie?

NEUVIÈME CHORISTE.

Non, non! mourons plutôt, pour ne le pas souffrir.
Obéir aux tyrans! mieux vaut cent fois mourir.

DIXIÈME CHORISTE.

Mais devons-nous penser que ce cri lamentable
Soit de la mort du roi la preuve irrécusable?

ONZIÈME CHORISTE.

Avant de l'oser dire, il s'en faut assurer;
Car nous devons savoir, et non conjecturer.

LE CORYPHÉE.

C'est l'avis le plus sage et tous s'y réunissent.
Que sur le sort du roi nos doutes s'éclaircissent.

CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Ce que tantôt j'ai dit convenait au moment;
Mais je vais, sans rougir, vous parler autrement.
Pourrait-on, sans la ruse, amener à leur perte
Des amis, que l'on hait d'une haine couverte,
Et les envelopper d'un filet de malheur
Qui les mette au défi de franchir sa hauteur?

J'étais à ce combat dès longtemps décidée;
La querelle était vieille, enfin je l'ai vidée;
Et je tiens sous mon pied l'ennemi terrassé.
Le piége, j'en conviens, avec art fut dressé,
Et ne lui permit pas de fuir, de se défendre.
Tombé dans le filet, que ma main vient de tendre,
Du voile sans issue il n'a pu s'échapper.
Comme aux rets d'un pêcheur j'ai su l'envelopper.
Dans un riche tissu ma ruse l'emprisonne.
Je le frappe deux fois : la force l'abandonne;
Il tombe : un cri perçant est deux fois entendu.
Je frappe un dernier coup sur le corps étendu.
C'est le troisième : il est pour toi, maître des ombres,
Et t'a payé mon vœu dans tes royaumes sombres.
Il rend donc l'âme enfin! sur moi je sens pleuvoir,
Comme une eau qui jaillit, les gouttes d'un sang noir,
Homicide rosée, à mon cœur aussi douce
Que l'est celle des cieux à la plante qui pousse.
Vieillards, voilà mon œuvre. A votre volonté,
Applaudissez ou non; moi, j'en fais vanité.
Si des libations, sur un mort répandues,
N'offensaient pas les dieux, elles leur seraient dues.
Du crime il a rempli la coupe en sa maison :
Qu'il y bût à son tour, n'était-ce pas raison?

LE CHOEUR.

D'un si cruel discours l'audace m'épouvante.
Du meurtre d'un époux, grands dieux! elle se vante!

CLYTEMNESTRE.

Je suis femme, et tu crois troubler mon faible cœur.
Mais ce que tu savais, je te le dis sans peur.

Ta louange ou ton blâme en rien ne m'intéresse.
Cet homme qu'a frappé ma droite vengeresse,
Oui, c'est Agamemnon, c'est mon époux, vois bien :
Et l'ouvrage est bien fait. Je n'ajoute plus rien.

LE CHOEUR.

STROPHE 1.

Quel breuvage des mers, puisé dans les abîmes,
As-tu donc bu, quel fruit as-tu goûté,
Pour oser le plus noir des crimes,
Un forfait que maudit tout ton peuple irrité?
Le coup fatal, c'est toi qui l'as porté :
Mais frappée à ton tour, l'exil sera ta peine ;
Des citoyens sur toi pèse la haine.

CLYTEMNESTRE.

Voilà ton jugement! Tu prétends me bannir,
Et la haine d'Argos va, dis-tu, me punir.
As-tu fait cependant un seul reproche au père
A qui de son enfant la vie a paru chère
Justement à l'égal de celle d'un agneau,
Que l'on perd sans regret dans un nombreux troupeau ?
Des cruels vents du nord pour charmer la colère,
Le barbare immola sur l'autel sanguinaire
Sa fille, le doux fruit que mon sein a porté.
L'exil! ah! c'était lui qui l'avait mérité!
Était-ce donc alors que tu devais te taire?
Mais à peine apprends-tu ce que je viens de faire
Qu'en toi d'abord je trouve un juge rigoureux!
Écoute : à risque égal il faut jouer tous deux.
Tu me menaces : soit! Au combat je suis prête.

Sous ton joug, si tu vaincs, je courberai la tête.
Mais aussi, qu'autrement en décident les dieux,
Instruit, quoiqu'un peu tard, tu réfléchiras mieux.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 1.

Ton langage est hardi, ton cœur plein d'arrogance.
Tu viens de boire, ivre du sang versé,
Dans la coupe de la démence.
Sur ton front, où ce sang ne peut être effacé,
Se lit ton crime, au vengeur dénoncé.
Un jour tu resteras sans amis, sans défense;
Et mort pour mort, est la loi de vengeance.

CLYTEMNESTRE.

Que mon serment soit donc à son tour écouté!
Je t'atteste, Érynnis, et toi, terrible Até,
A qui je viens d'offrir ce sanglant sacrifice;
Toi, qui vengeas ma fille, implacable Justice!
Du seuil de la frayeur mon pied se tiendra loin,
Tant que de mon foyer Égisthe prendra soin,
Et qu'il l'entretiendra, comme un ami fidèle.
Quel plus fort bouclier mon audace aurait-elle?

(Montrant le corps d'Agamemnon.)

Le voilà donc celui qui, d'affronts m'abreuvant,
Des Chryséis sous Troie était le doux amant!
Et voilà sa captive, objet de sa tendresse,
Celle qui partageait son lit, sa prophétesse,
Qui traversa les mers, dormant à son côté!
Tous deux ont eu le sort qu'ils avaient mérité:
Lui, vous savez comment: Elle, à sa dernière heure,

Ayant chanté le chant du cygne qui se pleure,
Est maintenant couchée auprès de son amant.
Mes plaisirs ont sa mort pour assaisonnement.

LE CHOEUR.

STROPHE 2.

Viens hâter notre délivrance,
Et du lit de douleur, ô mort,
Nous sauvant la lente souffrance,
Reçois-nous dans la nuit où sans réveil on dort.
Car notre ville en deuil est veuve
D'un maître aimé, dont l'empire était doux.
Il a pour une femme affronté mainte épreuve;
Une femme a frappé le malheureux époux.

STROPHE UNIQUE.

Ah! pour toi seule, Hélène, et tes amours infâmes,
Combien sous Troie ont péri d'âmes!
Pour toi seule en ce jour le plus noble guerrier
Est mort, payant le sang inexpiable,
Le sang qui suscita la vengeance implacable
Au fond du palais meurtrier.

CLYTEMNESTRE.

STROPHE 3.

Pour te soustraire au fardeau de ta peine,
N'appelle point la mort à ton secours;
Ne t'irrite pas contre Hélène;
Et cesse d'accuser ses infâmes amours
De nos calamités sanglantes,

Et de la triste fin de tant d'âmes vaillantes
Que dans Argos en deuil on pleurera toujours.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 2.

De ce palais cruel génie,
Aux deux Tantalides fatal,
C'est aux femmes que ta furie
Doit un double triomphe, où le deuil est égal.
Sur les restes de la victime
Comme un corbeau sinistre s'abattant,
Debout sur ce cadavre, un noir démon du crime
Chante à ces tristes murs son hymne triomphant.

CLYTEMNESTRE.

ANTISTROPHE 3.

Ah! ta justice est enfin éclairée;
Et, moins aveugle, impute nos malheurs
Au démon des enfants d'Atrée.
Oui, c'est lui dont le souffle entretient dans nos cœurs
La soif de sang qui les dévore,
Et quand l'ancienne plaie est toute vive encore,
Vient sanglants nous souiller de nouvelles fureurs.

LE CHOEUR.

STROPHE 4.

Tu dis trop vrai : d'un démon redoutable
Pèse sur ce palais le courroux tout-puissant.
Je reconnais en frémissant
La main d'un destin implacable.

Hélas! hélas! Jupiter l'a voulu,
De tout événement cet arbitre suprême :
Rien n'arrive aux mortels, que Jupiter lui-même
Dans ses décrets n'ait résolu.
Qui ne verrait ici la volonté céleste ?
Mais comment te pleurer, ô roi, bien-aimé roi ?
Ah! dans mon cœur quels mots trouver pour toi ?
Par l'araignée ourdie, une trame funeste
Dans un réseau de mort te tient enveloppé.
O linceul indigne d'Atride!
Il est couché dans leur piége perfide,
Par la double hache frappé.

CLYTEMNESTRE.

Ce meurtre est, dis-tu, mon ouvrage.
Mais cesse alors de me donner le nom
De l'épouse d'Agamemnon.
De la femme du mort empruntant le visage,
Son meurtrier est l'antique vengeur
Que du festin d'Atrée a suscité le crime.
Un roi puissant est la victime
Qu'immole à des enfants ce sacrificateur.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 4.

Ah! quels témoins, quelles voix mensongères,
De ce crime exécrable oseront te laver?
Mais peut-être qu'à l'achever
T'aida le vengeur de tes pères.
Dans ce palais, plein de sombre terreur,
Des parents ennemis les sanglantes querelles

Poussent un noir génie à des fureurs nouvelles
Qui feront frissonner d'horreur
Jusqu'au monstre, assassin des enfants de Thyeste.
Mais comment te pleurer, ô roi, bien-aimé roi?
Ah! dans mon cœur quels mots trouver pour toi?
Par l'araignée ourdie, une trame funeste
Dans un réseau de mort te tient enveloppé.
O linceul, indigne d'Atride!
Il est couché dans leur piége perfide,
Par la double hache frappé.

CLYTEMNESTRE.

Sa mort injuste! ah! je le nie.
N'a-t-il pas fait lui-même en sa maison
Entrer la mort, la trahison?
Pour notre cher enfant, pour mon Iphigénie,
Dont le destin m'a coûté tant de pleurs,
Le cruel fut injuste; et moi, j'ai fait justice.
Qu'aux enfers donc il s'adoucisse :
Ce bras vengeur n'a fait que punir ses fureurs.

LE CHOEUR.

STROPHE 5.

En vains efforts s'épuise ma sagesse.
Quel refuge à mon désespoir,
Quand ce palais tremble et s'affaisse?
Avec terreur ici j'entends le sang pleuvoir;
Et ce n'est plus une lente rosée.
Sur la pierre du sort pour un crime nouveau
Je vois la justice aiguisée;
Et dans une autre main va passer le couteau.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

STROPHE UNIQUE.

Terre! terre! en ton ombre noire,
Asile de la paix, que n'ai-je été caché,
Avant de voir mon roi couché
Dans les parois d'argent de l'horrible baignoire!
Mais de la mort qui donc lui chantera les plaintes?
Ce saint devoir doit-il être accompli
Par tes mains, tes mains de sang teintes?
Sur lui ce serait toi qui verserais des pleurs?
Et tu ne craindrais pas, pour expier ton crime,
De rendre à sa mort des honneurs
Que rejetterait ta victime?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Par qui vont être prononcés
Les éloges divins que ce grand roi réclame?
Quels pleurs, venus du fond de l'âme,
Sur son tombeau seront versés?

CLYTEMNESTRE.

STROPHE 6.

Laisse à d'autres le soin de ce devoir suprême.
Il fut frappé par notre bras!
Nous l'ensevelirons nous-même.
Les siens ne le pleureront pas;
Mais sur les bords plaintifs du fleuve sombre
Sa fille, qui le doit accueillir aux enfers,
Iphigénie au-devant de son ombre
Voudra, pour l'embrasser, courir les bras ouverts.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 5.

Outrage amer d'une femme outragée!
Mais la fin qui peut la prévoir?
La mort par la mort est vengée.
Tant que de Jupiter durera le pouvoir,
Tout meurtrier un jour sera victime:
La justice le veut. Et qui de ce palais
Pourrait exterminer le crime?
C'est son fatal démon qui le voue aux forfaits.

CLYTEMNESTRE.

ANTISTROPHE 6.

Oui, la vérité sort de ta bouche inspirée;
Mais je le jure, devant toi,
Au démon des enfants d'Atrée:
Quelque dure que soit la loi,
Je m'y soumets. Et que ce spectre ensuite,
Sortant de ce palais, ailleurs porte la mort!
Sanglant démon, si je te mets en fuite,
Mon cœur sera content dans le plus humble sort.

ÉGISTHE, LE CHOEUR, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

O joyeuse clarté du jour de la vengeance!
Oui, des dieux, je le vois, la juste vigilance
Des crimes d'ici-bas s'occupe dans les cieux,
Puisque voilà cet homme étendu, sous mes yeux,
Dans ce réseau d'enfer, œuvre des Euménides,

Et d'un père expiant les cruautés perfides.
Atrée était ce père; il a sur vous régné.
A son frère Thyeste, au roi dont je suis né,
(Je parle clairement), il déclara la guerre,
Le chassa de son trône et loin de cette terre
Mais un jour dans Argos l'exilé reparut ;
Vers le foyer sacré, suppliant, il courut.
S'il n'eût du saint autel trouvé le sûr asile,
Son sang aurait souillé le sol de cette ville,
Ici même. Un festin fut alors apprêté,
Afin que du banni le retour fût fêté.
Atrée était son hôte empressé, mais barbare,
Le père de cet homme. Et voilà qu'il prépare
Pour mon père les corps de ses enfants meurtris.
De leurs mains, de leurs pieds, les horribles débris
Sont cachés à tous ceux que réunit la table.
Thyeste a devant lui la chair méconnaissable,
Et mange (ô malheureux, souillé sans le savoir !)
L'affreux mets, qui nous perd, comme tu le peux voir.
Quand il a reconnu l'horrible nourriture,
Il tombe avec un cri, vomit la chair impure;
Dévouant sa maison au plus sanglant destin,
Il frappe de son pied la table du festin,
La renverse, et demande aux dieux, qui font justice,
Que de Plisthène un jour la race ainsi périsse.
Ces imprécations ont tué votre roi.
Et celui qui trama sa juste mort, c'est moi,
Moi, le treizième fils de ce malheureux père
Qu'avec lui, tout enfant, chassa le cruel frère.
J'ai grandi; la justice un jour m'a ramené.

Et quand ce roi tomba, bien qu'alors éloigné,
C'est moi qui le frappai ; car la trame hardie
Par mes sages conseils fut tout entière ourdie.
Et je puis maintenant mourir avec bonheur :
De mes yeux je l'ai vu pris au piége vengeur.

LE CHOEUR.

Celui dont l'impudence au crime joint l'outrage
Ne m'intimide pas. Ce meurtre est ton ouvrage,
As-tu dit, et toi seul tramas ce noir dessein.
Crois-moi donc : la vengeance atteindra l'assassin ;
Crains les pierres du peuple et sa juste colère.

ÉGISTHE.

Tu menaces les chefs qui mènent la galère,
Pauvre rameur assis au banc inférieur?
Nous te ramènerons à quelque avis meilleur,
Vieillard, quoiqu'à ton âge on s'instruise avec peine.
Les tourments de la faim, une solide chaîne,
Ont des secrets divins pour guérir les plus vieux.
Quoi! ne vois-tu donc pas ce qui frappe tes yeux?
Si ta vaine fureur à l'aiguillon résiste,
Prends garde de broncher : la chute serait triste.

LE CHOEUR.

O cœur de femme! Assis aux tranquilles foyers,
Attendant lâchement le retour des guerriers,
Tandis que tu souillais la couche de ton maître,
Tu dressais contre lui cette embûche de traître!

ÉGISTHE.

D'un outrage imprudent tremble d'avoir regret.

Tes chants et ceux d'Orphée ont un contraire effet :
Tout le suivait, séduit par ses chansons charmantes;
Toi qui, dogue hurlant, par tes cris nous tourmentes,
Captif tu nous suivras; et nous t'adoucirons.

LE CHOEUR.

A ton sceptre crois-tu que nous obéirons,
Toi qui, lâche artisan de ce complot perfide,
Pour frapper de ta main eus le cœur trop timide ?

ÉGISTHE.

C'est que s'il faut tromper, la femme le fait mieux :
Sur moi, vieil ennemi, cet homme avait les yeux.
J'essaierai maintenant, armé de sa puissance,
De vous soumettre au joug. Mais pas de résistance !
Si le poulain repu devient trop pétulant,
Il sentira ma main serrer le frein sanglant.
J'aurai, pour triompher de cette humeur sauvage,
La prison ténébreuse et la faim qui rend sage.

LE CHOEUR.

Que n'achevais-tu seul ton forfait odieux ?
Une femme, souillant notre ville et nos dieux,
A répandu le sang. Mais un vengeur nous reste.
Puisse un heureux destin nous rendre un jour Oreste !
Et que son bras puissant les immole tous deux !

ÉGISTHE.

Voilà donc, insensé, tes discours et tes vœux ?
Hé bien, soit ! à moi donc ! la tempête s'élève.
A moi, gardes d'Égisthe ! et tirez tous le glaive !

LE CHOEUR.

Je le tire moi-même, et je brave la mort.

ÉGISTHE.

Bien dit ! Tu vas mourir. Allons ! tente le sort.

CLYTEMNESTRE.

De frapper d'autres coups gardons-nous, cher Égisthe ;
La moisson déjà faite est sans doute assez triste.
Le sang versé suffit : cessons de massacrer.
Dans vos maisons, vieillards, hâtez-vous de rentrer,
Avant que l'on réprime une ardeur téméraire.
Ce que nous avons fait nous avons dû le faire.
Rendons grâce au destin, s'il croit que c'est assez.
Nous avons trop senti que les dieux courroucés
Nous courbaient sous le poids de leur main vengeresse.
C'est l'avis d'une femme ; et l'entendre est sagesse.

ÉGISTHE.

Que d'un peuple insolent les cris séditieux
Appellent contre nous la colère des dieux,
Et qu'à souffrir l'outrage un maître se résigne !

LE CHOEUR.

Flatter l'homme pervers, d'un grec serait indigne.

ÉGISTHE.

Ce bras, n'en doute point, saura t'atteindre un jour.

LE CHOEUR.

Non, si d'Oreste un dieu nous promet le retour.

ÉGISTHE.

D'espoir les exilés aiment à se repaître.

LE CHOEUR.

Soit ! Que le crime insulte et triomphe ! il est maître.

ÉGISTHE.

J'aurai bientôt raison de tes témérités.

LE CHOEUR.

Fier est le coq : il sent la poule à ses côtés.

CLYTEMNESTRE.

Dédaigne l'aboiement de qui ne pourra mordre.
Seuls nous régnons ici : tout rentrera dans l'ordre.

FIN D'AGAMEMNON.

# NOTES.

PAGE 105.

## Les astres qui pour nous règlent chaque saison.

Je rejette, avec la plupart des éditeurs d'Eschyle, le vers septième du texte :

> Ἀστέρας, ὅταν φθίνωσιν, ἀντολάς τε τῶν.

PAGE 108.

## Sur trois pieds lente à se mouvoir.

Le bâton est le troisième pied des vieillards : les anciens le disaient souvent, témoin l'énigme devinée par OEdipe. On connait aussi ces vers d'Hécube, dans les *Troyennes* d'Euripide (v. 275, 276) :

> Ἐγὼ δὲ..... τριτοβάμονος χερὶ
> Δευομένα βάκτρου. . . . . . .

PAGE 109.

## Je puis chanter l'heureux présage....

Dans cette strophe, je m'écarte, en deux passages, du texte de Boissonade. Au lieu de[1] :

> Δίθρονον κράτος, Ἑλλάδος ἥβαν,
> Ξύμφρονα τὰν γᾶν....

1. Le texte de Boissonade étant celui que j'ai généralement suivi, la leçon que je cite, dans mes notes, après ces mots : *au lieu de*, est tou-

je lis, avec Schütz, Ahrens et Weil :

Δίθρονον κράτος, Ἑλλάδος ἥβας
Ξύμφρονα ταγὰν....

et au lieu de :

Βοσκόμενοι λαγίναν, ἐρικύματα φέρματα, γένναν....

je lis, avec Schütz et Ahrens :

Βοσκόμενοι λαγίναν ἐρικύμονα φέρματι γένναν....

PAGE 111.

Qui trahirait l'époux, aux discords menaçants
Livrant sa maison divisée....

Je demande pardon ici pour un peu d'obscurité. Il y en a aussi dans le texte, et à dessein : Calchas parle la langue des oracles. Le sacrifice d'Iphigénie mettra la discorde dans la maison royale, et sera vengé un jour par la mort d'Agamemnon. Tel est le sens de la prophétie. Mais le devin l'enveloppe dans les détours énigmatiques de son langage :

Horrendas canit ambages.

PAGE 111.

Soulage de son poids notre esprit soucieux.

Au lieu de :

Πλὴν Διός, ἧ γε ματᾶν ἀπὸ φροντίδος ἄχθος....

je lis, avec Weil :

Πλὴν Διός, εἰ τὸ μάταν ἀπὸ φροντίδος ἄχθος....

PAGE 118.

Comme, la nuit entière, ils vont dormir en paix!

Au lieu de :

Δρόσων δ' ἀπαλλαγέντες (ὡς δυσδαίμονες!)
Ἀφύλακτον εὑδήσουσι πᾶσαν εὐφρόνην.

jours celle de Boissonade. J'en avertis le lecteur une fois pour toutes. Je ne signale, dans ces notes, que les changements de quelque importance, parmi ceux que j'ai admis, les changements qui intéressent le sens.

je lis, avec Stanley, Blomfield et Weil :

> Δρόσων δ'ἀπαλλαγέντες · ὡς δ' εὐδαίμονες
> Ἀφύλακτον, κ. τ. λ.

J'avais d'abord lu avec Schütz :

> . . . . . . . . ὡς δυσδαίμονες
> Ἀφύλακτον, κ. τ. λ.

et traduit :

Et du sommeil du pauvre ils s'endorment en paix.

Mais, réflexion faite, je n'ai pas trouvé ce sens assez naturel.

PAGE 119.

S'ils provoquaient des dieux la juste inimitié....

Au lieu de :

> Θεοῖς δ', ἀναμπλάκητος εἰ μόλοι σρατὸς,...

je lis, avec Schütz :

> Θεοῖσι δ' ἀμπλάκητος εἰ μόλοι σρατὸς....

PAGE 119.

Vieillards, j'ai dit. Peut-être en femme ai-je parlé.

Au lieu de :

> Τοιαῦτά τοι γυναικὸς ἐξ ἐμοῦ κλύοις....

je lis :

> Τοιαῦτά τοι γυναικὸς ἐξ ἐμοῦ κλύεις.

PAGE 120.

Ils peuvent, à ses coups, nommer la main divine.
A l'épreuve ils ont dû juger....

Au lieu de :

> Διὸς πλαγὰν ἔχουσιν · εἰπεῖν
> Πάρεστι, τοῦτό τ' ἐξιχνεῦσαι.
> Ὡς ἔπραξαν, ὡς ἔκρανεν.

je lis :

> Διὸς πλαγὰν ἔχουσιν εἰπεῖν·
> Πάρεστιν τοῦτο γ' ἐξιχνεῦσαι,
> Ὡς ἔπραξεν, ὡς ἔκρανεν.

PAGE 120.

Aux fils des hommes orgueilleux.

Au lieu de :

Πέφανται δ' ἐκ γένους

je lis, avec Schütz et Ahrens :

Πέφανται δ' ἐγγόνοις.

PAGE 124.

Peut-être un dieu nous veut-il décevoir.

Au lieu de :

Τίς οἶδεν; ἤτοι θεῖόν ἐστι μὴ ψύθος.

je lis, avec Weil :

Τίς οἶδεν, ἤ τι θεῖόν ἐστι μὴ ψύθος;

PAGE 124.

Nous apprendrons bientôt si ces clartés lointaines....

Je me range à l'avis de ceux qui attribuent ce couplet au chœur, non à Clytemnestre. Elle ne doit pas encore avoir reparu sur la scène. C'est seulement sans doute lorsqu'elle prononce ce vers :

Ἀνωλολύξαμεν πάλαι χαρᾶς ὕπο,...

qu'elle survient au milieu de l'entretien entre le chœur et le héraut.

PAGE 125.

Pays natal, salut! Ville des Argiens....

N. Lemercier, dans sa tragédie d'*Agamemnon*, a mis des paroles à peu près semblables dans la bouche d'Agamemnon lui-même :

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Les dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
(Acte II, scène VI.)

PAGE 126.

Oui, mon cœur oppressé gémissait en silence.

Au lieu de :

> Ὡς πόλλ' ἀμαυρᾶς ἐκ φρενός σ' ἀναστένειν.

je lis, avec la plupart des critiques :

> Ὡς πόλλ' ἀμαυρᾶς ἐκ φρενός μ' ἀναστένειν.

PAGE 127.

Quel était ce secret de cruelle souffrance?

Au lieu de :

> Πόθεν τὸ δύσφρον τοῦτ' ἐπῆν στύγος στρατῷ;

je lis, avec Weil :

> Πόθεν τὸ δύσφρον τοῦτ' ἐπῆν στύγος; φράσον.

PAGE 131.

Consacrée aux dieux bons, qu'une heureuse journée, ....

Sénèque (*Agamemnon*, acte III, scène I) fait dire aussi au héraut Eurybate :

> Acerba fata poscis : infaustum jubes
> Miscere læto nuntium : refugit loqui
> Mens ægra, tantis atque inhorrescit malis.

PAGE 131.

Soit par quelque secours, secrètement donné,
Soit....

Au lieu de :

> Ἤτοι τις ἐξέκλεψεν, ἢ ἐξῃτήσατο,

je lis, avec Schütz et Weil :

> Ἤτοι τις ἐξέκλεψεν, ἢ ἐξηγήσατο.

PAGE 132.

**Hélène, ô nom qui prédis le malheur.**

Euripide, dans les *Phéniciennes* (v. 636, 637) fait la même remarque superstitieuse sur le nom de *Polynice* ·

. . . . ἀληθῶς δ' ὄνομα Πολυνείκην πατὴρ
Ἔθετό σοι θείᾳ προνοίᾳ νεικέων ἐπώνυμον.

Voy. aussi les *Sept devant Thèbes*, vers 645, et vers 815 et suiv. (édit. Boissonade).

PAGE 135.

Une injure nouvelle est de l'ancienne injure
La fatale progéniture.

On trouve la même antithèse et, au fond, une idée à peu près semblable, dans un de nos vieux poëmes du XIVe siècle, *Girart de Rossillon* :

.... A vieille haine novele mort portée.

PAGE 137.

Je les voyais, entraînés au carnage.. .

Au lieu de :

Θάρσος ἑκούσιον

je lis, avec Schütz et Ahrens :

Θάρσος ἀκούσιον.

PAGE 139.

Les sinistres récits l'un sur l'autre enchérissent....

Clytemnestre, dans l'*Agamemnon* de Lemercier, dit aussi :

La crainte de ta mort, sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie et cent fois confirmée.
De tourments si divers j'éprouvai la rigueur
Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur.

(Acte II, scène VI.)

PAGE 146.

Si tu pouvais sortir de ce réseau de fer....

Au lieu de :

> Ἐντὸς δ' ἂν οὖσα μορσίμων ἀγρευμάτων,

je lis, avec Ahrens :

> Ἐκτὸς δ' ἂν οὖσα μορσίμων ἀγρευμάτων.

PAGE 147.

Apollon ! ô douleur ! ô terre !

C'est surtout dans cette belle scène que Lemercier a fait de larges emprunts à Eschyle. Les passages imités du vieux tragique grec, ou même seulement inspirés par lui, sont bien rares sur notre scène. On me permettra donc ici une assez longue citation de l'*Agamemnon* français, tragédie qui sans doute est bien loin d'être vraiment grecque dans toutes ses parties, toute pleine au contraire de ce que j'appellerai des *gallicismes*, et trop souvent faible de style, mais qui renferme aussi d'incontestables beautés. Dans le rôle de Cassandre, particulièrement, Lemercier, inspiré par Eschyle et beaucoup aussi par Sénèque, est arrivé à de grands effets.

Il y a dans la tragédie française deux scènes (c'est un tort de composition, peut-être), où Cassandre annonce elle-même le sort qui l'attend ; d'abord la scène VI de l'acte II :

> Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle
> Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
> Ce dieu me retira son favorable appui ;
> Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.
> Mes yeux ont vu périr ma famille immolée.
> Que suis-je? une ombre errante aux enfers appelée.
> L'heure fatale approche.... adieu, fleuves sacrés !
> Ondes du Simoïs, sur vos bords révérés
> Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,
> Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices ;
> Et ma voix chez les morts, où bientôt je descends,
> Au bruit de l'Achéron mêlera ses accents.

Mais la scène III de l'acte IV, où Cassandre, en présence d'Aga-

memnon, de Clytemnestre et de Strophus, est saisie de l'esprit prophétique, est celle où Lemercier a surtout imité la belle scène d'Eschyle :

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? Qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon, qui confie à la reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien, facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter.
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon! prends pitié de ta triste prêtresse!
Dieux! justes dieux!

STROPHUS.

Pourquoi leur adresser tes cris?

CASSANDRE.

Apollon!

CLYTEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits?
Ne saurais-tu me voir sans frémir d'épouvante?

CASSANDRE.

Où suis-je?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante!
Murs qu'a souillés le meurtre, exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour!

CLYTEMNESTRE (troublée).

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE.

Quels cris! quels hurlements! quel appareil barbare!
Des femmes, des enfants, tombant sous les couteaux....
Que vois-je autour de moi, que des pères bourreaux,
D'adultères époux, des frères parricides?

AGAMEMNON.

Hélas! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides?
Dans ce palais assis, monstres de sang avides,
L'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
De palpitantes chairs et des lambeaux humains!
Effroyable repas dont se nourrit un père!

AGAMEMNON (irrité).

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?
Écoute, chez Pluton je vais fuir l'esclavage.
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser.
Mon corps transit et brûle, et mon âme obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée.
Il me presse, il m'embrase, et la mort m'apparaît.
La victime s'approche et le fer est tout prêt.
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte....
Tous les mânes en foule assiégent cette porte.
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts,
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez.

STROPHUS.

D'où vient de tous ses sens l'horreur involontaire?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

CASSANDRE (reculant).

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non, le souffle infecté, la vapeur de la tombe!

AGAMEMNON.

Grands dieux! et quel péril?...

CASSANDRE,

O déplorable roi!

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit-on frapper?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête?

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes vœux, mon encens reçus des immortels....

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels,

CLYTEMNESTRE (courroucée).

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Téméraire!

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager?
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger?
Qui conjure sa mort? Quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides?
O patrie! ô Troyens, pardonnez à ces pleurs,
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs.
Une vaine fureur guide ce couple infâme :
Nuit perfide!... un poignard dans la main d'une femme!...
De son époux trahi prête à trancher les jours....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(A Agamemnon.)

Ah! la fatalité sur nous deux étendue,
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon, qui me poursuit toujours,
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles!
Dieu terrible! Il est temps enfin de dépouiller
Ces ornements sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La Parque a de tous deux marqué l'heure suprême;
Tous deux on nous immole, et mes restes errants
Flottent sans sépulture en proie aux noirs torrents.
Déjà prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux;
Souviens-toi de ces mots.... O toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée,
Divin soleil! Exauce une femme éplorée :
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.

PAGE 153.

D'un coup sanglant ta voix vient le frapper.

Au lieu de :

Θαύματ' ἐμοὶ κλύειν,

je lis, suivant la leçon le plus généralement adoptée :

Θραύματ' ἐμοὶ κλύειν.

PAGE 153.

Et moi qu'échauffe encore une fureur divine....

Au lieu de :

Ἐγὼ δὲ θερμὸν οὖς τάχ' ἐμπέδῳ βαλῶ,

je lis, en me tenant plus près des manuscrits :

Ἐγὼ δὲ θερμόνους τάχ' ἐν πέδῳ βαλῶ.

PAGE 154.

Que pourrait un serment et ses plus forts liens?...

Au lieu de :

Καὶ πῶς ἂν ὅρκος, πῆμα γενναίως παγὲν,
Παιώνιος....

je lis, avec Schütz et Weil :

Καὶ πῶς ἂν ὅρκου πῆγμα γενναίως παγὲν,
Παιώνιον....

PAGE 154.

Pour toi l'âme d'un dieu d'amour fut-elle éprise?

Comme Ahrens et Weil, j'ai placé le vers :

Μῶν καὶ θεός περ. . . . . . .

avant le vers .

Προτοῦ μὲν αἰδώς. . . . . . .

PAGE 157.

. . . . . . . . La lionne adultère,
Qui livre au loup le lit de son noble lion.

Sénèque s'est souvenu de ce passage dans ces vers de son *Agamemnon* :

> Victor ferarum colla sublimis jacet
> Ignobili sub dente Marmaricus leo,
> Morsus cruentos passus audacis leæ.
> (Acte III, vers 738-740.)

PAGE 157.

Tombez et périssez! bientôt je vous suivrai.

Au lieu de :

> Ἴτ' ἐς φθόρον πεσόντα γ'· ὧδ' ἀμείψομαι.

je lis, d'après la correction d'Hermann :

> Ἴτ' ἐς φθόρον πεσόντ'· ἐγὼ δ' ἅμ' ἕψομαι.

Euripide s'est souvenu de ce beau passage. Dans ses *Troyennes*, lorsque Talthybius est venu annoncer que Cassandre doit suivre Agamemnon, Hécube dit à sa fille :

> Ῥίπτε, τέκνον, ζαθέους
> Κλῇδας, καὶ ἀπὸ χροὸς ἐν-
> δυτῶν στεφέων ἱεροὺς στολμούς.
> (V. 256-258.)

Voy. aussi, dans la même pièce, les vers 441-443, où le souvenir du passage d'Eschyle est encore plus marqué, et la *Thébaïde* de Stace, liv. VII, v. 784 et suiv.

PAGE 158.

Une ombre marchera devant le fils en deuil.

Au lieu de :

> Ἄξειν νιν ὑπτίασμα κειμένου πατρός,

je lis, avec Schütz :

> Ἄξει νιν,... κ. τ. λ.

et je ne déplace pas, comme Boissonade, le vers :

Ὀμώμοται γὰρ ὅρκος.... κ. τ. λ.

je le laisse, après le vers :

Ἰοῦσα πράξω.... κ. τ. λ.

### PAGE 158.

Contre nos fiers vainqueurs s'exécuter ici.

A la fin de ce vers :

Πράξασαν ὡςἔπραξεν, οἳ δ' εἶχον πόλιν,

je lis, avec plusieurs critiques :

. . . . . . . . οἳ δ' εἷλον πόλιν.

### PAGE 163.

La querelle était vieille ; enfin je l'ai vidée.

Au lieu de :

Δίκης παλαιᾶς ἦλθε, σὺν χρόνῳ γε μήν.

je lis, avec Schütz, Ahrens et Weil :

Νείκης παλαιᾶς.... κ. τ. λ.

### PAGE 166.

Ah! pour toi seule Hélène.... (*Strophe unique.*)

Cette strophe est isolée et n'a pas d'antistrophe qui lui corresponde. Il en est de même de celle qui se trouvera plus bas, après la strophe 5. Cependant Ahrens veut que ces deux strophes se correspondent, la seconde étant l'antistrophe de la première. Mais comme, dans le texte, tel qu'il l'a établi, l'une a sept vers et demi et l'autre onze vers, il suppose une lacune dans la plus courte; j'ignore si l'on peut donner une solution certaine à la difficulté de métrique qui se présente ici. Mais j'ai mieux aimé ne pas admettre la lacune, quoi que puisse y perdre la symétrie.

PAGE 167.

Debout sur ce cadavre, un noir démon du crime....

Dans ce vers :

> Κόρακος ἐχθροῦ σταθεῖσ' ἐκνόμως,

au lieu de σταθεῖσ', je lis σταθείς, suivant l'ancienne leçon.

PAGE 169.

N'a-t-il pas fait lui-même en sa maison?...

Après les mots Οἴκοισιν ἔθηκ', je mets un point d'interrogation, qui se trouve dans beaucoup d'éditions.

PAGE 169.

Je vois la justice aiguisée.

Au lieu de :

> Δίκα δ' ἐπ' ἄλλο πρᾶγμα θήγει βλάβης,

je lis, avec Schütz, Ahrens et Weil :

> Δίκην δ'..... κ. τ. λ.

PAGE 170.

Iphigénie au-devant de son ombre,...

Lemercier met ces mêmes paroles dans la bouche d'Égisthe :

> Sa tendre Iphigénie, offerte à son passage,
> Déjà, pour l'embrasser, l'attend au noir rivage.
>
> (Acte V, scène XI.)

PAGE 171.

La justice le veut. Et qui de ce palais...?

Je suis ici le texte de Weil :

> . . . . . θέσμιον γάρ·
> Τίς ἂν γονὰν ἀραῖον ἐκβάλοι δόμων;

PAGE 171.

Oui, la vérité sort de ta bouche inspirée.

Au lieu de :

Ἐς τόνδ' ἐνέβη ξὺν ἀληθείᾳ,

je lis, avec Weil :

Ἐς τόνδ' ἐνέβης.... κ. τ. λ.

PAGE 171.

Des crimes d'ici-bas s'occupe dans les cieux.

Dans ce vers :

Θεοὺς ἄνωθεν γῆς ἐποπτεύειν ἄχη,

je lis, avec Schütz, Ahrens et Weil, ἄγη, au lieu de ἄχη.

PAGE 172.

Sont cachés à tous ceux que réunit la table.

Au lieu de :

Ἔθρυπτ' ἄνωθεν ἀνδράκας καθήμενος,

je lis, avec Schütz :

Ἔκρυπτ' ἄνωθεν ἀνδράκας καθημένοις.

PAGE 173.

Les tourments de la faim, une solide chaîne....

Égisthe, dans l'*Agamemnon* de Lemercier, fait de semblables menaces au peuple :

Argiens ! retenez ces cris séditieux,
Ou, sans peine, aux transports d'une vaine insolence
Les fers, l'exil, la mort imposeront silence.

(Acte V, scène XI.)

PAGE 173.

O cœur de femme! Assis aux tranquilles foyers....

Je suis ici le texte de Weil, qui me paraît incontestable :

> Γύναι σὺ, τοὺς ἥκοντας ἐκ μάχης μένων
> Οἰκουρὸς, εὐνὴν ἀνδρὸς αἰσχύνας ἅμα,
> Ἀνδρὶ στρατηγῷ τόνδ' ἐβουλεύσας μόρον.

J'avais d'abord suivi, dans ma traduction, le texte de Boissonade, qui est celui de presque tous les éditeurs. Le chœur, s'adressant à Clytemnestre, non à Égisthe, disait :

> Quand des combats tantôt revenait ce guerrier,
> O femme, c'est donc toi, gardienne du foyer,
> Qui, de son lit souillé pour couronner l'outrage,
> D'égorger un héros eus l'horrible courage.

PAGE 175.

Rendons grâce au destin, s'il croit que c'est assez.

Au lieu de :

> Εἰ δέ τοι μόχθων γένοιτο, τῶνδ' ἅλις γ' ἐχοίμεθ' ἄν,

je lis, avec Weil :

> Εἰ δέ τοι μόχθων γένοιτο τῶνδ' ἅλις, δεχοίμεθ' ἄν.

PAGE 175.

D'espoir les exilés aiment à se repaître.

Euripide a dit de même, dans les *Phéniciennes* (vers 396, édit. Didot) :

> Αἱ δ' ἐλπίδες βόσκουσι φυγάδας, ὡς λόγος.

FIN DES NOTES SUR AGAMEMNON.

# LES CHOÉPHORES[1].

## DEUXIÈME PARTIE DE LA TRILOGIE.

---

### PERSONNAGES.

ORESTE.
CHOEUR DE CHOÉPHORES.
ÉLECTRE.
CLYTEMNESTRE.
UN ESCLAVE.
LA NOURRICE.
ÉGISTHE.
PYLADE.

### ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Ministre vigilant du pouvoir paternel,
Sous terre entends, Hermès, mon suppliant appel.
Me voici de retour ; je revois ma patrie.
Penché sur ce tombeau, vers mon père je crie.
Que son ombre m'entende et m'exauce! Oh! pourquoi,
Quand tu mourus, mon père, étais-je loin de toi?
Je n'ai pas répandu mes larmes sur ta cendre,
Et, ces mains, vers le ciel ton fils n'a pu les tendre!

(Déposant une boucle de cheveux sur la tombe.)

Aujourd'hui l'Inachus a reçu le premier

1. C'est-à-dire : *les femmes qui portent les libations.*

La boucle de cheveux qu'au fleuve nourricier
On doit d'abord : cette autre au deuil est consacrée....
Que vois-je ? et quelle est donc, lugubrement parée,
Cette funèbre troupe, aux sombres vêtements ?
Que dois-je imaginer ? Par quels événements
Notre triste maison est-elle encor frappée ?
Mais, si ma conjecture ici n'est pas trompée,
Pour des libations que leurs mains vont verser,
Je vois vers ce tombeau ces femmes s'avancer.
Comment en douterais-je ? oui, je l'ai reconnue,
C'est Électre ma sœur qui vient, de deuil vêtue.
O ! permets que mon père en moi trouve un vengeur,
Jupiter ! prête-moi ton appui protecteur.
Retirons-nous, Pylade ; observons en silence
Dans quel pieux dessein cette pompe s'avance.

ÉLECTRE, LE CHOEUR ; ORESTE ET PYLADE
retirés au fond du théâtre.

LE CHOEUR.

STROPHE 1.

On m'envoie, et je viens : de ce palais je sors,
    Frappant mon sein qui sous les coups résonne.
Tristes libations, je vous apporte aux morts.
Mon visage est meurtri, mon ongle le sillonne ;
    Mon cœur gémit, de sanglots toujours plein ;
Ma main rompt sur mon sein les tissus qui le cachent,
Et de ces noirs habits fait éclater le lin
        Qu'en lambeaux mes douleurs arrachent.

ANTISTROPHE 1.

Les cheveux hérissés, dans une nuit d'horreur,
Un songe affreux, la menace à la bouche,
Par ses cris remplissant le palais de terreur,
Du royal gynécée a fait trembler la couche.
Interprété par la voix des devins,
Ce songe a révélé que les morts, sous la terre,
Frémissent indignés contre leurs assassins,
Que n'oubliera pas leur colère.

STROPHE 2.

Afin de détourner la vengeance des dieux,
C'est à mes mains que l'on confie,
O terre, ô mère auguste ! un hommage odieux
Qu'ose offrir.... une femme impie,
Je ne le dis pas sans trembler.
Lorsqu'a coulé le sang, nul vœu n'est agréable.
O palais, que j'ai vu crouler !
O chute ! ô foyer lamentable !
De la sombre nuit des enfers,
De la nuit sans soleil et des vivants haïe,
Ces funèbres murs sont couverts,
Depuis que leur maître est sans vie.

ANTISTROPHE 2.

Ce héros, ce grand roi que nul n'avait vaincu,
Dont la gloire, en nos cœurs vivante,
Volait de bouche en bouche, hélas il a vécu !
Mais le crime enfin s'épouvante.

Et nous adorons le bonheur
Comme un dieu, plus qu'un dieu! Redoutons la justice,
Soit qu'à midi son bras vengeur
Sur nos têtes s'appesantisse,
Soit que son courroux amassé
Plus tard éclate, à l'heure où déjà le jour baisse,
Ou que, de frapper moins pressé,
Il attende la nuit épaisse.

ÉPODE.

Le sang qui veut être vengé,
Le sang qu'a bu la terre nourricière
Ne s'écoulera pas, à tout jamais figé.
Ceux dont la main fut meurtrière,
Du malheur qu'ils ont mérité
Ne verront pas finir l'implacable supplice.
Si tu brises la fleur de la virginité,
N'attends plus qu'elle refleurisse :
Ainsi de l'homicide; il ne peut s'effacer.
En vain, à torrents versant l'onde,
Sur sa tache on ferait passer
Le cours de tous les flots du monde.
Pour moi, qu'avec ma ville asservirent les dieux,
Venue, hélas! du foyer de mes pères
Dans ce palais impérieux,
Je dois, soumise aux lois de nos maîtres sévères,
Juste, injuste, approuver tout ordre qui vient d'eux.
Dans mon cœur j'étouffe ma haine;
En secret frémissante, et dévorant ma peine,
Sous ces voiles je pleure un maître malheureux.

ÉLECTRE.

Esclaves du palais, femmes, dans ces prières
Puisque vous m'assistez, soyez mes conseillères.
Quand mes libations et mes pleurs vont couler
Sur cette triste tombe, au mort comment parler?
Quels mots sembleront doux à l'ombre paternelle?
Lui dirai-je : « A l'époux, c'est l'épouse fidèle
Qui par mes mains envoie un hommage pieux;
C'est ma mère!... » Jamais je n'oserai, grands dieux!
Non, non, je ne sais pas ce qu'il faut que je dise,
Épanchant cette coupe entre mes mains remise.
Ou dirai-je : « Pour prix de l'hommage envoyé
Qu'aux méchants, c'est la loi, leur crime soit payé? »
Derrière moi plutôt faut-il, morne et muette,
Ainsi qu'ils l'ont frappé, qu'avec horreur je jette,
En détournant les yeux, la sainte effusion,
Comme une coupe offerte à l'expiation?
O femmes, conseillez ma sagesse incertaine :
Vous m'aimez; dans ces murs nous avons même haine.
Sans redouter personne, ouvrez-moi donc vos cœurs;
Car pour tous les mortels, libres ou serviteurs,
Le destin a des lois également fixées.
Parlez, si vous savez de plus sages pensées.

LE CHOEUR.

Comme l'autel d'un dieu ce tombeau respecté
M'entendra te répondre avec sincérité.

ÉLECTRE.

Oui, respecte sa tombe, et montre-toi sincère.

LE CHOEUR.

En répandant tes dons, pour les amis d'un père
Fais des vœux.

ÉLECTRE.

Mais, hélas! qui nommer son ami?

LE CHOEUR.

Toi d'abord, et quiconque est d'Égisthe ennemi.

ÉLECTRE.

Pour moi donc et pour toi, ces vœux, je les dois faire?

LE CHOEUR.

Réponds toi-même. Ici ton propre cœur t'éclaire.

ÉLECTRE.

Quel nom dans ma pensée aux nôtres dois-je unir?

LE CHOEUR.

D'Oreste, bien qu'absent, il te doit souvenir.

ÉLECTRE.

Qu'à propos on t'éveille, ô mémoire chérie!

LE CHOEUR.

Prie encor pour que ceux contre qui le sang crie....

ÉLECTRE.

Achève! Je suis jeune, instruis-moi.

LE CHOEUR.

Par tes vœux
Suscite un dieu puissant ou quelque homme contre eux.

ÉLECTRE.

Pour qu'il dicte l'arrêt, ou pour qu'il l'accomplisse?

LE CHOEUR.

Je dis : pour que son bras frappe et fasse justice.

ÉLECTRE.

Et crois-tu de tels vœux à ma bouche permis?

LE CHOEUR.

Mal pour mal est le droit envers les ennemis.

ÉLECTRE.

O dieu des morts, Hermès, sois mon héraut sous terre!
Fais aux dieux infernaux entendre ma prière,
A ces dieux surveillants du palais paternel,
A cette terre aussi, dont le sein maternel
Sans jamais s'épuiser enfantant toute vie,
La rappelle en son ombre, après l'avoir nourrie.
Et moi, versant aux morts cette libation,
A mon père je dis : « Ah! par compassion,
Jette un regard sur moi, sur mon malheureux frère,
Pour qu'il revienne ici. Vendus par notre mère,
Sans foyer, nous errons, misérables proscrits.
Son complice est l'époux qu'à ta place elle a pris.
Électre est sous leur joug. Ton fils, dans l'indigence,
Vit exilé; tandis qu'enivrés d'insolence,
Du fruit de tes travaux ils osent se parer.
Ouvre au banni, mon père, un chemin pour rentrer. »
C'est mon vœu pour ton fils. Et voici ma prière
Pour moi : « Fais que je sois plus sage que ma mère;
Plus pures soient mes mains! » J'ai parlé pour nous deux;
Mais pour tes ennemis entends quels sont mes vœux :
« Pour punir leur forfait que ton vengeur se lève!
Et que les meurtriers sentent le juste glaive! »
Je ne finirai point par un vœu de malheur,
Mais, comme en commençant, j'en dois faire un meilleur :
« Donne-nous tous les biens, avec l'aide puissante
De la terre, des dieux, de Thémis triomphante. »
Voilà quels vœux je mêle à ces libations.

Vous, répandez le chant des lamentations,
Comme on répand des fleurs : c'est la coutume sainte ;
Et dans l'hymne de mort exhalez votre plainte.

LE CHOEUR.

Jetez vos cris de deuil, versez vos pleurs sanglants
Sur votre roi, dont la mort fut sanglante,
Tandis que ce tombeau, de la vertu tremblante
Puissant rempart, et terreur des méchants,
Boit ces effusions funèbres.
Entends vers toi nos voix crier,
Maître auguste! Entends-les du fond de tes ténèbres.
Nous sanglotons! Quel terrible guerrier,
Quel Scythe, bandant l'arc d'où la flèche s'élance,
Ou, pour frapper de près, quel bras du glaive armé,
A ce palais par le crime opprimé
Apportera la délivrance?

ÉLECTRE.

Hermès, héraut du ciel et des lieux souterrains,
La tombe a bu la coupe offerte par nos mains.
Mais quelle est ma surprise! Apprends ce qui m'arrive.

LE CHOEUR.

Oh! parle! Mon cœur bat. Que ma frayeur est vive!

ÉLECTRE.

Regarde quel objet vient de frapper mes yeux.
On a sur le tombeau déposé ces cheveux.

LE CHOEUR.

Quel homme ou quelle femme apporta cette offrande?

ÉLECTRE.

A le conjecturer la peine n'est pas grande.

LE CHOEUR.

Je veux, quoique plus vieille, être instruite par toi.

ÉLECTRE.

Qui peut-on soupçonner, puisque ce n'est pas moi?

LE CHOEUR.

Ceux-là sont ennemis à qui d'abord l'on pense.

ÉLECTRE.

Ces cheveux cependant, vois quelle ressemblance....

LE CHOEUR.

Que dis-tu? Ces cheveux.... parle, je veux savoir....

ÉLECTRE.

Sont semblables aux miens, comme tu peux le voir.

LE CHOEUR.

Est-ce un présent secret qu'Oreste offre à son père?

ÉLECTRE.

Cette boucle est pareille à celles de mon frère.

LE CHOEUR.

Aurait-il donc osé venir jusqu'en ces lieux?

ÉLECTRE.

Il a fait au tombeau porter ce don pieux.

LE CHOEUR.

Je n'espère donc plus, loin d'être consolée,
Que cette terre un jour par son pied soit foulée.

ÉLECTRE.

Et moi j'ai senti là pénétrer comme un fer,
Et dans mon cœur troublé monter un flot amer.
Mes yeux restent fixés sur ce funèbre hommage,
Et des larmes de feu coulent sur mon visage.
A quel autre en effet parmi nos Argiens,
A qui sont ces cheveux, s'ils ne sont pas les siens?

Sans doute ce n'est point une main meurtrière
Qui les offrit au mort, non ce n'est point ma mère,
Ma mère!... si ce nom, elle doit le porter
L'inhumaine, acharnée à nous persécuter!
Mais comment affirmer, sans qu'un doute me reste,
Que cette sainte offrande est de mon cher Oreste?
Le cœur ému d'espoir cependant je la vois.
Hélas! pour se nommer que n'a-t-elle une voix,
La voix d'un messager, par qui mon âme instruite
Apaiserait enfin le trouble qui l'agite?
Oui, cette boucle alors parlant sans me tromper,
Sur un front ennemi s'ils l'ont osé couper,
Au loin serait par moi jetée avec colère;
Ou si, don fraternel, elle doit m'être chère,
S'unissant à mon deuil, signe aux pleurs consacré,
D'un père elle ornerait le tombeau vénéré.
Mais les dieux savent tout. Secourez-nous, dieux sages!
Notre esquif est battu de si cruels orages!
Si le destin nous doit envoyer un sauveur,
Que de ce faible germe il naisse un grand bonheur!
Mais quel nouvel indice? Et qu'en dois-je conclure?
Vois ces pas, dont les miens sont l'exacte mesure.
Là deux pieds sont marqués : celui de quelque ami
Qui marche à ses côtés, et le sien que voici!
De ce pied et du mien l'empreinte est bien la même.
Je me sens défaillir. Mon angoisse est extrême!

ORESTE.

(S'avançant vers Électre.)

Implorant les dieux bons, tâche d'obtenir d'eux
Qu'ils veuillent aussi bien accomplir tous tes vœux.

ÉLECTRE.

Quoi! m'auraient-ils déjà prété quelque assistance?

ORESTE.

De l'ami désiré reconnais la présence.

ÉLECTRE.

Et qui donc, le sais-tu? brûlais-je de revoir?

ORESTE.

Oreste, je le sais, était ton seul espoir.

ÉLECTRE.

Mais en quoi la bonté des dieux m'exauce-t-elle?

ORESTE.

Je suis Oreste. As-tu quelque ami plus fidèle?

ÉLECTRE.

Étranger, est-ce un piége où tu veux m'enlacer?

ORESTE.

Contre moi-même alors ce serait le dresser.

ÉLECTRE.

Tu te ris, je le vois, du mal qui me déchire.

ORESTE.

Rire de ta douleur, de la mienne c'est rire.

ÉLECTRE.

Et c'est Oreste à qui je parle en cet instant?

ORESTE.

Oui, c'est lui que tu vois, et tu doutes pourtant!
Mais quand tu regardais ce présent funéraire,
Et, semblables aux tiens, ces cheveux de ton frère,
Et quand tu mesurais mes pas, ton cœur joyeux
Volait alors vers moi; j'étais devant tes yeux.
De ces cheveux coupés ici cherche la trace :
La boucle rapprochée y retrouve sa place.

Vois ce brillant tissu qu'un jour tu m'as donné,
De fauves animaux par ta navette orné.
Mais réprime ta joie, et n'en fais rien paraître;
Car nous trouvons la haine où l'amour devrait être.

ÉLECTRE.

D'une race royale ô toi cher rejeton,
Espoir longtemps pleuré, sauveur de ta maison!
Oui, nous allons te voir par ton ferme courage
D'un père infortuné ressaisir l'héritage.
De quatre noms bien doux toi que je dois nommer,
Cher appui, comme un père il faut d'abord t'aimer.
Ma mère a mérité ma haine par son crime;
Sur un autel sanglant ma sœur tomba victime :
Toi seul es maintenant et ma mère et ma sœur,
Et mon frère fidèle, ô bien-aimé vengeur !
Près de moi seulement qu'avec toi puissent être
La Force et la Justice et le tout-puissant Maître !

ORESTE.

Jupiter ! à témoin ici nous t'appelons !
Jupiter, vois nos maux ! Vois les jeunes aiglons
Qu'a laissés orphelins l'aigle, leur noble père,
Expiré dans les nœuds d'une affreuse vipère.
Malheureux, quelle faim n'ont-ils pas à souffrir !
Eux-mêmes ne pourraient encor, pour se nourrir,
Comme l'aigle, porter leur chasse dans leur aire.
Tels tu peux, dieu puissant, voir Électre et son frère
Orphelins et chassés tous deux du saint foyer.
Qui donc sur ton autel viendra sacrifier
Et dresser tes festins avec le même zèle,
Quand tu nous as ravi ton serviteur fidèle ?

A l'aigle si sa race, ô dieu, ne survit pas,
Qui donc enverras-tu pour porter ici-bas
Les augures certains des volontés divines ?
Si tu laisses sécher jusque dans ses racines
Le vieil arbre royal, dans les jours consacrés
Tes temples de ses dons ne seront plus parés.
Rends à ce grand débris la séve qui ranime,
Et ceux qu'on croit perdus sortiront de l'abîme.

LE CHOEUR.

Chers enfants, vous par qui ces foyers ruinés
Vont être rétablis, soyez muets ! Craignez,
Si quelqu'un vous entend, que sa langue indiscrète,
Répandant vos secrets, enfants, ne les répète
A ces maîtres cruels, que puissent les grands dieux
Dans les feux du bûcher consumer sous nos yeux !

ORESTE.

Il ne peut me trahir l'oracle du dieu sage,
Qui vers ce grand péril a poussé mon courage,
L'oracle qui cent fois a de tourments affreux
Menacé d'allumer dans mon cœur tous les feux,
Si de mes biens ravis je dévore l'offense,
Si, d'un père égorgé désertant la vengeance,
Je refuse à son sang le sang des criminels.
Oui, moi-même, a-t-il dit, par des fléaux cruels
J'expierais les malheurs de cette ombre si chère.
Pour apaiser des dieux la terrible colère,
Argos d'abord verrait tous ses champs ravagés,
Et moi, s'insinuant dans mes membres rongés,
La lèpre imprimerait dans mes chairs ses morsures;
Tout mon corps blanchirait sous les dartres impures.

Par le sang paternel contre moi suscités,
D'autres maux sortiraient des enfers irrités.
Je verrais l'œil d'un père étinceler dans l'ombre.
Oui, sur le fils maudit, du fond du séjour sombre,
Les morts qu'ont égorgés de perfides parents,
Et la rage, et des nuits les fantômes errants
Lancent leurs traits vengeurs : il tremble, il s'épouvante;
Un cruel fouet d'airain meurtrit sa chair sanglante,
Et le chasse en exil loin du sol qu'il aimait;
A ses libations nul festin ne l'admet.
Aux autels de nos dieux s'il porte sa prière,
Quelqu'un qu'on ne voit pas l'écarte : c'est son père.
Nul hôte à son foyer jamais ne le reçoit,
Et ne veut avec lui dormir sous même toit.
Sans amis, méprisé, l'affreuse maladie
Dans un supplice lent consume enfin sa vie.
Ainsi parle l'oracle, et peut-il nous tromper?
Mais fût-il moins certain, nous devrions frapper.
Que de puissants motifs irritent ma colère!
L'ordre d'un dieu m'excite, et je pleure mon père.
De l'indigence aussi j'ai senti l'aiguillon.
Et pourrais-je laisser, ô vainqueurs d'Ilion,
Peuple noble entre tous, brave entre les plus braves,
Deux femmes sous leur joug vous tenir en esclaves?
Deux femmes! car ce lâche est femme aussi vraiment!
S'il est homme, on pourra le voir dans un moment.

LE CHOEUR.

Puissantes Déités, Parques! De la justice
Que la sainte loi s'accomplisse!
Qu'à l'outrage insolent l'outrage soit rendu!

J'entends l'équité vengeresse
Crier : C'est le prix qui m'est dû.
Que pour payer le sang le sang soit répandu.
Mal pour mal! c'est le mot de la vieille sagesse.

ORESTE.

STROPHE 1.

O père infortuné, qu'accabla le destin,
Pour toi que puis-je dire ou faire,
Lorsque d'un rivage lointain
J'aborde au pied de ce lit funéraire,
Où je te retrouve couché?
Loin du jour qui nous luit, tu dors dans tes ténèbres;
Mais on dit que nos pleurs funèbres
Sont un pieux honneur dont tu te sens touché.

LE CHOEUR.

STROPHE 2.

Mon fils, le bûcher dans sa flamme
Des morts n'anéantit point l'âme;
Mais de leur tombeau courroucé
Sort leur vengeance encor vivante.
Sur la victime on se lamente,
Le criminel est dénoncé;
Le courroux sans repos de l'ombre paternelle
Cherche un juste vengeur, et de ses cris l'appelle.

ÉLECTRE.

ANTISTROPHE 1.

O mon père, entends-nous! Entends nos deux douleurs
Qui se répondent et s'unissent.

Pour t'honorer mêlant leurs pleurs,
Sur ce tombeau tes deux enfants gémissent.
Hélas ! suppliants, exilés,
Ils cherchent un refuge auprès de ta chère ombre.
Pour eux nul bien, des maux sans nombre;
Comment vaincre le sort dont ils sont accablés?

LE CHOEUR.

Mais qu'Apollon bientôt nous aide,
J'entends déjà l'hymne joyeux
Dont l'allégresse aux pleurs succède.
Voici qu'un chant victorieux,
Aux plaintes imposant silence,
Ramène un fils, notre espérance,
Au palais des rois ses aïeux.

ORESTE.

STROPHE 3.

Pourquoi le fer d'un guerrier de Lycie
N'a-t-il pas sous les murs troyens,
O mon père, tranché ta vie?
De ton trépas léguant la renommée aux tiens,
Et dans les chemins de ta race
Laissant de ta grandeur l'ineffaçable trace,
Tu serais au delà des mers
Honoré d'un tombeau digne de ta mémoire,
Et sur ce monument de gloire
Nos pleurs couleraient moins amers.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 2.

Sur tant de héros que la guerre

A cachés sous la même terre,
Comme un auguste souverain
Tu régnerais, leur chef encore,
Et des dieux que l'enfer adore
Ministre au séjour souterrain;
Car, vivant, tu tenais sous ton obéissance
Les peuples gouvernés par ton sceptre et ta lance.

ÉLECTRE.

ANTISTROPHE 3.

Non, non, mon vœu ne serait pas, mon père,
Que le Xanthe t'eût vu mourir,
Et que sur sa rive étrangère,
Près de tant de guerriers, ta tombe eût pu s'ouvrir;
Mais plût au ciel, qu'avant leur crime,
La mort eût, à leurs mains dérobant la victime,
Désarmé tes vils assassins,
Et que le bruit du coup eût frappé ton oreille,
T'annonçant que le sort qui veille
Avait prévenu leurs desseins.

LE CHOEUR.

De tels biens ne sont pas, ma fille, à notre usage :
L'or même est de moindre valeur ;
Les Hyperboréens n'ont pas tant de bonheur.
Mais ta douleur explique ton langage;
Car ces deux coups, ces deux fléaux du sort,
A nos oreilles retentissent :
Notre appui le plus ferme est mort,
La puissance est aux mains que tous les bons haïssent.
Ces maux, enfants, c'est vous qu'ils frappent le plus fort.

ÉLECTRE.

STROPHE 4.

Ah! ta parole en mon cœur est entrée
Ainsi qu'une flèche acérée!
Puissant maître des dieux, qui du fond des enfers
Contre l'audace des pervers
Lentement fais sortir l'arrêt de la justice,
Même sur les parents tu veux qu'il s'accomplisse.

LE CHOEUR.

STROPHE 5.

Ah! puissé-je bientôt sur les restes meurtris
D'un homme atteint par la juste colère,
Et sur le corps sanglant d'une adultère
De l'hymne des tombeaux faire éclater les cris!
Pourquoi vouloir dans ma poitrine
Cacher une fureur divine?
Son souffle ardent sort de mon cœur;
On voit passer sur mon visage,
Comme un terrible vent d'orage,
La haine et le courroux vengeur.

ORESTE.

ANTISTROPHE 4.

Grand Jupiter, maître à qui rien n'échappe,
Lève sur eux ton bras, et frappe!
Oui, frappe, et donne un signe en qui nous ayons foi.
Je réclame aujourd'hui de toi
Les justes châtiments, vengeurs des injustices;
Vous, déesses des morts, devenez-moi propices.

LE CHOEUR.

Telle est la première des lois :
Quand sur le sol le sang ruisselle,
C'est le sang qu'ensuite il appelle :
D'Érynnis l'équitable voix
Nomme une victime nouvelle.
Malheur sur malheur s'amoncelle
Pour venger les morts d'autrefois.

ÉLECTRE.

STROPHE 6.

Mais où donc êtes-vous, puissantes Euménides?
O Malédictions des mortels égorgés,
Voyez ces orphelins, seul reste des Atrides,
Livrés au désespoir, exilés, outragés.
Jupiter, pour être vengés,
Où tourner nos regards timides?

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 5.

A ces tristes accents mon cœur a tressailli;
Il a senti, quand s'exhalaient tes plaintes,
Sur lui peser le froid des noires craintes,
Et dans mon âme en deuil l'espoir a défailli.
Mais bientôt à la ferme audace
Ce trouble passager fait place.
L'espoir, qui renaît radieux,
Chasse au loin les sombres nuages,
Et de plus consolants présages
Brillent déjà devant mes yeux.

ORESTE.

ANTISTROPHE 6.

Que dire sagement? Qu'un courroux moins sévère
Nous sied, quand nos douleurs condamnent nos parents?
Non, non! pour qu'en ce jour l'implacable colère
Puisse encor s'adoucir, les forfaits sont trop grands;
Car tu m'as des loups dévorants
Mis au cœur la rage, ô ma mère.

ÉLECTRE.

STROPHE 7.

Dans ma douleur, j'ai déchiré mon sein,
Comme, en un jour de deuil, la pleureuse Arienne;
Ou comme on voit la Cissienne
Des coups redoublés de sa main
Sur sa poitrine en sang déchaîner la tempête:
Mon bras a fait de même retentir,
Sans trêve et sans se ralentir,
Sous la grêle des coups, ma misérable tête.
Mais toi, ma mère, ô le plus dur des cœurs!
Tu fis en ennemi dans le tombeau descendre
Le roi dont les sujets n'ont pas suivi la cendre,
L'époux enseveli sans pleurs.

ORESTE.

STROPHE 8.

Dieux! que d'outrages tu rappelles!
Mais de ces injures cruelles
La trop juste peine l'attend.
Sur elle des dieux vois le glaive,

Vois mon bras vengeur qui se lève.
Frappons! et je mourrai content.

ÉLECTRE.

ANTISTROPHE 7.

Écoute, et connais tout son crime :
Elle a mutilé sa victime
Avant de la mettre au tombeau,
Afin que ta vie, ô mon frère,
Ne fût plus qu'un cruel fardeau.
Voilà ce que souffrit ton père!

ORESTE.

ANTISTROPHE 8.

C'est de lui seul que tu m'apprends le sort.

ÉLECTRE.

Pour moi, par leur mépris dans l'ombre repoussée,
Ils m'avaient du foyer chassée,
Comme un chien dangereux qui mord.
Mes larmes se cachaient, craignant d'être observées ;
Mais à travers un sourire joyeux
On voyait se mouiller mes yeux.
Garde en ton souvenir mes paroles gravées.
Jusqu'à ce fond immuable et serein
Où vit ta volonté, que leur pointe pénètre.
J'ai tout dit. Ton devoir, à toi de le connaître :
Marche, et que ton cœur soit d'airain.

ORESTE.

STROPHE 9.

A mes côtés viens combattre, mon père!

ÉLECTRE.

Ta fille en pleurs fait mêmes vœux que lui.

LE CHOEUR.

Viens ! notre chœur s'unit à leur prière.
Entends nos voix, parais à la lumière!
Contre le crime, ô roi, sois notre appui.

ORESTE.

ANTISTROPHE 9.

Fer contre fer, justice pour justice!

ÉLECTRE.

Que votre arrêt, dieux, soit exécuté.

LE CHOEUR.

Quels vœux ! l'horreur en mes veines se glisse.
Mais dès longtemps le sort est arrêté ;
Prions le ciel afin qu'il s'accomplisse.

STROPHE 10.

Maison du crime et du malheur !
O coup sanglant ! cruelle horreur !
Deuil gémissant qui nous accable !
Affliction inconsolable !

ANTISTROPHE 10.

Mais le remède n'est pas loin:
Pour tout guérir il n'est besoin
Que du fer sanglant des Atrides.
Tel est l'hymne des Euménides.

A notre appel ne demeurez pas sourds,

Vous qui là-bas régnez dans l'ombre noire.
A ces enfants accordez vos secours,
Dieux des enfers ; donnez leur la victoire.

ORESTE.

Toi qu'ils n'ont pas laissé mourir en souverain,
Mon père, exauce-moi ; mets ton sceptre en ma main.

ÉLECTRE.

Je t'invoque à mon tour : fais qu'au tyran j'échappe,
Père, et que d'un grand coup ma vengeance le frappe.

ORESTE.

Alors on t'offrira les funèbres repas :
Tes mânes autrement ne les recevront pas ;
Ils seront sans honneur, quand, suivant la coutume,
Dans les fêtes des morts le sacrifice fume.

ÉLECTRE.

Et moi tu me verras, en mon jour nuptial,
Porter de ton palais au sépulcre royal
Les justes dons, payés de mon riche héritage ;
Car ta tombe aura droit à mon premier hommage.

ORESTE.

Rends-lui la vie, ô terre ; et qu'il juge mes coups !

ÉLECTRE.

Pour un combat heureux, Proserpine, arme-nous.

ORESTE.

Souviens-toi de ce bain où tu mourus, mon père.

ÉLECTRE,

Des lacs où t'a frappé leur rage meurtrière.

ORESTE.

Il n'était point de fer le piége où tu péris.

ÉLECTRE.

Dans un voile honteux lâchement ils t'ont pris.

ORESTE.

Ton ombre, en y pensant, ô roi, s'éveille-t-elle?

ÉLECTRE.

Relèves-tu vers nous ta tête paternelle?

ORESTE.

A l'heure du combat envoie à tes enfants
L'aide de la justice : ou toi-même aux méchants
Rends du moins coup pour coup, si, vaincu par leur rage,
Tu veux enfin sur eux ressaisir l'avantage.

ÉLECTRE.

Quand tu nous vois tous deux, ô mon père chéri,
Assis près de ta tombe, entends ce dernier cri :
Prends pitié de ton fils, prends pitié de ta fille.
Voudrais-tu de Pélops éteindre la famille?
Quoique mort, tu seras vivant, si nous vivons;
Car le père au tombeau vit dans ses rejetons,
Comme un filet plongé dans la vague profonde
Par le liége qui flotte est soutenu sur l'onde.
Entends-nous : c'est pour toi que nous versons des pleurs,
C'est toi que nous sauvons, si tu nous rends vainqueurs.

LE CHOEUR.

Vos discours sont pieux et remplis de sagesse;
Vous deviez cet honneur au tombeau qu'on délaisse.
Mais puisque ton courage est prêt et ton cœur fort,
Voici l'heure d'agir; il faut tenter le sort.

ORESTE.

Soit! Mais il est permis qu'encore je demande
Comment elle a chargé vos mains de cette offrande

Qu'aux mânes d'un époux vous portez de sa part.
Que se propose-t-elle en essayant si tard
Si l'on pourra guérir un mal inguérissable ?
Au mort ce triste honneur ne peut être agréable.
Pourquoi donc ces présents ? Je le devine mal ;
Mais ils n'ont pas un prix qui soit au crime égal ;
Et qui prétend donner pour une vie humaine
Tous les trésors du monde, offre une rançon vaine.
Mais toi, si tu le peux, de m'instruire prends soin.

LE CHOEUR.

Je le peux, ô mon fils : de tout je fus témoin.
Cette impie eut un songe, et, de terreur pressée,
D'apaiser cette tombe il lui vint la pensée.

ORESTE.

Et qu'avait-elle vu ? Le peux-tu raconter ?

LE CHOEUR.

Un serpent, qu'elle crut, nous dit-elle, enfanter.

ORESTE.

Quel dénoûment ont eu ces visions étranges ?

LE CHOEUR.

Le monstre lui parut enveloppé de langes
Comme un petit enfant : et voilà qu'il eut faim.
Elle, en son rêve, alors lui présenta le sein.

ORESTE.

Et sans qu'il la blessât, comment le nourrit-elle ?

LE CHOEUR.

Du sang avec le lait jaillit de la mamelle.

ORESTE.

Ce songe vient du mort ; ne le crois pas menteur.

LE CHOEUR.

Alors elle s'éveille, et pousse un cri d'horreur.
L'éclat de cent flambeaux, éteint dans l'ombre épaisse,
Se rallume aussitôt à ses cris de détresse.
Dans l'espoir d'adoucir des mânes irrités,
Elle veut que ces dons au tombeau soient portés.

ORESTE.

O terre! ô saint tombeau! faites, je vous supplie,
Que cette vision par moi soit accomplie;
Car j'en sais le vrai sens, aisément deviné.
Au même sein que moi puisque le monstre est né,
Qu'il eut, comme un enfant, ses langes; et que celle
Par qui je fus nourri, lui donna la mamelle;
Et puisqu'avec le lait voyant couler le sang,
Elle a fait, dans son trouble, entendre un cri perçant;
C'est signe que, d'un monstre ayant été nourrice,
D'une sanglante mort il faut qu'elle périsse.
Et je suis le serpent qui la doit mordre au sein.
Qu'en dis-tu? Sois du songe à ton tour le devin.

LE CHOEUR.

Qu'il en soit donc ainsi! Mais il faut nous apprendre
Qui doit agir, qui doit dans le repos attendre.

ORESTE.

Un mot suffit : qu'Électre entre dans le palais;
Et mes justes desseins prudemment cachez-les.
Ils ont tué par ruse un héros vénérable :
Qu'ils tombent dans les lacs d'une ruse semblable,
Afin que Loxias n'en ait pas imposé,
Loxias qui jamais n'a mal prophétisé.
Je vais donc, ayant pris l'habit et l'équipage

Auquel se reconnaît l'étranger qui voyage,
Avec mon cher Pylade à leurs portes frapper,
Et là par le nom d'hôte et d'ami les tromper.
Nous saurons imiter, pour voiler notre audace,
La langue de Phocide et l'accent du Parnasse.
Les portiers du palais, sur ce funeste seuil
Peut-être aux voyageurs feront un triste accueil.
Mais nous, nous attendrons qu'alors devant la porte
Quelqu'un passe et nous voie et parle de la sorte :
« Quoi donc! au suppliant ce palais est fermé!
Où donc est votre maître? En est-il informé? »
Puis si du seuil royal franchissant la barrière,
Je trouve Égisthe assis au trône de mon père,
Ou s'il vient me parler, ou si son œil du mien
Vient chercher le regard, avant, croyez-le bien,
Qu'il m'ait dit seulement : « ton nom et ta patrie? »
Je le frappe; à mes pieds ce fer l'étend sans vie.
En ce jour Érynnis de sang peut s'assouvir :
C'est la troisième coupe ici qu'on va remplir.
Dans le palais, ma sœur, toi veille avec prudence;
Il faut à mes desseins que tout prête assistance.

(Au chœur.)

Et toi, comme il convient, fidèlement discret,
Sache à propos parler, à propos sois muet.
C'est assez. Maintenant laissons faire le reste
A ce dieu qui du glaive arma le bras d'Oreste.

LE CHOEUR.

STROPHE 1.

Des fléaux que la terreur suit
Pullulent au sein de la terre;

La mer incessamment produit
Des monstres qui nous font la guerre ;
Les cieux ardents ont leur tonnerre
Dont le feu sur nos têtes luit :
Mais la tempête, l'hydre et le monstre qui vole
Ont du moins des horreurs qu'exprime la parole.

ANTISTROPHE 1.

Comment exprimer la fureur
Des humains sans frein dans le crime,
Des femmes qu'emporte leur cœur
Loin de la borne légitime,
Et que l'amour pousse à l'abîme
Des noirs forfaits et du malheur?
Quand leur âme est en proie aux ardeurs insensées,
Les monstres sont vaincus, les brutes dépassées.

STROPHE 2.

Vous n'avez pas perdu le souvenir,
Ou votre mémoire est légère,
Du présent des enfers, dont osa se servir
Contre son propre sang Althée, horrible mère.
Elle a rallumé de sa main
Cette flamme de mort qu'elle laissait éteinte;
Depuis le jour où, sortant de son sein,
Du premier cri son fils avait jeté la plainte.
Cruelle Althée! il faut que ton enfant
Avec le tison meure :
Car pour tous deux la Parque avait au même instant
Fixé la dernière heure.

ANTISTROPHE 2.

Les vieux récits à notre haine encor
Signalent une autre furie,
Scylla, teinte de sang, qui, pour des colliers d'or,
Du père qui l'aimait aux Crétois vend la vie.
Nisus à Minos est livré;
Sur sa tête trahie une fille cruelle
A tranché l'or de ce cheveu sacré,
Gage heureux de salut et de vie immortelle.
Un lourd sommeil avait fermé ses yeux,
Quand s'approcha l'infâme.
O forfait! il expire : Hermès aux sombres lieux
Fait descendre son âme.

STROPHE 3.

Lorsque j'ai rappelé ces souvenirs tragiques,
Dois-je taire un hymen maudit
Qu'abhorrent les dieux domestiques,
La trame qu'en secret une adultère ourdit,
Et la ruse frappant un chef plein de vaillance,
Dont ses fiers ennemis craignaient la majesté?
Craindrai-je une lâche puissance?
Un foyer sans honneur sera-t-il respecté?

ANTISTROPHE 3.

Les forfaits les plus noirs que le passé raconte
Lemnos les vainquit par le sien;
Quel lieu n'en proclame la honte?
D'un crime on a tout dit, le nommant « lemnien. »

Mais l'impie est en butte à la haine céleste;
Il périt dans l'opprobre : et quand honore-t-on
Celui qu'un juste dieu déteste?
Nos sombres souvenirs sont-ils hors de saison?

STROPHE 4.

Les traits que la justice lance
Portent au cœur un coup mortel.
Les saintes volontés du ciel
Ne sont pas un vil sol que foule l'insolence.
Par les iniquités que le méchant commit
Des dieux les lois sont violées;
Mais sur ses bases ébranlées
La justice se raffermit.

ANTISTROPHE 4.

L'enclume de la destinée
Forgea le fer qui déjà luit.
Sous ce toit sa main introduit
La nouvelle fureur qui du vieux crime est née.
Pour laver la souillure enfin voici venir
Erynnis, longtemps appelée,
La déesse dissimulée
Qui garde un profond souvenir.

ORESTE, PYLADE, UN ESCLAVE, LE CHOEUR.

ORESTE.

Holà! gardien, holà! quelqu'un frappe à la porte.
S'il est là quelqu'esclave, encore un coup qu'il sorte.

Que mon troisième appel le fasse enfin venir,
Si la maison d'Égisthe à l'hôte aime à s'ouvrir.

L'ESCLAVE.

(Ouvrant la porte.)

Bien! j'entends. D'où viens-tu? quel pays t'a vu naître?

ORESTE.

Aux maîtres du palais fais sur-le-champ connaître
Que je suis là, chargé de nouvelles pour eux.
Hâte-toi : la nuit vient sur son char ténébreux;
Et déjà voici l'heure où l'étranger qui passe
Jette l'ancre avec joie au gîte qui délasse.
Il est temps que quelqu'un vienne au-devant de moi,
Celle qui tient ici la maison sous sa loi,
Ou mieux encor le maître : avec lui le langage
N'est point par le respect obscurci d'un nuage:
Car l'homme parle à l'homme en pleine liberté,
Et sur tout ce qu'il veut s'explique avec clarté.

ORESTE, PYLADE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, que voulez-vous? Rien ne vous fera faute
De ce qu'un tel palais doit offrir à tout hôte :
Le bain qu'on fait tiédir, le repos souhaité,
Un lit, et des regards la franche honnêteté.
S'agit-il, étrangers, de soins moins ordinaires?
Je vais le dire au roi, dont ce sont les affaires.

ORESTE.

Je suis Phocidien, Daulis est mon pays.

Vers Argos, où j'arrive, en marche m'étant mis,
Comme je me hâtais, chargé de ce bagage,
Un homme me rencontre, inconnu de visage,
Veut savoir mon chemin, me dit quel est le sien.
Strophius est son nom, que m'apprend l'entretien.
« Puisque c'est vers Argos qu'aussi bien tu fais route,
Me dit-il, d'un message, ami, je peux sans doute
Te charger, pour qu'il soit fidèlement rendu;
Oreste est mort : annonce aux siens qu'ils l'ont perdu.
Garde-toi d'y manquer. Et s'ils te font entendre
Que d'ici nous devons leur envoyer sa cendre,
Ou s'il faut, parmi nous qui l'avions adopté,
Qu'il soit mis au tombeau par l'hospitalité,
Reviens nous déclarer ce que nous devons faire.
Nous cependant aux flancs de l'urne funéraire
Nous avons mis sa cendre, et nos pleurs ont coulé. »
Voilà ce qu'il m'a dit. Ceux à qui j'ai parlé
Seraient-ils les parents à qui cette ombre est chère?
Je ne sais; mais il faut qu'on instruise le père.

ÉLECTRE.

Voilà donc à jamais nos destins ruinés!
O sur cette maison dieux vengeurs acharnés,
Que votre œil sait nous suivre en nos plus sûrs asiles!
Qu'à nous frapper de loin vos flèches sont habiles!
Ah! par ce dernier coup tout appui m'est ravi.
Celui qui seul gardait, par le sort mieux servi,
Le pied hors de la fange où nous retient le crime,
Oreste, qui devait nous tirer de l'abîme,
Le sauveur qu'en ces murs je croyais déjà voir,
Vient d'éteindre en mourant notre suprême espoir.

ORESTE.

A mes hôtes puissants que n'ai-je été le maître
Par un message heureux de me faire connaître,
Et de payer ainsi leur hospitalité !
Car quel bien n'est par l'hôte à l'hôte souhaité ?
C'eût été cependant lâcheté criminelle
De taire à des amis cette grande nouvelle,
Lié par ma promesse, accueilli sous leur toit.

CLYTEMNESTRE.

D'être ici bien traité tu n'en as pas moins droit;
On ne t'en fera point chez nous moins bon visage :
Quelqu'autre aurait bientôt apporté ce message.
Mais nous devons songer que, venus de si loin,
Des soins hospitaliers leur fatigue à besoin.
(A un esclave.)
Conduis-le dans la chambre aux hôtes préparée,
Et qu'avec lui sa suite au palais ait entrée.
Surtout n'épargne rien pour les bien recevoir.
C'est toi qui m'en réponds. Va donc, fais ton devoir.
Pour nous, portons au roi cette grande nouvelle ;
Nous avons par bonheur des amis pleins de zèle :
Il nous faut entre nous consulter prudemment
Sur les devoirs qu'impose un tel événement.

LE CHOEUR.

Du palais esclaves fidèles,
Pour notre Oreste quand nos vœux
S'élèveront-ils vers les dieux ?
Quand nos voix éclateront-elles ?

Sainte terre ! ô saint monument,
Qui tiens cachée à la lumière
Cette ombre royale et guerrière,
Secourez-nous : c'est le moment.
Oui, voici l'heure décisive
Où la ruse persuasive
Va livrer son combat pour nous,
Avec le dieu du séjour sombre,
Hermès, qui s'avance dans l'ombre
Et qui dirigera les coups.

### LE CHOEUR, LA NOURRICE.

LE CHOEUR.

L'hôte cache un projet, qui leur sera funeste.
Mais voici, tout en pleurs, la nourrice d'Oreste.
Où cours-tu, Cilissa ? Quelque chagrin, je croi,
Met, sans payer passage, à la voile avec toi.

LA NOURRICE.

La reine a désiré que devant lui le maître
Aux hôtes sur-le-champ ordonnât de paraître,
Pour qu'entre hommes parlant, du message apporté
On pût mieux éclaircir l'entière vérité.
Sous de tristes regards qu'elle a soin que l'on voie,
Devant ses serviteurs dissimulant sa joie,
En secret elle rit de ce coup du destin
Dont l'étranger lui donne un avis trop certain :
Coup pour nous si funeste, heureux trois fois pour elle !
Et pour cet homme aussi quelle douce nouvelle !
Je suis bien malheureuse. Ah ! grands dieux, que de pleurs

A mes yeux ont coûté déjà tous les malheurs
Sous qui j'ai vu gémir cette maison royale!
Jamais encor pourtant je n'eus douleur égale.
J'ai tout avec courage enduré jusqu'ici ;
Mais mon cher nourrisson, mon plus tendre souci,
Que naissant j'ai reçu, dont j'ai soigné l'enfance,
Dont les cris appelaient, la nuit, mon assistance!
Soins perdus! Cependant qu'il m'a donné de mal!
Car l'enfant sans raison est comme l'animal;
Pour penser à sa place il n'a que sa nourrice.
Par un seul mot distinct sans qu'il nous avertisse,
Il a faim, il a soif, ses langes sont trempés :
Cet âge n'attend pas et nos soins sont trompés.
Pourtant ma prévoyance était bien attentive;
Mais elle se trouvait parfois un peu tardive.
Aussi j'avais souvent des langes à blanchir;
Je devais à la fois et laver et nourrir;
Près de lui j'ai rempli ce double ministère,
Depuis qu'entre mes bras il fut mis par son père;
Et j'apprends qu'il est mort! Mais, sans plus de lenteur,
Des maux que nous pleurons allons trouver l'auteur.
Quelle joie aujourd'hui ne sera pas la sienne!

LE CHOEUR.

Et dans quel appareil dois-tu dire qu'il vienne?

LA NOURRICE.

Dans quel appareil? Parle avec plus de clarté.

LE CHOEUR.

Entouré de sa garde, ou sans être escorté?

LA NOURRICE.

Avec les gens armés qui gardent sa personne.

LE CHOEUR.

Cache au cruel tyran l'avis qu'elle lui donne.
Pour qu'il soit sans soupçon, prenant un air joyeux,
Cours lui dire que seul il se rende en ces lieux.
Où pèche le message il faut qu'on le corrige.

LA NOURRICE.

Ce qu'on vient d'annoncer n'a donc rien qui t'afflige?

LE CHOEUR.

Mais quoi? si Jupiter changeait le cours du sort?

LA NOURRICE.

Comment, quand tout espoir avec Oreste est mort?

LE CHOEUR.

Nous espérons pourtant, sans être grands prophètes.

LA NOURRICE.

Aurais-tu donc reçu des lumières secrètes?

LE CHOEUR.

Va porter ton message, et remplis ton devoir,
Laissant aux dieux les soins que règle leur pouvoir.

LA NOURRICE.

Docile à tes conseils, je cours donc vers Égisthe.
Pour que tout aille au mieux, qu'un dieu bon nous assiste!

LE CHOEUR.

STROPHE.

Accorde un succès glorieux,
Jupiter, souverain auguste,
A ceux dont le cœur est pieux
Et la volonté sage et juste.
Nous ne réclamons que le droit :

D'un fils soutiens la sainte audace.
Que ses ennemis, face à face,
Le trouvent armé sous leur toit.
Car pour prix de ton assistance,
Qui si haut le relèvera,
Au double, au triple il te paîra
Sa dette de reconnaissance.

ANTISTROPHE.

Tu sais, grand dieu, que l'orphelin
Peut, s'il sent ta main souveraine,
Modérer la course sans frein
De ce char du malheur qu'il traîne :
Argos le verra, fier coursier,
Toucher le but de la carrière.
Entendez aussi ma prière,
Dieux de cet opulent foyer !
Dieux protecteurs ! je vous appelle :
Expiez tant de sang versé ;
Lavez les crimes du passé
Par une justice nouvelle.

Que le meurtre ait produit son dernier rejeton !
Mais aujourd'hui la vengeance est permise.
O dieu, que tient caché l'antre qui prophétise,
Du noble enfant relève la maison ;
Viens dissiper la nuit épaisse,
Fais qu'un jour libre et pur à nos yeux reparaisse ;
Et qu'Hermès avec toi nous prête un juste appui ;
Que son adresse écarte les obstacles !

Cependant le dieu des oracles,
Sait encor des secrets qu'on apprendra de lui.
Mais sa parole est d'ombre enveloppée,
A sa voix une nuit se répand sur nos yeux;
Et lorsque par le jour la nuit est dissipée,
L'oracle, en s'éclairant, reste mystérieux.

Si j'obtiens que ce dieu m'entende,
Argos ne verra plus des esclaves en pleurs,
Qui, pour fléchir les morts, portent la riche offrande,
Et dont la lyre chante un hymne de douleurs;
Ma délivrance sera grande;
Ceux que j'aime atteindront le terme des malheurs.
Tois, sois ferme, quand vient le moment redoutable,
Et par la voix paternelle étouffant
Cette autre voix qui criera : « Mon enfant! »
Obéis au destin, qui seul est responsable.
Prends ainsi que Persée un inflexible cœur;
Que tes amis vivants, ceux qu'au tombeau tu pleures
Soient réjouis par ta fureur.
Porte la mort en ces demeures,
Et que le meurtrier sente ton bras vengeur.

ÉGISTHE, LE CHOEUR.

ÉGISTHE.

On me demande ici, je viens vers qui m'appelle.
J'entends, non sans regret, parler d'une nouvelle
Qu'un étranger, dit-on, s'est chargé d'apporter :
Oreste serait mort. Certes nous imputer

Ce funeste accident, serait une imposture
Qui de cette maison rouvrirait la blessure.
Mais démêlons si l'hôte a dit la vérité,
Ou propage un vrai bruit, qu'en sa légèreté
A tous les vents recueille un sexe prompt à craindre,
Et qu'un souffle bientôt suffira pour éteindre.
Réponds : ne sais-tu rien qui me puisse éclairer?

LE CHOEUR.

Je sais ce qu'on a dit. Mais hâte-toi d'entrer :
Parle à ces étrangers. Pour croire aux bruits qu'on sème,
Il faut avoir d'abord interrogé soi-même.

ÉGISTHE.

Je veux voir l'étranger, m'enquérir avec soin
Si de la mort d'Oreste il nous parle en témoin,
Ou sur la seule foi d'une rumeur légère.
Ma prudence a des yeux, que l'on ne trompe guere.

LE CHOEUR.

Que dire? et par quels vœux que tu puisses bénir,
O Jupiter, commencer mes prières?
Par quelles paroles finir
Qui, dans leur zèle ardent, répondent aux premières?
Ou, souillé de crime en ce jour,
Le fer des glaives homicides
Anéantira sans retour
La maison des nobles Atrides,
Ou nous verrons sur nos autels
Des saints flambeaux la flamme rallumée
Par la main du vengeur, libre et du sceptre armée,
Qui se ressaisira des trésors paternels.

Tel est le prix qu'un héros se propose,
Dans la lutte où, sans hésiter,
Seul contre deux il va se présenter.
Dieux, faites triompher sa cause!

ÉGISTHE, dans l'intérieur.

Ah! Ah!

LE CHOEUR.

Qu'entends-je, ô dieux! et qu'est-il arrivé?
Éloignons-nous d'ici; tout paraît achevé.
Et maintenant qu'entre eux la querelle est vidée,
Que de s'en prendre à nous personne n'ait l'idée.

## LE CHŒUR, L'ESCLAVE, puis CLYTEMNESTRE.

L'ESCLAVE.

Malheur! sur moi malheur! Maître, c'est fait de toi!
Égisthe, tu n'es plus. Trois fois malheur sur moi!
Du gynécée, allons! qu'on nous ouvre l'entrée,
Qu'on ôte les verrous dont la porte est barrée.
Nous aurions grand besoin de quelque jeune bras,
Non pour lui: tout secours est inutile, hélas!
Ah! je crie à des sourds; et c'est perdre ma peine;
Tout le monde ici dort. Mais où donc est la reine?
Que fait-elle? Je crois que la main du vengeur
Lui tient déjà du fer la pointe sur le cœur.

CLYTEMNESTRE.

Qu'est-ce donc? et quels cris à mon oreille arrivent?

L'ESCLAVE.

Je te dis que les morts égorgent ceux qui vivent.

CLYTEMNESTRE.

Ah! le sens de ces mots ne m'a pas échappé.
Oui, par ruse mourra qui par ruse a frappé.
Hâtez-vous! Donnez-moi ma redoutable hache!
Dois-je vaincre ou périr? Qu'à l'instant je le sache.
A cette extrémité nous en sommes venus.

LE CHOEUR, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Je te cherche à ton tour; pour lui, n'en parlons plus.

CLYTEMNESTRE.

Ah! cher Égisthe! mort!

ORESTE.

Tu l'aimes? C'est justice
Que le même tombeau tous deux vous réunisse.
Ton cœur de le trahir n'y sera point tenté.

CLYTEMNESTRE.

Grâce! épargne ce sein où tu fus allaité,
Où tu dormis, mon fils.

ORESTE.

Cher Pylade, que faire?
Faut-il que ma pitié l'épargne? Elle est ma mère.

PYLADE.

L'oracle d'Apollon sera donc oublié,
Ses ordres, les serments dont la foi t'a lié?
Crains avant tout les dieux ; leur haine seule importe.

ORESTE.

Cette parole est sage, et ton conseil l'emporte.

(A Clytemnestre.)

Suis-moi, viens! près de lui de ma main tu mourras.

C'est lui qu'à ton époux, vivant, tu préféras;
Morts, ensemble dormez, puisqu'il t'est cher ce traître,
Et que là fut ta haine où ton amour dut être.

CLYTEMNESTRE.

C'est moi qui t'ai nourri ; de vieillir permets-moi!

ORESTE.

Couverte d'un tel sang, je vivrais près de toi !

CLYTEMNESTRE.

Le destin seul, mon fils, est l'auteur de ce crime.

ORESTE.

C'est aussi le destin qui te veut pour victime.

CLYTEMNESTRE.

Des mères, mon enfant, il est un dieu vengeur.

ORESTE.

Ne m'as-tu pas livré, moi ton fils, au malheur?

CLYTEMNESTRE.

Non; mais à des amis confiant ton enfance....

ORESTE.

Je fus deux fois vendu, moi libre de naissance.

CLYTEMNESTRE.

Quel prix me fut payé, si j'ai vendu mon fils?

ORESTE.

Quel prix ? ah ! je le tais : car pour toi j'en rougis.

CLYTEMNESTRE.

Mais ton père eut ses torts ; j'attends que tu les dises.

ORESTE.

Respectez le guerrier, femmes à l'ombre assises.

CLYTEMNESTRE.

L'époux absent nous laisse à l'ennui qui flétrit.

ORESTE.

L'homme absent qui combat oisives vous nourrit.

CLYTEMNESTRE.

Je le vois, dans ton cœur ma mort est résolue.

ORESTE.

Non, non, ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as voulue.

CLYTEMNESTRE.

Crains ces filles d'enfer qu'une mère armera.

ORESTE.

Où fuir celles qu'un père au fils lâche enverra ?

CLYTEMNESTRE.

Vivante, au sourd tombeau je fais donc ma prière?

ORESTE.

Ton destin est fixé par celui de mon père.

CLYTEMNESTRE.

Ah! voilà le serpent que mon sein a porté!

ORESTE.

Oui, le terrible songe a dit la vérité.
Ton bras fut criminel, qu'un crime le punisse!

(Il entraîne Clytemnestre derrière la scène.)

LE CHOEUR.

Sur ces deux malheureux que notre voix gémisse.
Mais quand Oreste, hélas! a rempli jusqu'aux bords
La coupe où fut versé le sang de tant de morts,
Il nous plaît cependant que de cette famille,
Qui déjà s'éteignait, le flambeau vive et brille.

STROPHE.

Il est venu pour les fils d'Ilion
Le juste jour, le jour du châtiment sévère.

Dans le palais d'Atride, ouvert à leur colère,
Deux vengeurs sont entrés comme un double lion.
L'exilé que l'oracle envoie
Et qu'a conduit la sagesse des dieux
Reste aujourd'hui victorieux.
Pour lui chantez l'hymne de joie!
Car il a reconquis ses trésors usurpés,
Et, relevant des rois la grandeur, qu'ont détruite
Les deux vils criminels par son glaive frappés,
Il a mis le malheur en fuite.

ANTISTROPHE.

Elle est venue et l'a pris par la main,
Celle qui sait voiler le prudent stratagème,
La peine au cœur rusé, fille du dieu suprême :
Justice est son beau nom dans le langage humain.
Sa colère, souffle homicide,
D'un vent de mort frappe au cœur le méchant;
D'un pied lent dans l'ombre marchant,
Elle atteint l'épouse perfide,
Comme l'avait prédit la voix du grand devin,
La voix de Loxias, dieu toujours véridique,
Sur le flanc du Parnasse annonçant le destin
Du fond de son antre delphique.

Non, le pouvoir des dieux, sur le monde étendu,
Ne peut aller jusqu'à servir le crime.
Qu'à ces grands dieux, armés d'un sceptre légitime,
Un juste hommage soit rendu.
Voici renaître la lumière.

Le dur frein tombe enfin, de ma bouche arraché.
Relève-toi, palais, qu'ils ont tenu couché
Assez longtemps dans la poussière.
Le temps, qui change tout, rend la gloire à tes murs,
Et par l'expiation lave
Tes foyers redevenus purs.
La destinée encor peut sourire à l'esclave ·
Mes oreilles, mes yeux au bonheur vont s'ouvrir;
Tout à l'heure, en pleurant, je disais : « L'étrangère,
Hélas! doit donc deux fois mourir! »
Voici renaître la lumière.

ORESTE, LE CHOEUR.

ORESTE.

Voyez de ce pays les deux usurpateurs,
Meurtriers de mon père et nos persécuteurs.
Tous deux, au trône assis, étaient d'intelligence;
On peut voir qu'ils n'ont pas rompu leur alliance.
Ce qu'ils avaient juré s'est fait fidèlement.
D'assassiner mon père ils avaient fait serment,
Comme aussi dans la mort d'unir leur destinée :
En tout ils ont tenu la parole donnée.
Voyez encore ici, car vous avez tout su,
L'instrument du forfait, ce perfide tissu,
Ce filet, qui livrant la victime à leur rage,
De ses pieds, de ses mains lui défendit l'usage.
Déployez-moi ce voile, et rangez-vous autour;
Ce piége à prendre un roi, qu'il s'étale au grand jour;
Et le père verra les crimes de ma mère,

Le père! non le mien, mais ce dieu de lumière
Dont le regard voit tout, qui, s'il en est besoin,
Au jour du jugement pourra m'être témoin
Que mettre à mort ma mère était faire justice.
Il serait superflu de parler du complice :
Adultère, à la loi sa peine a satisfait.
Mais elle, auteur premier de cet affreux forfait
Contre un époux de qui ses entrailles de mère
Ont porté les enfants, charge autrefois si chère,
Odieuse depuis, comme elle l'a montré,
Qu'était-elle, grands dieux! Dis, quel monstre abhorré,
Quel reptile des mers, quelle vipère impure,
Et dont le seul contact peut tuer sans morsure?
Si cruel fut son crime, et si noir son venin,
Quand l'horrible projet fut conçu dans son sein!
Avant de voir jamais entrer en ma demeure
Pareille épouse, ô dieux, que sans enfants je meure!

LE CHOEUR.

Hélas! quels malheurs ce jour vit!
Ta mort fait frémir la nature.
Hélas! hélas! celui qui te survit
Au cœur lui-même a sa blessure.

ORESTE.

L'a-t-elle fait ou non? Il témoigne pour moi
Ce vêtement qu'Égisthe a teint du sang d'un roi!
Voyez d'un meurtre ancien ces marques assurées,
De ce riche tissu les couleurs altérées.
De quel nom le nommer, ce voile de malheur?
Que vous semble-t-il être? un piége de chasseur
Où l'on prend le lion? un linceul mortuaire,

Vêtement de la tombe? Ah! c'est le rets trompeur,
Le perfide filet tendu par le voleur.
Quel instrument utile au larron sans courage
Qui surprend l'étranger et vit de brigandage!
Grâce à cet heureux piége avec tant d'art dressé,
Pour lui quel joyeux gain, et que de sang versé!
Mon âme, à cette vue, entre en un trouble extrême.
Je triomphe tantôt et m'applaudis moi-même;
Et de ce que j'ai fait tantôt épouvanté,
Je gémis, je t'accuse, ô voile ensanglanté!
Je pleure le forfait, la peine, les Atrides,
Et la victoire, hélas! de mes mains parricides.

LE CHOEUR.

Vivre sans mal n'est point le lot humain :
A la douleur aucun mortel n'échappe.
Aujourd'hui l'un, comme l'autre demain,
Tour à tour le destin nous frappe.

ORESTE.

De tout ceci, crois-moi, je vois venir la fin.
Comme un char entraîné par des coursiers sans frein,
Un transport indompté m'emporte avec furie.
Je sens déjà la peur qui dans mon âme crie;
Mon cœur ensemble bat de colère et d'effroi.
Mais dans ce temps qu'encor je suis maître de moi,
Devant tous mes amis bien haut je le proclame,
Je fus juste en frappant ma mère, épouse infâme,
Que détestent les dieux, qui m'a fait orphelin;
Et j'eus, dans mon audace, un conseiller divin,
Loxias, qui, jugeant ma cause légitime,

16

M'a dit qu'agir ainsi ne serait pas un crime,
Que, si je reculais.... je tais le châtiment:
Tous perdraient loin du but leur flèche en le nommant.
Maintenant, voyez-moi : dans mes mains suppliantes
Portant ce rameau saint aux branches verdoyantes,
Vers l'autel qui du monde indique le milieu,
Où brûle d'Apollon l'inextinguible feu,
J'irai; je fuis mon sang dont la terre est rougie.
Le dieu défend qu'Oreste ailleurs se réfugie.
Mais qu'un jour tout Argos parle avec vérité
De ces cruels malheurs de la fatalité.
Moi, sans patrie, errant, d'une triste victoire,
Vivant et mort, je laisse aux hommes la mémoire.

LE CHOEUR.

Puisque ta cause est juste, à tes accusateurs
Pourquoi joindre ta voix, et parler de malheurs?
N'as-tu pas délivré cette ville asservie,
Toi qui de deux serpents viens de trancher la vie?

ORESTE.

O femmes, regardez! Qu'ils sont affreux à voir
Ces démons de l'enfer, spectres vêtus de noir!
D'innombrables serpents leurs têtes se hérissent.
Je ne puis plus rester.

LE CHOEUR.

Quels transports te saisissent?
Par quelles visions es-tu donc assiégé?
Fils aimé tendrement de ton père vengé,
De ces noires terreurs chasse la vaine image;
Ne laisse pas la crainte égarer ton courage.

ORESTE.

Non, non, ce ne sont pas de si vaines terreurs!
De ma mère, oh! vraiment, ce sont les chiens vengeurs.

LE CHOEUR.

Ah! c'est que sur ta main ce sang est encor tiède.
Par là s'explique assez le trouble qui t'obsède.

ORESTE.

Grand Loxias! voici les monstres plus nombreux.
De leurs yeux irrités distille un sang affreux.

LE CHOEUR.

Au temple d'Apollon, par qui le sang s'expie,
Cours, pour qu'il te délivre et qu'il te purifie.

ORESTE.

Je les vois : eh! quoi donc? ne les voyez-vous pas?
Je ne puis plus rester. Les voilà sur mes pas.

LE CHOEUR.

Emporte tous nos vœux. Que ton sort s'adoucisse.
Puisse sur tes périls veiller un dieu propice!

Hélas! sur ce palais des rois,
Où le parent au parent est funeste,
La tempête éclata trois fois.
Son premier trait le frappa, quand Thyeste
Prépara le sanglant repas,
Et le second, lorsqu'en un bain perfide
Un roi guerrier, un noble Atride,
Souffrit un indigne trépas.

Le troisième aujourd'hui, c'est ton bras qui le lance,
O sauveur ! ô fléau ! de quel nom te nommer ?
D'un temps meilleur est-il quelque espérance?
Quel est le jour qui viendra désarmer
La foudre en paix dormant aux mains de la vengeance?

FIN DES CHOÉPHORES.

# NOTES.

PAGE 195.

. . . . . . . . . Oh! pourquoi,
Quand tu mourus, mon père, étais-je loin de toi?

Je place après le vers, ou plutôt après le débris de vers : Κλύειν, ἀκοῦσαι, les deux vers tirés des scolies du Vatican sur l'*Alceste* d'Euripide, et qui ont paru à plusieurs critiques appartenir à cette scène :

Οὐ γὰρ παρὼν ᾤμωξα σὸν, πατὲρ, μόρον,
Οὐδ' ἐξέτεινα χεῖρ' ἐπ' ἐκφορᾷ νεκροῦ.

PAGE 198.

Soit qu'à midi son bras vengeur, ....

J'avoue que l'explication littérale de ce passage difficile, dont le texte est peut-être altéré, ne me paraît avoir été donnée avec une clarté suffisante par aucun des commentateurs. J'ai suivi, faute de mieux, le sens proposé par Schütz et par quelques autres interprètes.

PAGE 198.

Je dois, soumise aux lois de nos maîtres sévères,...

Je suis pour ce passage le texte de Schütz :

Δίκαια καὶ μὴ δίκαια,
Πρέπον τύχαις βίου,
Βίᾳ φερομένων αἰνέσαι, πικρὸν φρένων
Στύγος κρατούσῃ.

PAGE 201.

Je ne finirai point par un vœu de malheur.

Au lieu de :

Ταῦτ' ἐν μέσῳ τίθημι τῆς κακῆς ἀρᾶς,

je lis, avec Schütz :

Ταῦτ' ἐν μέσῳ τίθημι τῆς καλῆς ἀρᾶς.

PAGE 206.

Toi seul es maintenant et ma mère et ma sœur
Et mon frère fidèle. . . . . . . . . . .

Andromaque dit de même :

Ἕκτορ, ἀτὰρ σύ μοι ἐσσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
Ἠδὲ κασίγνητος. . . . . . . . . .

Il faut comparer aux vers d'Eschyle tout ce passage du sixième livre de l'Iliade (vers 413-430).

PAGE 209.

Loin du jour qui nous luit, tu dors dans tes ténèbres.

Au lieu de :

Σκότῳ φάος ἰσόμοιρον,

je lis, avec Weil :

Σκότῳ φάος ἀντίμοιρον.

En adoptant cette leçon, j'ai pu donner à ce difficile passage le sens indiqué par le scoliaste.

PAGE 209.

Mon fils, le bûcher dans sa flamme
Des morts n'anéantit point l'âme.

Sénèque, dans ses *Troyennes* (v, 372 et suiv.), a pris le contre-pied de cette belle pensée d'Eschyle. Il fait dire au chœur :

An toti morimur, nullaque pars manet
Nostri, quum profugo spiritus halitu

Immixtus nebulis cessit in aera,
Et nudum tetigit subdita fax latus?
. . . . . . . . . . . . . .
Post mortem nihil est. . . . .

PAGE 209.

Le courroux sans repos de l'ombre paternelle....

Au lieu de :

Πατέρων τε καὶ τεκόντων
Γόος ἔνδικος ματεύει,
Τὸ πᾶν ἀμφιλαφὴς ταραχθείς,

je lis, avec Weil :

Πατέρων τε καππεσόντων
Κότος ἔνδικον ματεύει
Ῥοπὰν ἀμφιλαφὴς ταραχθείς.

PAGE 211.

De tels biens ne sont pas, ma fille, à notre usage.

Il y a, dans les *Troyennes* d'Euripide (v. 590) un passage qui rappelle celui-ci. Hécube a souhaité de descendre aux enfers, pour y rejoindre Priam. Andromaque lui dit :

οἷδε πόθοι μεγάλοι.

PAGE 214.

. . . . . . . . Qu'un courroux moins sévère
Nous sied, quand nos douleurs condamnent nos parents?

Je ne suis pas, dans cette antistrophe, la ponctuation de Boissonade, mais celle de Schütz :

. . . . . . . Ἦ τάπερ
Πάθομεν ἄχθεα πρός γε τῶν τεκομένων
Πάρεστι σαίνειν; . . . . . .

PAGE 214.

Dans ma douleur j'ai déchiré mon sein, ....

Au lieu de :

Ἔκοψε κομμὸν Ἄρειον, εἴτε Κισσίας
Νόμοισι πολεμιστρίας,

je lis, suivant le texte de quelques éditions :

Ἔκοψα κομμὸν Ἄρειον, εἴτε Κισσίας
Νόμοις ἰηλεμιστρίας. . . . .

Voir la traduction latine d'Ahrens et le commentaire de Weil sur ce passage d'Eschyle. J'avais d'abord traduit ainsi, d'après le texte de Boissonade :

Elle a frappé comme dans les combats
Arès lui-même, ou bien la Cissienne guerrière.
On a vu sa main meurtrière
A droite, à gauche, en haut, en bas,
Faire avec bruit pleuvoir des coups que rien n'arrête,
Coups redoublés, sans trêve et sans merci,
Comme en mon deuil je fais ici
Sous mes mains retentir ma misérable tête.
O mère impie, ô le plus dur des cœurs! etc.

Mais, après un examen attentif, je ne doute pas que le sens auquel j'ai fini par m'arrêter ne soit le véritable.

PAGE 216.

Mais le remède n'est pas loin.

Au lieu de :

Δώμασιν ἔμμοτον
Τῶνδ', ἑκὰς, οὐδ' ἀπ' ἄλλων
Ἔκτοθεν, ἀλλ' ἀπ' αὐτῶν
Αἰῶν' ἀναιρεῖν. Αἱματηρᾶν....

je lis, en partie avec Ahrens, en partie avec Weil :

Δώμασιν ἔμμοτον
Τῶνδ' ἄκος, οὐδ' ἀπ' ἄλλων
Ἔκτοθεν, ἀλλ' ἀπ' αὐτῶν
Δι' ὠμὰν ἔριν αἱματηράν.

PAGE 222.

Les monstres sont vaincus, les brutes dépassées.

Au lieu de :

Κνωδάλων τε καὶ βρότων,

je lis, avec quelques éditions :

Κνωδάλων τε καὶ βοτῶν.

PAGE 223.

Un foyer sans honneur sera-t-il respecté?

Je suis, pour cette strophe 3, l'interprétation et le texte d'Ahrens :

Ἐπεὶ δ' ἐπεμνησάμην ἀμειλίχων
Πόνων, ἀκαίρως δὲ δυσφιλὲς γαμή-
λευμ', ἀπεύχετον δόμοις,
Γυναικοβούλους τε μήτιδας φρενῶν
Ἐπ' ἀνδρὶ τευχεσφόρῳ,
Ἐπ' ἀνδρὶ δήοισιν ἐπικότῳ σέβας,
Τίω δ' ἀθέρμαντον ἑστίαν δόμων
Γυναικείαν ἄτολμον αἰχμάν;

PAGE 235.

Je te cherche à ton tour ; pour lui n'en parlons plus.

N. Lemercier a donné, dans son *Cours analytique* (pages 268, 269) nne traduction de la plus grande partie de cette scène. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs :

ORESTE.

Je vous cherche, et déjà c'en est fait du coupable.

CLYTEMNESTRE.

Ah! tu meurs, cher Égisthe!...

ORESTE.

Amante inséparable,
Ton complice est déjà couché parmi les morts :
Sois-lui fidèle : il faut le joindre aux sombres bords.

CLYTEMNESTRE.

Retiens tes coups, mon fils! vois ta mère éplorée,
Dont le lait a nourri ton enfance adorée,
Ta mère qui longtemps te berça dans son sein.

ORESTE.

Ah! Pylade, oserai-je en être l'assasin?

PYLADE.

A de trop justes coups ses pleurs font-ils obstacle?
Delphe aurait-elle en vain prononcé son oracle?
Veux-tu trahir les dieux pour tes vils ennemis?

ORESTE.

Non, j'en crois tes conseils : frappons !... je l'ai promis.
Venez mourir, venez retrouver l'adultère,
Que, vivant, votre amour préférait à mon père.
Au dernier lit d'un traître allez donc enfermer
Ce cœur qui haïssait ce qu'il devait aimer.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! de qui t'enfanta prolonge la vieillesse !

ORESTE.

Mon père mort veut-il que notre haine cesse?

CLYTEMNESTRE.

Le destin fit mon crime, et c'est l'œuvre du sort.

ORESTE.

Vous-même avez par lui préparé votre mort.

CLYTEMNESTRE.

Crains Cerbère en courroux, si tu frappes ta mère.

ORESTE.

Craindrais-je moins l'aspect de l'ombre de mon père?

CLYTEMNESTRE.

Près d'entrer au tombeau, pleuré-je vainement?

ORESTE.

Ton forfait a lui seul prescrit ce châtiment.

CLYTEMNESTRE.

O serpent né de moi, que m'annonçait un songe !

ORESTE.

Qu'un crime égal au tien dans les enfers te plonge !

PAGE 238.

Celle qui sait voiler le prudent stratagème.

Au lieu de :

Ἔμολε δ' ᾧ μέλει κρυπταδίου μάχας,

je lis, avec Ahrens et plusieurs autres critiques :

Ἔμολε δ' ᾇ μέλει.... κ. τ. λ.

### PAGE 239.

Tous deux, au trône assis, étaient d'intelligence;
On peut voir qu'ils n'ont pas rompu leur alliance.

J'avais d'abord traduit :

> Fiers, ils étaient assis au trône d'un monarque;
> Ils sont amis encor, leur sort en est la marque.

Mais plusieurs critiques ont remarqué que dans ce vers :

> Σεμνοὶ μὲν ἦσαν ἐν θρόνοις τόθ' ἥμενοι,

σεμνοὶ ne donne pas le sens qu'on attendrait, et que semblent exiger, dans le vers suivant, les mots : Φίλοι δὲ καὶ νῦν. On a proposé de remplacer σεμνοί par ξύμπνοι ou ξυνοί. Quelle que soit la valeur de ces conjectures, il m'a semblé, réflexion faite, qu'une correction du texte, dans ce sens, était nécessaire.

### PAGE 240.

Avant de voir jamais entrer en ma demeure....

Entre le vers :

> Τόλμης ἕκατι κἀδίκου φρονήματος,

et le vers :

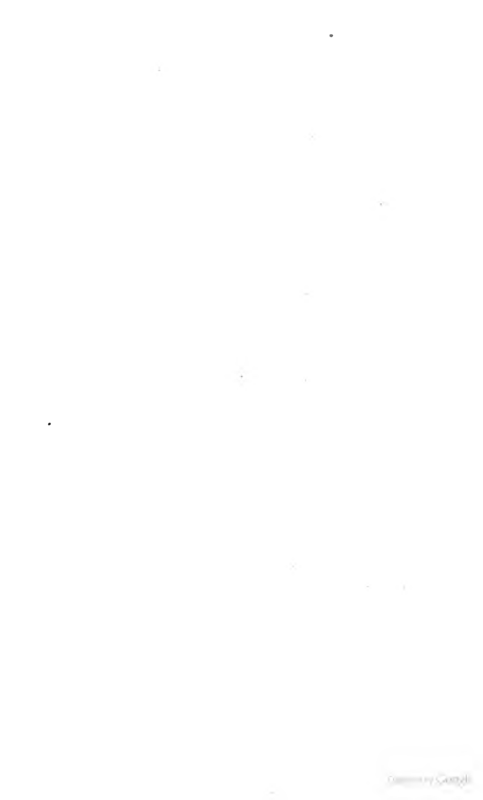
> Τοιάδε μοι ξύνοικος ἐν δόμοισι μή,

il y a huit vers qu'à l'exemple de Weil j'ai transposés et que j'ai traduits après le vers :

> Πολλὰς βαφὰς φθείρουσα τοῦ ποικίλματος.

Il m'a semblé que c'était leur véritable place; quoiqu'en général je ne sois pas d'avis de bouleverser l'ordre des vers, tel que le donnent les manuscrits.

FIN DES NOTES SUR LES CHOÉPHORES.



# LES EUMÉNIDES.

## TROISIÈME PARTIE DE LA TRILOGIE.

---

### PERSONNAGES.

LA PYTHIE.
APOLLON.
ORESTE.
L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.
CHOEUR D'EUMÉNIDES.
ATHÉNÉ.
HERMÈS.
LES JUGES.
LE CORTÉGE.

(La scène est à Delphes, devant le temple d'Apollon.)

LA PYTHIE.

A la Terre d'abord j'adresse ma prière :
Elle a prophétisé dans Delphes la première.
Puis à Thémis, sa fille : on dit que Thémis vint
Présider la seconde à notre oracle saint,
Et plus tard à ses droits, par un don volontaire,
Fit succéder Phébé, fille aussi de la Terre.
Phébé sur le trépied la troisième s'assit.
Elle-même à Phébus à son tour le transmit,

Pour fêter de ce dieu la naissance immortelle :
Le grand nom qu'il reçut, il le tient aussi d'elle.
Phébus, laissant Délos, son marais, ses rochers,
Sur les bords où Pallas accueille les nochers,
Descendit, et parvint jusqu'à cette contrée
Où le Parnasse élève une cime sacrée.
Par des fils de Vulcain il était escorté :
Dévoués serviteurs de sa divinité,
C'étaient eux qui frayaient à sa marche un passage,
Et domptaient par la hache une terre sauvage.
Il arriva, fêté par l'hommage pieux
Du peuple et de Delphus qui régnait en ces lieux.
Jupiter, dans son art l'ayant instruit lui-même,
Sur ce trône inspiré l'assit, lui quatrième :
Loxias de son père est le prophète ici.
Par ces dieux je commence. Et je t'adore aussi,
Athéné, que je vois devant ce temple où j'entre,
Et vous qui de Coryce, ô nymphes! peuplez l'antre,
Profond asile, aimé des oiseaux de nos bois,
Lieu paisible où les dieux se cachent quelquefois.
Bacchus (t'oublierions-nous?) c'est un lieu que tu hantes:
De là contre Penthée entraînant tes bacchantes,
Tu le fis déchirer comme un lièvre peureux.
Aux sources du Plistus j'adresse aussi mes vœux,
Au fort Neptune, au dieu qui du monde a l'empire.
Je monte ensuite au trône où l'oracle m'inspire.
Puissé-je, franchissant le seuil religieux,
Trouver plus que jamais de favorables dieux!
S'il vient ici des Grecs, suivant la loi formelle,
Qu'ils paraissent dans l'ordre où le sort les appelle :

Au dieu, sur mon trépied, je ne fais qu'obéir.
(La Pythie entre dans le temple; bientôt après elle en sort épouvantée[1].)
O terreur! qu'ai-je vu? comment le dire? où fuir?
Un spectacle effrayant m'a du temple chassée,
Mes genoux ont fléchi; l'horreur m'a terrassée.
Sur mes tremblantes mains je me traîne en rampant :
Quand une vieille a peur, elle est comme un enfant.
Du trépied couronné j'approchais : sur la pierre
Par les dieux consacrée au centre de la terre
Je vois un homme assis, qui souille ces lieux saints.
Il est là suppliant : le sang rougit ses mains,
Son glaive, humide encor, brille; il tient une branche
D'olivier verdoyant; la longue laine blanche
Enroule ses flocons sur le rameau pieux;
Oui, cela je l'ai vu clairement de mes yeux.
Mais des êtres hideux, des femmes, ô surprise!
Sont là; leur troupe dort, devant cet homme assise.
Des femmes! qu'ai-je dit? des Gorgones. Mais non,
Pour les représenter, je cherche un autre nom.
J'ai vu peints quelquefois les monstres effroyables
Qui poursuivaient Phinée et qui pillaient ses tables.
Mais, plus affreux, ceux-ci ne semblent point ailés.
On frémit à les voir de noirs manteaux voilés.
En ronflements impurs s'exhale leur haleine;
Ils ont des yeux sanglants qui distillent la haine;
Sous cet horrible aspect, ils souillent les autels;
Nul ne les souffrirait sous le toit des mortels.
Quel peut être le peuple où cette race est née?

1. La scène reste vide un moment; car le chœur n'a pas encore paru (Scoliaste).

Toute terre bientôt doit être empoisonnée,
Qui nourrit ces fléaux de malédiction.
Mais de ce qui doit suivre, avec soumission,
Abandonnons le soin à celui qu'il regarde,
Au protecteur qui tient ce temple sous sa garde,
Au puissant Loxias, dont l'infaillible esprit
Explique tout prodige, au devin qui guérit,
Et de toute maison sait laver les souillures.

(La scène change et laisse voir l'intérieur du temple.)

APOLLON, ORESTE, HERMÈS, LE CHOEUR endormi.

APOLLON, à Oreste.

Courage! En mon appui je veux que tu t'assures.
Je veille; jusqu'au bout de toi je prendrai soin,
Et te protégerai de près comme de loin.
Tes ennemis sauront si je suis débonnaire.
Tu vois sans mouvement la troupe sanguinaire,
Dont un sommeil profond enchaîne les fureurs,
Vieux monstres décrépits, abominables sœurs,
Vierges que d'approcher nul n'aurait le courage,
Nul, qu'il soit immortel, homme, ou bête sauvage.
Terre et ciel, tout les hait : ces noirs esprits du mal
Vivent où le mal règne, au séjour infernal.
Sans te décourager cependant prends la fuite;
Elles vont sans repos se mettre à ta poursuite,
Sur tes pas, à travers le vaste continent,
Les îles et les mers, en tous lieux s'obstinant.
Soutiens la dure épreuve, et marche sans faiblesse.
Mais venu dans la ville où Pallas est maîtresse,

Assieds-toi dans son temple : entoure de tes bras
Sa vénérable image; et là, n'en doute pas,
Trouvant un tribunal et la sage éloquence
Qui des juges touchés adoucit la sentence,
Je viendrai du salut t'ouvrir enfin le port;
Car ton bras, par mon ordre, a mis ta mère à mort.

ORESTE.

Tu sais rendre justice, ô Loxias auguste!
Sache sur moi veiller aussi bien qu'être juste.
Connaissant ta puissance, en tes bienfaits j'ai foi.

APOLLON.

Souviens-toi de fermer ton âme au lâche effroi.
Et toi, né du grand dieu qui m'a donné la vie,
A ta puissante garde, Hermès, je le confie.
Conducteur est ton nom : sur tous ses pas veillant,
Conduis-le donc, mon frère, il est mon suppliant;
Et Jupiter maintient le sacré privilége
Des malheureux proscrits qu'Hermès guide et protége.

(Oreste sort avec Hermès. Apollon rentre au fond du sanctuaire.)

## CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE. *

Je crois que vous dormez. Quel besoin avons-nous
De dormeuses ici? Debout donc! Grâce à vous,
Le peuple des enfers me voit humiliée.
Quoi! parce que ma main est d'un meurtre souillée,
Des insultes des morts je subis le tourment!
Mon ombre au milieu d'eux erre honteusement!
Je vous le dis, pour moi leur justice est sévère; *

Et lorsque ceux à qui je devrais être chère
M'ont au cœur sans pitié plongé le fer cruel,
Lorsqu'un fils s'est baigné dans le sang maternel,
Il n'est pas un seul dieu que la colère enflamme!
Vois ces coups; oui, vois-les du regard de ton âme;
Car c'est dans le sommeil que l'âme voit le mieux;
Mais, aux clartés du jour, un voile est sur ses yeux.
Bien des libations, par ma main préparées,
Dans des coupes sans vin vous ont désaltérées;
Et souvent, dans la nuit, quand du foyer pieux
Le feu n'est allumé pour nul autre des dieux,
J'y fis fumer les mets qui vous rendent propices.
Mais vous avez aux pieds foulé mes sacrifices;
Et lui, vous échappant ainsi qu'un faon léger,
De vos filets tendus a pu se dégager;
Il vous jette un regard qui vous raille sans crainte.
Entendez donc mes cris; faites droit à ma plainte!
Déesses des enfers, reprenez vos esprits.
De mon spectre en rêvant reconnaissez les cris.

(Ronflement du chœur.)

Oui, souffle bruyamment! Qu'est devenu l'impie?
Il t'échappe; et de moi nul dieu ne se soucie.

(Ronflement du chœur.)

Insensible à mes maux, c'est trop longtemps dormir;
Le parricide Oreste a cependant pu fuir.

(Murmure du chœur.)

Tu murmures! tu dors! Debout! fais diligence!
Si ce n'est pour le mal, es-tu donc sans puissance?

(Murmure du chœur.)

Le sommeil, la fatigue ensemble ont conspiré.

Des serpents affaiblis l'affreux dard est rentré.

LE CHOEUR.

Arrête! arrête! arrête! et ne perds pas la trace.

CLYTEMNESTRE.

Jusque dans ton sommeil, oui, tu poursuis ta chasse.
Tu donnes de la voix comme un chien bien dressé
Que sa vaillante ardeur n'a pas encor lassé.
Que fais-tu? lève-toi! Ranime ton courage :
Vois ce que ton sommeil a causé de dommage,
Que mon juste reproche entre en ton cœur blessé!
Le blâme est l'aiguillon de tout esprit sensé.
Lance sur le cruel les flammes de ta bouche;
De ton souffle sanglant que la vapeur le touche;
Qu'il sèche, revoyant sur ses pas le chasseur.

(Clytemnestre sort.)

LE CHOEUR.

Debout, sœur! je t'éveille; éveille aussi ta sœur.
Tu dors! debout! debout! du sommeil romps les chaînes;
Sache s'il te livrait à des visions vaines.

STROPHE 1.

Grands dieux! notre pouvoir, ma sœur, est outragé.
O fatigue inutile! injure intolérable!
O rage! affront cruel! honte qui nous accable!
De nos puissants lacs dégagé,
Le monstre sauvage est en fuite:
Succombant au sommeil, j'ai manqué sa poursuite.

ANTISTROPHE 1.

O fils de Jupiter, c'est donc toi le voleur !
Jeune dieu, tu te ris des antiques déesses;
Au sort du meurtrier c'est toi qui t'intéresses !
Du parricide ô protecteur,
A l'impiété dieu propice,
Tu m'as soustrait ma proie. Est-ce là ta justice ?

STROPHE 2.

Dans mon sommeil, des reproches sanglants
Ont pénétré mon cœur sensible à leur outrage.
Ainsi que l'aiguillon qui, pressant l'attelage,
Des chevaux déchire les flancs,
Le terrible fouet de l'injure,
M'a fait bondir sous la douleur;
J'ai senti jusqu'au fond du cœur
Le froid aigu de la blessure.

ANTISTROPHE 2.

Les dieux nouveaux m'osent ainsi traiter !
Leur pouvoir méconnaît les limites du juste.
Voyez ce trône saint, du monde centre auguste,
Voyez-le de sang dégoutter.
Du meurtre la rosée impure
Sur lui de tous côtés a plu :
De l'homicide il a voulu
Recevoir l'affreuse souillure.

STROPHE 3.

Oui, toi-même, et de ton plein gré,
A ton foyer déshonoré

Tu fis, ô dieu prophète, asseoir le crime impie.
Les mortels sont favorisés,
Les arrêts divins méprisés,
Et des antiques lois la majesté flétrie.

ANTISTROPHE 3.

Tu m'as fait un affront cruel,
Mais sans sauver le criminel.
Sous la terre il peut fuir : vaine sera sa fuite.
Là même il n'échappera pas,
Mais il retrouvera le bras
Des dieux vengeurs, levé sur sa tête maudite.

## APOLLON, LE CHOEUR.

APOLLON.

Hors d'ici ! m'entends-tu ? Quitte ces lieux sacrés,
Et que mes purs autels de toi soient délivrés.
Crains le serpent sifflant de quelque flèche ailée,
Qui de mon carquois d'or peut prendre sa volée,
Et te faire à longs flots vomir, dans ta douleur,
Le noir sang des humains, sucé près de leur cœur.
Ces demeures de paix pour toi ne sont pas faites;
Mais va chercher les lieux où l'on abat les têtes,
Où l'œil pend tout sanglant, de l'orbite arraché,
Où des jeunes enfants le sexe est retranché,
Où le bourreau mutile et lapide et déchire,
Où, jetant d'affreux cris, sur le pal on expire.
Monstres qu'ont en horreur les dieux, entendez-vous
En quels lieux vous goûtez vos plaisirs les plus doux ?

Votre aspect le proclame, ô hideuses déesses :
L'abri qui vous convient est l'antre des tigresses;
Mais près de mes autels lorsque vous vous tenez,
Mes oracles divins par vous sont profanés.
Fuyez, courez les champs, sans pasteur qui vous mène :
De paître un tel troupeau quel dieu prendrait la peine?

LE CHOEUR.

Apollon souverain, à mon tour de parler.
Complice, est-il le nom dont je dois t'appeler?
Non; l'auteur du forfait c'est toi seul sans nul doute.

APOLLON.

Comment? Que veux-tu dire? Explique-toi : j'écoute.

LE CHOEUR.

Le fils tua sa mère, à ton ordre soumis.

APOLLON.

J'ordonnai que le père eût pour vengeur le fils.

LE CHOEUR.

Tu reçois l'assassin, quand le sang fume encore.

APOLLON.

J'ai commandé qu'il vînt au temple où l'on m'implore.

LE CHOEUR.

Mais nous qui l'escortons, pourquoi nous insulter?

APOLLON.

De cet auguste lieu je dois vous écarter.

LE CHOEUR.

Il fallait cependant remplir mon ministère.

APOLLON.

Quel est ce noble emploi, dont tu sembles si fière?

LE CHOEUR.

Par moi le parricide est des maisons chassé.

APOLLON.

Mais le sang de l'époux par l'épouse versé
Devait....

LE CHOEUR.

Des deux époux le sang n'est pas le même.

APOLLON.

Souveraine Junon, et toi, Maître suprême,
O vous qui de l'hymen garantissez la foi,
Voilà donc quel respect on a pour votre loi!
Cypris dans ces discours n'est pas moins dédaignée,
Elle qui des humains charme la destinée;
Car le lit des époux unit divinement,
Gardé par la Justice, et plus saint qu'un serment.
Si tu souffres qu'un d'eux aux jours de l'autre attente,
Si de pareils forfaits te trouvent indulgente,
Oreste est sans raison par toi persécuté.
Je te vois à punir ardente d'un côté,
Et de l'autre inclinant à plus de complaisance.
Mais la juste Pallas réglera la balance.

LE CHOEUR.

Tu me verras sans trêve à ses pas m'attacher.

APOLLON.

Suis-le, si tu n'es point lasse encor de marcher.

LE CHOEUR.

Respecte mes honneurs et garde-toi d'en rire.

APOLLON.

Tes honneurs ne sont pas une gloire où j'aspire.

LE CHOEUR.

Pour en être jaloux certe un dieu tel que toi
Auprès de Jupiter est trop grand. Mais pour moi,

Que le sang d'une mère excite à cette chasse,
Je poursuivrai cet homme et vais chercher sa trace.

APOLLON.

Je le prends sous ma garde : il toucha mes autels ;
Et toujours chez les dieux comme chez les mortels,
Il faut du suppliant redouter la colère,
Si, pouvant l'assister, on trahit sa prière.

(La scène change. Elle est à Athènes, dans le temple d'Athéné.)

ORESTE.

Souveraine Athéné, par l'ordre d'Apollon
J'arrive : au malheureux que ton accueil soit bon!
Ce n'est point teint de sang qu'ici je me présente :
Sur ma main a séché la tache pâlissante;
Tandis que s'effaçaient des souvenirs vieillis,
J'ai d'asile en asile erré par tout pays.
Du continent, des mers j'ai franchi l'étendue,
Envoyé par la voix dans Delphes entendue.
Au pied de ton image, en ton temple clément
Je viens m'asseoir; et là j'attends le jugement.

LE CHOEUR, ORESTE.

LE CHOEUR.

Bien! c'est de son passage un évident indice;
Suis la trace de sang, muette délatrice.
Comme le chien dépiste un faon qui fuit blessé,
A ces gouttes je vois qu'il est par là passé.
Un souffle haletant fatigue ma poitrine;

Car par toute la terre à courir je m'obstine;
Et sur mer, sans avoir les ailes d'un oiseau,
J'ai volé, j'ai suivi son rapide vaisseau.
Mais il est par ici caché, je le devine;
L'odeur du sang humain a flatté ma narine.

Cherchons, cherchons de toutes parts :
Que rien n'échappe à nos regards !
Que le fils qui frappa sa mère
Ne puisse éviter ma colère !

STROPHE.

Je le vois encor protégé.
A cette auguste image il demande un refuge;
De ses bras il l'entoure; il veut être jugé :
Il n'est plus temps de réclamer un juge.

ANTISTROPHE.

Quand sur le sol est répandu
Le sang à flots sorti des veines d'une mère,
Au corps qu'il animait il n'est jamais rendu,
Et sans retour il est bu par la terre.

Ce sang, tu le paieras; il faut que, tout vivant,
Tu me sentes du tien à longs traits m'abreuvant,
Que mon horrible soif dans tes veines s'étanche,
Et que tout pâle et décharné
Tu sois au sombre enfer par mes mains entraîné :
Là, ta mère aura sa revanche.
Tu pourras voir les mortels scélérats,

Les contempteurs des divines puissances,
L'hôte traître à son hôte et les enfants ingrats
Y recevoir chacun leurs justes récompenses.
Car c'est Pluton qui tient les comptes des humains;
Son regard sait partout vous suivre
Du fond des gouffres souterrains;
Tout s'inscrit dans son âme, ineffaçable livre.

ORESTE.

Je sais, grâce aux leçons des maux que j'ai soufferts,
Pour l'expiation bien des rites divers.
Je sais, quand il le faut, soit parler, soit me taire.
En ce moment le dieu, dont le conseil m'éclaire,
M'ordonne de parler; car la tache a pâli
Sur ma main; le sang dort, son cri s'est affaibli,
Oui l'affreux parricide est lavé, je le jure.
Quand dégouttait encor la récente souillure,
Au temple d'Apollon j'ai, sur le saint foyer,
Immolé les pourceaux, pour me purifier.
Comment nommer tous ceux qui, s'approchant d'Oreste,
N'ont pourtant rien sur eux attiré de funeste?
Le temps efface tout; et maintenant je peux,
Quand ma bouche plus pure ose former des vœux,
Confiant, invoquer l'aide de la déesse
Qui de cette contrée est l'auguste maîtresse.
Elle va, sans combat, conquérir à jamais
Moi, ma terre et mon peuple : Argos, je le promets,
Lui gardera toujours sa fidèle alliance.
Soit donc que sur les bords, témoins de sa naissance,
Aux lieux que le Triton arrose de son cours,
Debout ou sur son char, elle porte secours

A ses chers Lybiens; soit qu'aux plaines de Thrace,
Ainsi qu'un vaillant chef, en revue elle passe
Les rangs de ses guerriers dans les champs de Phlégra,
Je l'appelle; de loin, déesse, elle entendra.
Viens à ma voix, Pallas; sois ma libératrice;
Et ce jour aura vu la fin de mon supplice.

LE CHOEUR.

Non, non, n'espère rien de Pallas, d'Apollon;
Quoi qu'ils fassent, tu dois périr dans l'abandon,
L'âme au bonheur fermée, ignorant toute joie,
Ombre chez les vivants, ma pâture, ma proie.
Tu ne me réponds rien et tu feins le mépris?
Mais j'aurai ma victime, et son sang m'est promis;
Vivant, sans qu'à l'autel mon bras te sacrifie,
Je te dévore : entends cet hymne qui te lie.

Mes sœurs, allons! formons un chœur.
Nous voulons mêler à la danse
Un chant qui glace de terreur,
Et dire comment la puissance
Que le sort a mise en nos mains,
Sans que jamais de la justice
L'incorruptible loi fléchisse,
S'exerce parmi les humains.

Qui n'a point souillé par le crime impie
Ses mains, qu'au grand jour il peut présenter,
En paix sentira s'écouler sa vie;
Et n'aura de nous rien à redouter.
Mais tous les mortels, comme toi coupables,
Ayant sur leurs mains du sang à cacher,

Nous verront, des morts témoins redoutables,
Paraître, et partout sur leurs pas marcher.

STROPHE 1.

Entends ta fille, ô Nuit, toi qui l'as enfantée
Pour le châtiment des pervers
Sur la terre et dans les enfers.
Par le fils de Latone elle est déshéritée.
Il vient lui ravir ses honneurs
Et dérober à sa colère
Le lièvre épouvanté qui du sang de sa mère
Doit le prix aux démons vengeurs.

Au condamné ce chant, le trouble et le délire,
L'égarement et la fureur,
L'hymne dont les accents l'enchaînent par la peur,
L'hymne infernal, l'hymne sans lyre,
Sûr poison qui ronge le cœur.

ANTISTROPHE 1.

Car c'est l'ordre établi par la Parque sévère,
Lorsqu'elle a filé notre sort,
Que tous ceux qui donnent la mort,
Les fils souillés du sang d'un père ou d'une mère,
Nous doivent trouver sur leurs pas
Jusqu'au dernier jour de leur vie,
Et que leur ombre encore est par nous poursuivie
Par delà l'heure du trépas.

Au condamné ce chant, le trouble et le délire,

L'égarement et la fureur,
L'hymne dont les accents l'enchaînent par la peur,
L'hymne infernal, l'hymne sans lyre,
Sûr poison qui ronge le cœur.

STROPHE 2.

Ainsi fut, en naissant, fixé notre partage.
Mais aux dieux immortels nos mains ne touchent pas;
Nul d'eux n'assiste à nos repas;
Des blancs habits nos lois nous défendent l'usage.
Car le soin qui nous est commis,
C'est d'abîmer sous les ruines
Toute maison livrée aux fureurs intestines,
Où le meurtre perfide égorge les amis.
Oui, qui frappa les siens en traître
Veut fuir en vain: mon courroux le poursuit;
Et quelque puissant qu'il croie être
Je sais l'atteindre : en poudre il est réduit.

ANTISTROPHE 2.

J'épargne aux dieux ce soin; qu'à moi seule ils le laissent.
Contre mes criminels, à leur pouvoir soustraits,
On n'a plus à rendre d'arrêts :
Jupiter devant lui ne veut pas qu'ils paraissent;
Car il doit, souillés et sanglants,
Les tenir loin de sa présence.
Mais moi, de loin sur eux d'un seul bond je m'élance,
Et je heurte mon pied à leurs pieds chancelants.
Dans leur fuite je les arrête :
Leur genou plie; ils tombent lourdement;

Et de tout son poids sur leur tête
Fond, à ma voix, le cruel châtiment.

STROPHE 3.

En vain jusques aux cieux montait leur gloire altière,
Qui meurt dans la poussière,
Quand sous mes voiles noirs je viens, et foule aux pieds
Ces fronts humiliés.

ANTISTROPHE 3.

Sans voir d'où vient le coup, tombe alors ma victime,
Tant l'aveugle son crime!
On la plaint : quel nuage est descendu, dit-on,
Sur sa triste maison?

STROPHE 4.

Il est adroit et sûr le trait de ma colère.
Dans mon terrible souvenir
Les forfaits sont gravés. Rien ne me peut fléchir.
Mon implacable ministère
Dans une sombre horreur s'exerce loin des dieux.
Mes demeures sont ténébreuses;
Leur nuit égare en des routes affreuses
Et le peuple vivant et le peuple sans yeux.

ANTISTROPHE 4.

Devant un tel pouvoir, qui d'une terreur sainte
Ne sent pas son cœur étonné?
Lorsqu'il entend quel droit les destins m'ont donné,
Quel mortel n'est saisi de crainte?

Fière d'un privilége antique et vénéré,
J'ai mes divins honneurs, ma gloire,
Quoique là-bas cachant dans l'ombre noire
Mon trône, qui du jour n'est jamais éclairé.

(Athéné paraît sur un char.)

ATHÉNÉ, ORESTE, LE CHOEUR.

ATHÉNÉ.

Une voix qui de loin vient de se faire entendre
A frappé mon oreille aux rives du Scamandre,
Où ma divinité prenait possession
D'un sol, don glorieux des vainqueurs d'Ilion,
La plus belle dépouille aux champs troyens conquise,
Que les chefs Achéens entre mes mains ont mise,
Lorsqu'aux fils de Thésée offrant un noble prix,
Ils m'ont à tout jamais consacré ce pays.
De là jusqu'en ces lieux j'ai pris un vol rapide,
Sans ailes, mais au vent déployant mon égide;
Grâce à ces forts coursiers mon char fendait les cieux.
Une étrange assemblée est là devant mes yeux;
Je n'ai point de frayeur; mais ma surprise est grande.
Qui donc pouvez-vous être? A tous je le demande,
A toi que ma statue à ses pieds voit trembler,
A vous, spectres, à qui rien ne peut ressembler
Parmi tout ce qui naît; terribles inconnues,
Que dans leurs rangs divins jamais les dieux n'ont vues,
Et qui n'avez non plus les traits d'aucun mortel...
Mais railler la laideur est injuste et cruel.

LE CHOEUR.

Vierge, un mot suffira pour que je te réponde :
Nous sommes les enfants que la Nuit mit au monde.
On nous nomme aux enfers les Malédictions.

ATHÉNÉ.

Votre nom, votre race, ah! nous les connaissions.

LE CHOEUR.

Tu dois apprendre aussi quel est mon ministère.

ATHÉNÉ.

Vous allez clairement me l'expliquer, j'espère.

LE CHOEUR.

Loin de toute maison nous chassons l'assassin.

ATHÉNÉ.

Mais de votre poursuite où trouve-t-il la fin?

LE CHOEUR.

Dans ces lieux où la joie est à tous interdite.

ATHÉNÉ.

Condamnes-tu cet homme à cette horrible fuite?

LE CHOEUR.

Oui, parce que sa mère est morte sous ses coups.

ATHÉNÉ.

Mais ne craignait-il pas quelqu'autre grand courroux?

LE CHOEUR.

Qui peut contraindre un fils à ces fureurs impies?

ATHÉNÉ.

Je n'entends qu'une voix, et voici deux parties.

LE CHOEUR.

Qu'il me laisse jurer; qu'ensuite il jure aussi.
Mais il ne le veut pas.

ATHÉNÉ.

Tu n'as aucun souci
D'être juste en effet, tu l'es en apparence.

LE CHOEUR.

Comment? Explique-toi : car ta sage éloquence
N'est jamais en défaut.

ATHÉNÉ.

Je dis que le serment
Dans une cause injuste est un faible argument.

LE CHOEUR.

Entre nous sois donc juge; examine la cause.

ATHÉNÉ.

Quoi! le rôle d'arbitre est ce qu'on me propose?

LE CHOEUR.

Oui, car nous t'honorons. Qui pourrait mieux juger?

ATHÉNÉ.

Tu l'entends, parle donc à ton tour, étranger.
Dis ton pays, ta race, et ta funeste histoire.
A l'accusation ne nous laisse pas croire,
Puisqu'ici je te vois, dans ton droit confiant,
Comme un autre Ixion, assis en suppliant,
Près de mon saint foyer embrasser ma statue.
Songe à répondre; et fais que je sois convaincue.

ORESTE.

Souveraine Athéné, c'est d'abord mon devoir
De t'ôter un souci que tu m'as laissé voir.
Ton suppliant est pur; de ton image sainte
Il approche une main qui de sang n'est plus teinte.
J'en donnerai la preuve, on y peut avoir foi :
L'homicide au silence est contraint par la loi,

Tant que n'a point coulé, pour le laver du crime,
Le sang réparateur d'une jeune victime :
J'ai dès longtemps ailleurs été purifié;
J'ai puisé l'eau lustrale, et j'ai sacrifié.
Voilà donc sur ce point toute crainte calmée.
De ma race à présent tu veux être informée :
Je suis d'Argos; mon père est bien connu de toi,
Mon père Agamemnon, chef des vaisseaux, grand roi,
Avec qui d'Ilion tu rasas les murailles.
De retour chez les siens, loin des nobles batailles
Il tomba; dans un piége infâme enveloppé,
Il fut traîtreusement par ma mère frappé :
De sang on a pu voir la baignoire rougie.
Après un long exil rentré dans ma patrie,
Moi, j'ai tué ma mère, et ne le nierai pas.
De mon père chéri j'ai vengé le trépas.
J'eus, lorsque je frappai, Loxias pour complice;
Car si des meurtriers je ne faisais justice,
Il menaçait mon cœur d'un sanglant aiguillon.
C'est à toi de juger si j'ai bien fait ou non.
Gloire à ton équité, quelqu'arrêt qu'elle rende!

ATHÉNÉ.

Pour des juges mortels cette cause est trop grande;
Et sur le sang versé moi-même décidant,
J'excèderais mon droit dans ce débat ardent.
Toi d'ailleurs, malheureux, dont ce meurtre est l'ouvrage,
Au temple d'Athéné tu ne fais point outrage :
Purifié, tu viens au pied des autels purs;
Ma ville te reçoit sans danger dans ses murs.
Mais ces vierges n'ont pas un pouvoir débonnaire;

Et si l'événement est à leurs vœux contraire,
Elles fuiront ce sol, où leur cruel venin
Va de leurs cœurs tomber, germe de maux sans fin.
Puisqu'il en est ainsi, je vous laisse en présence :
Si je vous renvoyais, je vous ferais offense ;
Et comme le débat doit être ici vidé,
Qu'un tribunal du meurtre y soit par nous fondé,
Sainte institution pour toujours établie ;
Choisissons-le nous-même, et qu'un serment le lie.
Vous, à l'aide appelez preuves, témoins, serments,
Tout ce qui prête force aux justes jugements ;
Moi, je vais, proposant la cause à leurs suffrages,
Parmi nos citoyens faire choix des plus sages.
Bientôt je les ramène, et du serment prêté
Leur justice saura garder la sainteté.

(Athéné sort.)

## LE CHOEUR, ORESTE.

LE CHOEUR.

STROPHE 1.

O bouleversement funeste?
Du vieux droit le règne est fini,
Si la victoire aujourd'hui reste
A ce parricide impuni.
Désormais je vois la carrière
Ouverte aux forfaits déchaînés;
Des enfants la main meurtrière
Fait trembler ceux dont ils sont nés.

ANTISTROPHE 1.

Car ces vierges dont l'œil sévère
Était des mortels redouté,
Désormais verront sans colère
Le sang couler en liberté.
Invoquant en vain la vengeance,
Les parents trahis vont savoir
Que leurs maux n'ont plus d'assistance,
De consolateur, ni d'espoir.

STROPHE 2.

Vous que le malheur frappe, étouffez donc vos plaintes;
Ne criez plus : « O lois des Euménides saintes! »
Il ne faut plus nous appeler,
O pères gémissants, mères dont le flanc saigne.
Car voici que le temple, où la Justice règne,
De fond en comble va crouler.

ANTISTROPHE 2.

La terreur est souvent un flambeau salutaire
Qui veille au fond des cœurs. La sagesse s'éclaire
Par les angoisses et l'effroi;
Mais quand les cœurs sans crainte, en une nuit tranquille
Languissent endormis, quel mortel, quelle ville
Respectera la juste loi?

STROPHE 3.

Aime le frein qui modère ta vie;
Mais que ce frein ne soit pas tyrannie;

Car tout excès est blâmé par le dieu
Qui mit la force en un sage milieu.
Écoute bien ce que dit ma prudence :
L'impiété pour fille a l'insolence ;
Mais d'un cœur pur naît la félicité,
Trésor sans prix et de tous convoité.
De tes devoirs que ma voix t'avertisse :
Crains d'outrager l'autel de la Justice ;
La peine est là, tu la fuirais en vain,
D'un pied hardi si, tenté par le gain,
Tu le frappais dans ta fureur impie.
Respecte ceux qui t'ont donné la vie ;
Et quand il cherche un abri sous ton toit,
De l'hôte aussi respecte le saint droit.

STROPHE 4.

A ce prix l'homme heureux évitera l'abîme,
L'homme juste par libre choix.
Mais celui qui se livre au désordre du crime,
Qui transgresse et détruit les lois,
Je dis que tôt ou tard sa voile déchirée
Contre les vents ne tiendra pas,
Et qu'un jour, fatigant sa nef désemparée,
L'ouragan brisera ses mâts.

ANTISTROPHE 4.

Alors vers les dieux sourds il crie en sa détresse.
Le destin trop tard supplié
Se rit de l'orgueilleux, qu'il voit de son ivresse
Se réveiller humilié.

Le malheur tient sa proie et la livre à l'orage,
Le méchant a trop prospéré;
La justice est l'écueil où l'attend le naufrage;
Il s'y brise et n'est point pleuré.

(Entre Athéné suivie des juges et du peuple.)

LE CHOEUR, ORESTE, ATHÉNÉ, LES JUGES, LE PEUPLE.

ATHÉNÉ.

Héraut, sonne, avertis la foule obéissante,
Que des Tyrrhéniens la trompette perçante,
Pleine du chant sonore où vibre un souffle humain,
Fasse écouter de tous sa grande voix d'airain!
Car le tribunal siége; il faut faire silence,
Pour que le peuple entier prenne ici connaissance
Des éternelles lois que j'établis sur lui,
Et pour qu'un juste arrêt se prépare aujourd'hui.

(Entre Apollon.)

LE CHOEUR, ORESTE, ATHÉNÉ, LES JUGES, LE PEUPLE, APOLLON.

LE CHOEUR.

Souverain Apollon, règne dans ton empire.
Mais pourquoi t'entremettre ici? Le veux-tu dire?

APOLLON.

Je viens comme témoin d'abord de ce mortel
Qui fut mon suppliant, qui près de mon autel
S'est assis; j'ai lavé sa souillure sanglante.

Moi-même en accusé d'ailleurs je me présente,
Car à ce parricide, on le sait, j'ai pris part.
Déesse, appelle donc la cause sans retard ;
Tu connais ton devoir ; que le débat commence.

ATHÉNÉ.

(Aux Euménides.)

Vous avez la parole; on ouvre l'audience.
De droit, l'accusateur parle avant l'accusé;
Le fait par lui d'abord nous doit être exposé.

LE CHOEUR.

Nous voulons parler peu, quoique nombreuses, juges;
Toi, mot pour mot réponds, et sans vains subterfuges.
Et d'abord, de ta mère es-tu le meurtrier?

ORESTE.

Je le suis; c'est un fait que je ne puis nier.

LE CHOEUR.

Des trois chutes qu'il faut constatons la première.

ORESTE.

Je suis encor debout ; te voilà trop tôt fière.

LE CHOEUR.

Dis comment la victime est morte de ta main.

ORESTE.

Je le dirai : d'un fer je lui perçai le sein.

LE CHOEUR.

Et qui par ses conseils t'a soufflé cette rage?

ORESTE.

Qui? l'oracle du dieu; j'aurai son témoignage.

LE CHOEUR.

Le meurtre d'une mère eut pour auteur un dieu?

ORESTE.

Et de m'en repentir je n'ai pas encor lieu.

LE CHOEUR.

L'assassin condamné peut changer de langage.

ORESTE.

Mon père, en son tombeau, m'assiste et m'encourage.

LE CHOEUR.

Quoi! le fils parricide est des morts protégé!

ORESTE.

Double était le forfait sur ma mère vengé.

LE CHOEUR.

Explique au tribunal quels furent ces deux crimes.

ORESTE.

Mon père et son époux, ce sont bien deux victimes.

LE CHOEUR.

Tu vis; elle a payé ce qu'elle nous devait.

ORESTE.

L'as-tu donc poursuivie, alors qu'elle vivait?

LE CHOEUR.

Mais les époux n'ont pas même sang dans les veines.

ORESTE.

Et ma mère? son sang coule-t-il dans les miennes?

LE CHOEUR.

Ta mère, ô scélérat, t'a nourri dans son flanc.
De qui t'a mis au jour renierais-tu le sang?

ORESTE.

Parle, ô toi mon témoin, et dis-nous, dieu prophète,
Si, quand je la frappai, justice fut bien faite.
Car le meurtre est constant, j'ai dû le confesser;

Mais fut-il juste ou non? à toi de prononcer.
Éclaire-moi, grand dieu, pour que je leur réponde.

APOLLON.

Auguste tribunal qu'aujourd'hui Pallas fonde,
Il fut juste, crois-en le dieu de vérité;
Et sache que jamais homme, femme, ou cité
N'entendit Apollon sur son trépied sincère
Prononcer un seul mot que ne dictât son père.
Reconnais donc combien notre droit était fort,
Et crains à Jupiter de vouloir donner tort;
Nul serment ne prévaut sur son ordre suprême.

LE CHOEUR.

Tu fus donc inspiré par Jupiter lui-même,
Quand tu dis à ce fils que son père égorgé
Par le sang maternel devait être vengé?

APOLLON.

Qui pourrait comparer l'une et l'autre victime?
Songez donc à la mort d'un héros magnanime,
Fier du sceptre royal donné par Jupiter,
Qu'une femme, ô forfait! frappa, non de ce fer
Que lance l'amazone, intrépide héroïne,
Mais écoutez comment, ô toi, vierge divine,
Et vous, juges, assis pour rendre votre arrêt.
Heureux et triomphant dans sa ville il rentrait;
Son épouse au palais l'accueille avec tendresse;
Au bain il est conduit. Mais bientôt la traîtresse,
Dans le moment qu'il sort de l'eau qui l'a reçu,
Présentant à ses bras un perfide tissu,
L'assassine, enchaîné par de lâches entraves.
Le monstre ainsi frappa ce noble chef des braves.

J'ai, pour vous indigner, rappelé l'attentat,
Athéniens, choisis pour juger ce débat.

LE CHOEUR.

D'un père au roi des dieux la vie est surtout chère,
Dis-tu. Mais Jupiter enchaîna son vieux père.
Comment soutiendras-tu ce qu'un tel fait dément?
Juges, vous m'entendez, retenez l'argument.

APOLLON.

O monstres, noirs objets de la céleste haine,
Abhorrés en tous lieux! on peut rompre une chaîne,
Il est plus d'un secours qui rend la liberté;
Mais lorsque par le sang le sol fut humecté,
La mort tient bien sa proie et jamais ne la cède;
Mon père pour ce mal ne sait point de remède.
Là finit son pouvoir; le reste est dans sa main :
Ce qui tombe aujourd'hui se relève demain.

LE CHOEUR.

Au juste châtiment tu prétends le soustraire!
Le sang versé par lui, c'est le sang de sa mère,
C'est le sien. Et comment dans Argos désormais
Pourrait-il de son père habiter le palais?
A quels autels publics veux-tu qu'il sacrifie?
Dis-nous à quels festins l'admettra la patrie?

APOLLON.

Écoute, et reconnais si je raisonne bien.
Oui, la mère a porté l'enfant qu'elle dit sien,
Mais non pas engendré. Le germe naît du père,
Ensuite il est nourri dans le sein de la mère.
Elle, si dans ses flancs un dieu ne le détruit,
Étrangère, conserve à l'étranger son fruit.

Je vais te le prouver : sans mère un père engendre.
Vois Celle qu'à témoin près de nous je puis prendre,
Vois du maître des dieux ce noble rejeton,
Que jamais d'aucun sein n'enferma la prison,
Trop beau pour être né d'aucune des déesses.
Pour moi, je veux, Pallas, et crois en mes promesses,
Autant que d'Apollon la puissance s'étend,
De ta chère cité rendre le peuple grand.
Au suppliant j'ai dit : « Cours vers ce saint asile, »
Pour qu'il fût à jamais l'allié de ta ville,
Et qu'à toi s'attachant par d'éternels liens,
Il t'appartînt, déesse, ainsi que tous les siens.
Oui, c'est un pacte heureux d'alliance immortelle,
Et sa postérité te restera fidèle.

ATHÉNÉ.

Suivant votre justice, ô juges, prononcez;
Je mets la cause aux voix ; c'est discourir assez.

LE CHOEUR.

J'ai lancé tous mes traits, et mon carquois est vide;
Mais je reste, attendant que cette urne décide.

UN JUGE.

Comment jugerons-nous pour n'être pas blâmés?

LE CHOEUR.

Vous avez entendu : les débats sont fermés.
Respectez le bon droit : votre serment vous lie.

ATHÉNÉ.

Oyez la loi par nous en ce jour établie,
Athéniens; chez vous sur le sang répandu
Pour la première fois un arrêt est rendu.

Je veux que désormais la nation d'Égée
Soit par ce tribunal dans tous les temps jugée.
La colline d'Arès qui sous vos yeux s'étend
Vit jadis l'amazone, aux combats s'apprêtant,
Flanquer de tours l'enceinte où se dressait sa tente,
Pour menacer Thésée et sa ville récente.
Leur troupe sur l'autel d'Arès sacrifia.
Dès lors du puissant dieu le nom sanctifia
Ce rocher, qui s'appelle encor l'Aréopage.
C'est là que le respect et sa compagne sage,
La crainte, jour et nuit veillant sur ma cité,
Lui feront un rempart contre l'iniquité,
A moins que de ses lois elle-même ne laisse
Par d'orageux torrents envahir la sagesse :
Oui, craignez le limon à l'eau pure mêlé;
Votre soif n'aurait plus qu'un breuvage troublé.
Peuple, point de licence et point de tyrannie!
Si de votre cité toute crainte est bannie,
Malheur à vous! sans crainte on ne fuit pas le mal.
Redoutez, respectez ce juste tribunal,
En qui, de tout désordre Athènes garantie,
Trouve un ferme rempart qui manque à la Scythie,
Et qu'enviera la terre où Pélops vint régner.
Je vous donne un sénat qu'on ne pourra gagner,
Vénérable, sévère, et dont la vigilance,
Lorsque vous dormirez, sera votre défense.
Aux âges à venir voulant dicter mes lois,
J'ai fait ce long discours. Mais, pour aller aux voix,
Levez-vous; et portez la sentence attendue;
Respectez le serment. Vous m'avez entendue.

LE CHŒUR, s'adressant au tribunal.

Présentes en ces lieux, crains de nous outrager;
Sois prudent; c'est à quoi je te veux engager.

APOLLON.

Moi je dis : « Accomplis ma promesse, et révère
L'oracle d'Apollon, l'oracle de son père! »

LE CHOEUR.

Où de sang il s'agit, tu n'avais rien à voir;
Tes oracles ici perdent leur saint pouvoir.

APOLLON.

Mon père avait donc tort, quand d'un meurtre perfide
Il lavait Ixion, le premier homicide?

LE CHOEUR.

Vains discours! Si l'arrêt leur ose faire affront,
Les redoutables sœurs ici reparaîtront.

APOLLON.

De vous nul dieu nouveau ne se veut mettre en peine,
Nul ancien dieu non plus : ma victoire est certaine.

LE CHOEUR.

Le palais de Phérès t'a déjà connu tel :
La Parque fit pour toi d'un homme[1] un immortel.

APOLLON.

Ne faut-il pas, surtout quand leurs vœux nous implorent,
Répandre nos bienfaits sur ceux qui nous honorent?

LE CHOEUR.

Ta ruse, détruisant le vieux pouvoir divin,
Des trois antiques sœurs triompha par le vin.

1. Admète, fils de Phérès. Voyez l'*Alceste* d'Euripide.

APOLLON.

Sur nous, bientôt vainqueurs par un juste suffrage,
D'un impuissant venin tu vas vomir la rage.

LE CHOEUR.

Un dieu nouveau nous brave, insulte aux anciens dieux;
Mais, attendant l'arrêt, je demeure en ces lieux;
Et sur vous jusque-là je suspends ma colère.

ATHÉNÉ.

C'est à moi de donner mon vote la dernière;
Et c'est à l'accusé que ce vote est acquis.
Peut-il ne l'être pas? sans mère je naquis.
J'aime à prendre parti, quoique vierge sévère,
Pour le sexe viril, pour la cause du père;
Je ne vengerai pas la femme, quand l'époux,
Le maître du foyer, est tombé sous ses coups.
Oreste vaincra donc, même en cas de partage.
Faites sortir les voix de l'urne du suffrage,
Juges qu'on a commis au soin de les compter.

ORESTE.

O Phébus Apollon, qui donc va l'emporter?

LE CHOEUR.

As-tu sur nous les yeux, ô ma mère, ô Nuit noire?

ORESTE.

Pour moi le nœud mortel s'apprête, ou la victoire.

LE CHOEUR.

Nous gardons nos honneurs, ou ne sommes plus rien.

APOLLON.

Vous qui dépouillez l'urne, étrangers, comptez bien,
Et séparez les voix sans fraude ou ruse aucune.

Une de moins décide une grande infortune,
Et par une de plus un trône est relevé.

ATHÉNÉ.

Le tribunal absout, et cet homme est sauvé.
On a compté les voix, on trouve égal partage.

ORESTE.

O Pallas, dont la main me dérobe au naufrage,
Mon pays, ce doux sol d'où j'étais exilé,
C'est toi qui me le rends. Mon peuple consolé
Dira : « Le fils d'Argos dans les biens de sa race
Rentre, grâce à Pallas, grâce au dieu du Parnasse,
Grâce au maître du ciel, son troisième sauveur. »
Oui, ce grand dieu, d'un père ayant plaint le malheur,
M'a sauvé, sourd aux voix qui plaidaient pour ma mère.
Mais je fais mes adieux à la terre étrangère,
Je rentre en ma patrie, après avoir juré
A ce peuple, à ta ville, (et ce serment sacré
Je veux qu'en tous les temps ma nation le tienne,)
Que jamais aucun chef de la terre argienne
Des guerres en ces lieux n'apportera les maux.
Et nous, en ce temps-là, couchés dans nos tombeaux,
S'il sortait de nos murs des agresseurs parjures,
D'obstacles effrayants, de sinistres augures,
Nous sèmerions leur route, arrêterions leurs pas;
A déplorer leur crime ils ne tarderaient pas.
Mais celui qui, toujours fidèle à l'alliance
Du peuple d'Athéné, l'aidera de sa lance,
Sur lui nous jetterons un regard bienveillant.
Adieu, vierge divine, adieu, peuple vaillant;

Puissent, brisant ici leurs fureurs impuissantes,
Tes ennemis sentir tes armes triomphantes!
(Apollon et Oreste sortent.)

LE CHOEUR, ATHÉNÉ, LES JUGES, LE PEUPLE.

LE CHOEUR.

Quoi! nouvelles divinités,
A nos antiques lois vous osez faire outrage!
Vous m'arrachez leurs glaives redoutés!
On m'insulte, ô douleur! ô rage!
Mais je vengerai mon affront,
Et sur ce sol maudit que je rendrai stérile,
Du venin que mon cœur distille,
Comme un poison mortel, les gouttes tomberont.
Une lèpre en naîtra, dont la terre couverte
(O justice des dieux vengeurs!)
Sera sans fruits, sans enfants et sans fleurs,
Et bientôt restera déserte.
Que faire? Eh! quoi, gémir est tout ce que je puis?
Non; l'affront qui m'atteint pèsera sur Athènes.
O filles de la Nuit! cuisantes sont vos peines,
Vous pleurez vos honneurs détruits.

ATHÉNÉ.

Tu ne gémiras plus, si tu veux bien m'en croire.
Sur toi nous n'avons pas remporté de victoire :
Les suffrages égaux, en toute bonne foi,
De l'urne sont sortis, sans nul mépris pour toi.
Mais une auguste voix, celle du dieu suprême,
Qu'a fait parler ici son prophète lui-même,

Témoignait pour Oreste, et dictant notre arrêt,
Voulait qu'au châtiment ce mortel fût soustrait.
Calme-toi cependant, épargne cette terre;
Ne va point l'écraser du poids de ta colère,
Et ne condamne pas à la stérilité
Ce sol où s'épanchant, ton poison irrité,
Comme un terrible fer dont le tranchant dévore,
Détruirait sans pitié les germes près d'éclore.
Car je te le promets en termes solennels :
On te destine ici des temples, des autels,
Près de tes foyers saints des trônes magnifiques
Et les justes honneurs des prières publiques.

LE CHOEUR.

Quoi! nouvelles divinités,
A nos antiques lois vous osez faire outrage;
Vous m'arrachez leurs glaives redoutés!
On m'insulte, ô douleur! ô rage!
Mais je vengerai mon affront,
Et sur ce sol maudit que je rendrai stérile,
Du venin que mon cœur distille,
Comme un poison mortel les gouttes tomberont.
Une lèpre en naîtra, dont la terre couverte
(O justice des dieux vengeurs!)
Sera sans fruits, sans enfants et sans fleurs,
Et bientôt restera déserte.
Que faire? Eh! quoi, gémir est tout ce que je puis?
Non; l'affront qui m'atteint pèsera sur Athènes.
O filles de la Nuit! cruelles sont vos peines,
Vous pleurez vos honneurs détruits.

ATHÉNÉ.

Tes honneurs sont debout ; prends une humeur moins fière.
Déesse, des mortels ne sèche point la terre.
Jupiter m'aime aussi. Que te dirai-je encor?
Seule parmi les dieux, j'ai les clefs du trésor
Où sous l'auguste sceau la foudre dort cachée.
Mais qu'en est-il besoin? Par nos conseils touchée,
Non, tu ne voudras pas sur un sol innocent
De ta bouche exhaler le souffle flétrissant.
De cet amer courroux calme le sombre orage;
Pallas, de ses honneurs t'assure le partage.
Habite près de moi : là, reçois, je le veux,
Les prémices des dons qu'offre un peuple nombreux,
Aux jours de la naissance, aux jours du mariage ;
Et bientôt tu diras que mon conseil fut sage.

LE CHOEUR.

Grands dieux! Moi subir cet affront!
Aux lois antiques moi fidèle,
Sur leur terre ils m'établiront!
Crime impuni! honte cruelle!
J'exhale un souffle de fureur.
O Terre! ô quel courroux m'enflamme!
D'une intolérable douleur
Le trait pénètre dans mon âme.
O Nuit! ma mère, entends mes cris.
Ces grands honneurs des Euménides,
Les dieux, par leurs ruses perfides,
Les ont donc changés en mépris!

ATHÉNÉ.

Je respecte un courroux permis à ta vieillesse.

Mon âge doit au tien le céder en sagesse;
Mais Jupiter m'a faite assez prudente aussi.
Pour vivre en d'autres lieux, si tu sortais d'ici,
Tu le regretterais un jour, sois en certaine.
Car le temps, dans son cours, fera grandir Athène.
Les enfants d'Érechtée à vos autels sacrés,
Hommes, femmes, viendront, pompeusement parés,
Et dans leur pieux zèle eux seuls pourront vous rendre
Un culte tel qu'ailleurs vous n'en sauriez attendre.
Calme donc ces transports qui t'enivrent sans vin.
Cette terre est à moi : de ton sanglant venin
Ne lui fais pas sentir la funeste influence
Qui frapperait de mort l'enfant dès sa naissance.
N'excite pas mon peuple à des discords affreux
Pareils à ceux des coqs se déchirant entre eux,
Et ne le livre pas aux horreurs de ces guerres
Qui, pour s'entretuer, arment les mains des frères.
Contre l'étranger seul qu'il aime les combats;
Bientôt l'occasion ne lui manquera pas.
La guerre est un grand nom : c'est à tort qu'on l'applique
Aux vils duels, aimés de l'oiseau domestique.
Songe aux biens que je t'offre : un peuple heureux, crois-moi,
Si pour lui tu fais tout, fera beaucoup pour toi.
Je partage avec vous mes honneurs et ma terre,
Oui, cette terre aux dieux de toutes la plus chère.

LE CHOEUR.

Grands dieux! Moi subir cet affront!
Aux lois antiques moi fidèle,
Sur leur terre ils m'établiront!
Crime impuni, honte cruelle!

J'exhale un souffle de fureur.
O Terre! ô quel courroux m'enflamme!
D'une intolérable douleur
Le trait pénètre dans mon âme.
O Nuit! ma mère, entends mes cris.
Ces grands honneurs des Euménides,
Les dieux, par leurs ruses perfides,
Les ont donc changés en mépris!

ATHÉNÉ.

Sans me lasser, je donne un conseil de sagesse.
Il ne sera pas dit qu'une jeune déesse,
Que d'un peuple mortel la terrestre cité
T'aient pu mépriser, toi, vieille divinité,
Ni que de te chasser nous t'ayons fait l'offense.
Si la douce Pitho, déesse d'éloquence,
Si par un charme heureux ma voix t'a su gagner,
Reste. Mais de ces lieux si tu veux t'éloigner,
Faut-il que ton courroux sur eux s'appesantisse?
Et les maudiras-tu, sans blesser la justice?
Infliger à mon peuple un cruel châtiment
N'est-ce pas trop donner à ton ressentiment?
Reste, et cette cité, qu'avec toi je partage,
Saura dans tous les temps te rendre un juste hommage.

LE CHOEUR.

Comment, noble Pallas, y veux-tu m'établir?

ATHÉNÉ.

Dans un séjour sans trouble. Ah! daigne consentir.

LE CHOEUR.

Quels seront mes honneurs, s'il faut que je consente?

ATHÉNÉ.

Sans toi nulle maison ne sera florissante.

LE CHOEUR.

Et ce pouvoir si grand tu peux me l'assurer?

ATHÉNÉ.

Pour mériter mes dons on devra t'honorer.

LE CHOEUR.

C'est promesse éternelle et non point téméraire?

ATHÉNÉ.

Si j'y voulais manquer, je puis ne pas la faire.

LE CHOEUR.

Tu l'emportes : je sens mon courroux se calmer.

ATHÉNÉ.

Devenu ton séjour, ce pays va t'aimer.

LE CHOEUR.

Mais quel hymne veux-tu qu'à ta ville je chante?

ATHÉNÉ.

Souhaite que sans crime elle soit triomphante.
Sur elle fais descendre, appelés par tes vœux,
Tous les biens de la terre et des mers et des cieux.
Demande que des vents les plus douces haleines
Caressent au soleil les campagnes d'Athènes,
Que sa terre féconde en fruits, comme en troupeaux,
De trésors soit prodigue, ignore les fléaux;
Que les germes humains y croissent pleins de vie.
Mais redouble de soins pour extirper l'impie;
C'est mon vœu ; car je suis le sage agriculteur :
Je chéris mes bons plants, les gardant de malheur.

Ce qu'on attend de toi je l'ai dit : Pour la guerre,
A moi d'en assurer la gloire à cette terre.

LE CHOEUR.

STROPHE 1.

Près d'Athéné je me fixe en ces lieux.
Je ne veux point mépriser la contrée
De Jupiter et d'Arès honorée,
Ainsi qu'un fort où sont gardés les dieux,
Un sûr rempart protégeant des Hellènes
Les temples saints et les autels brillants.
Entends quels biens je te prédis, Athènes;
Réjouis-toi de mes vœux bienveillants.
Que ta campagne en richesses abonde;
Que tous les dons par qui l'homme est heureux,
Sortent du sein de ta terre féconde,
Où du soleil descendent les doux feux.

ATHÉNÉ.

J'ai pour ce peuple ainsi montré ma bienveillance.
Je fixe en ma cité
Les redoutables sœurs que nul jamais n'offense
Avec impunité.
Tout l'ordre qui préside aux affaires humaines
Est fixé par leurs lois;
Et malheur à qui sent de leurs terribles peines
Sur lui tomber le poids!
« D'où partent, se dit-il, ces flèches vengeresses
Qui me frappent de tous côtés? »
Par un premier forfait les forfaits enfantés

Le livrent aux sombres déesses.
Tandis qu'il crie en vain,
L'implacable vengeance
Lui fait sentir sa main,
Et l'écrase en silence.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 1.

Voici pour toi, sol que nous protégeons,
Voici nos vœux : que loin de toi sévissent
Les vents mortels à l'arbre qu'ils flétrissent,
Les feux ardents qui brûlent les bourgeons.
Des noirs fléaux loin de toi les ravages!
Qu'au temps fixé tes fécondes brebis
Aient deux agneaux ; que dans tes pâturages
Tes gras troupeaux sans peine soient nourris.
Que des métaux recueillant les richesses,
Tes habitants par un culte pieux
Aient désormais à payer les largesses
Qu'à leur bonheur vont prodiguer les dieux.

ATHÉNÉ.

Vous entendez quels biens sa faveur vous apporte,
Vivants remparts qui gardez ma cité.
Car l'auguste Érynnis dans le ciel est bien forte,
Comme au séjour par les morts habité;
Et non moins étendu son pouvoir se déploie
Sur les mortels, à ses lois enchaînés,
Source pour eux tantôt des plus doux chants de joie,
Tantôt des pleurs dont leurs yeux sont baignés.

LE CHOEUR.

STROPHE 2.

A ma voix, morts prématurées,
De leurs fils éloignez vos coups.
A leurs filles d'attraits parées,
O vous, dieux, donnez des époux,
Dieux qui réglez les hyménées,
Et vous, grandes Parques, mes sœurs,
Qui de la Nuit sombre êtes nées,
Justes dans toutes vos rigueurs,
Vous qu'en tout temps il faut qu'on craigne,
Qui prenez place à tout foyer;
Partout où la Justice règne,
Objets d'un culte singulier.

ATHÉNÉ.

De ces heureux destins la divine promesse
A rempli mon cœur d'allégresse.
Pitho, que tu m'es chère, et que j'aime tes yeux,
Tes yeux qui surveillaient ma bouche,
Quand j'avais à lutter contre un courroux farouche!
Jupiter est ici resté victorieux,
Jupiter, dieu de l'éloquence.
Ce jour pour nous couronne une juste défense
Par un triomphe glorieux.

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 2.

Que la discorde meurtrière
Ici ne pousse point ses cris,

Et n'abreuve point la poussière
Du sang des citoyens meurtris.
Que des haines le noir délire
Par de fratricides fureurs
Sur la cité jamais n'attire
Les représailles des vengeurs.
Pour le bonheur que tous s'unissent,
Songeant au bien de leur pays,
Et que tous d'un seul cœur haïssent :
Par là bien des maux sont guéris.

ATHÉNÉ.

Oui, sa langue a pour vous, si vous vous montrez sages,
Ouvert la route aux meilleurs vœux.
Grâce à ces déités aux terribles visages,
Je vois que vous serez heureux.
Honorez, citoyens, leur puissance propice,
Rendez-leur amour pour amour,
Et, brillante à jamais, de la sainte justice
Athènes sera le séjour.

LE CHOEUR.

STROPHE 3.

Adieu, je pars; vivez dans l'opulence.
Adieu, je pars, ô peuple athénien,
Toi qu'en ces murs protége la présence
De Jupiter, l'auguste Olympien,
Toi de sa fille adorateur fidèle!
Par la sagesse en tout temps sois guidé :
Celui qu'a pris Athéné sous son aile
Par Jupiter est toujours regardé.

ATHÉNÉ.

Adieu donc, vous aussi! Je marche la première,
Pour vous montrer le temple où vous habiterez.
Venez, à la lumière
De ces flambeaux sacrés.
Vers l'autel souterrain, au milieu des victimes
Et du cortége saint, venez ; de la cité
Exterminez les crimes,
Chassez l'adversité.
Vous, accompagnez-les dans leur ville nouvelle,
Enfants de Cranaüs ; et que de leurs bienfaits
Le souvenir fidèle
Ne s'efface jamais!

LE CHOEUR.

ANTISTROPHE 3.

Adieu, vous tous! ayez le sort prospère.
Deux fois adieu, mortels, divinités,
Vous qui vivez sur cette noble terre,
Dans ces murs saints par Minerve habités.
A ma puissance en ces lieux établie
Si vous rendez un hommage pieux,
La ville heureuse, où je suis accueillie,
N'aura jamais à se plaindre des dieux.

ATHÉNÉ.

Des vœux si bienveillants me remplissent de joie.
Vers vos temples profonds, sous la terre, j'envoie,
Pour vous porter les feux des flambeaux éternels,
Ces prêtresses, par qui sont gardés mes autels.

Venez, fils de Thésée, ô florissante élite,
Joignez-vous à la pompe où Pallas vous invite;
Venez, formant vos rangs, et de pourpre parés.
Vierges, mères, et vous aïeules, accourez!
Que les torches en feu dans vos mains resplendissent,
Pour que les déités, qui chez vous s'établissent,
Fassent à l'avenir prospérer sous leurs yeux
D'un peuple de héros le destin glorieux.

LE CHOEUR, ATHÉNÉ, LES JUGES,
LE PEUPLE, LE CORTÉGE.

LE CORTÉGE.

Marchez aux demeures nouvelles
Où ce cortége vous conduit.
Oui, venez, vierges immortelles,
Puissantes filles de la Nuit.
Applaudis, ô peuple d'Athènes!
Et vous, déesses, descendez
Dans les ténèbres souterraines
Des temples au vieux temps fondés.
Par les pompes du sacrifice,
Par un juste tribut d'honneurs,
(Que la ville entière applaudisse!)
Nous mériterons vos faveurs.
Vous, nos augustes protectrices,
Pour qui s'allument ces clartés,
Marchez, joyeuses et propices,
Bienveillantes divinités.
Sur la route que suit la foule,

Peuple, entonne un glorieux chant;
Que la sainte effusion coule
Dans le temple resplendissant.
Grâce à l'heureuse Destinée,
Grâce à Jupiter tout-puissant,
Sur nous a lui cette journée.
Peuple, entonne un glorieux chant.

FIN DES EUMÉNIDES ET DE LA TRILOGIE.

# NOTES.

---

PAGE 257.

Et Jupiter maintient le sacré privilége
Des malheureux proscrits....

Dans le vers :

. . . . Σέβει τοι Ζεὺς τόδ' ἐκ νόμων σέβας,

je lis, avec Hermann et Weil, ἐκνόμων au lieu de ἐκ νόμων. Je crains que *proscrit* ne traduise pas ἔκνομος avec assez de justesse. Le mot nous manque. Les Anglais ont *outlaw*.

PAGE 258.

. . . . Et de moi nul dieu ne se soucie.

Au lieu de :

Φίλοις γάρ εἰσιν οὐκ ἐμοῖς προσίκτορες,

je lis :

Φίλοι γάρ εἰσιν οὐκ ἐμοὶ προσίκτορες.

Voir le *Thesaurus* d'Henri Estienne (édition Didot) au mot προσίκτωρ.

PAGE 263.

Si de pareils forfaits te trouvent indulgente....

Au lieu de :

Ἦ τοῖσιν οὖν κτείνουσιν ἀλλήλους χαλᾷς,
Τὸ μὴ πένεσθαι, μηδ' ἐποπτεύειν κότῳ ;

je lis, avec Ahrens et Weil :

> Εἰ τοῖσιν οὖν κτείνουσιν ἀλλήλους χαλᾷς
> Τὸ μὴ τίνεσθαι μηδ' ἐποπτεύειν κότῳ,....

PAGE 269.

Contre mes criminels, à leur pouvoir soustraits....

Au lieu de :

> Θεῶν δ' ἀτέλειαν ἐμαῖσι λιταῖς ἐπικραίνειν,

je lis, comme Schütz le propose :

> Θεῶν δ' ἀτέλειαν ἐμοῖς ἀλιταῖς ἐπικραίνειν.

PAGE 271.

Mais railler la laideur est injuste et cruel.

Dans ce vers :

> Λέγειν δ' ἄμορφον ὄντα τοὺς πέλας κακῶς,

je lis, comme Heath le propose, τὸν πέλας, au lieu de τοὺς πέλας.

PAGE 276.

Mais quand les cœurs sans crainte, en une nuit tranquille
Languissent endormis....

Dans les vers :

> Τίς δὲ μηδὲν ἐν φάει
> Καρδίας ἀνατρέφων....

au lieu de ἀνατρέφων, je lis, avec Bothe : ἀναστρέφων.

PAGE 279.

Et d'abord de ta mère es-tu le meurtrier?

Lemercier, dans son *Cours analytique*, a ainsi traduit cet interrogatoire :

L'EUMÉNIDE.

Défends-toi, si tu peux : immolas-tu ta mère?

ORESTE.

Je l'immolai moi-même, et n'en fais nul mystère.

L'EUMÉNIDE.
Déjà c'est avouer ta chute en ce combat.
ORESTE.
Attendez à me voir sortir de ce débat.
L'EUMÉNIDE.
Déclare-nous comment ta mère fut frappée.
ORESTE.
Cette main dans sa gorge enfonça mon épée.
L'EUMÉNIDE.
Qui te le conseilla? Quel pouvoir? Quel démon?
ORESTE.
L'ordre sacré d'un dieu ; j'en atteste Apollon.
L'EUMÉNIDE.
Son organe aurait-il prescrit un parricide?
ORESTE.
Je fus soumis au sort, et rien ne m'intimide.
L'EUMÉNIDE.
Le glaive humiliera l'orgueil de tes discours.
ORESTE.
Les mânes paternels viendront à mon secours.
L'EUMÉNIDE.
Invoques-tu les morts, meurtrier d'une mère?
ORESTE.
Deux crimes dans la mienne ont forcé ma colère.
L'EUMÉNIDE.
Deux crimes! Quels sont-ils? prouve-les devant nous.
ORESTE.
Ensemble elle égorgea mon père et son époux.

PAGE 282.

J'ai, pour vous indigner, rappelé l'attentat.

Dans ce vers :

Ταύτην τοιαύτην εἶπον, ὡς δειχθῇ λεὼς,

au lieu de : δειχθῇ, je lis : δηχθῇ, que donnent la plupart des éditions.

PAGE 285.

Des trois antiques sœurs triompha par le vin.

Ces trois antiques sœurs (dans le texte : ἀρχαίας θεάς) ne peuvent être les Euménides, comme l'ont cru plusieurs interprètes. Il s'agit des Parques. Le chœur continue son allusion à la légende d'Admète. Voyez la tragédie d'*Alceste*, vers 12. Le scoliaste, commentant ce vers d'Euripide, dit qu'Apollon enivra les Parques, pour soustraire Admète à leur puissance.

PAGE 291.

Mon âge doit au tien le céder en sagesse.

Au lieu de :

Καίτοι τὰ μὲν σὺ κάρτ' ἐμοῦ σοφωτέρα,

je lis, avec Weil :

Καὶ τῷ μὲν εἶ σὺ κάρτ' ἐμοῦ σοφωτέρα.

PAGE 291.

N'excite pas mon peuple à des discords affreux,...

Au lieu de :

Μηδ' ἐξελοῦσ' ὡς καρδίαν ἀλεκτόρων,

j'adopte la correction que plusieurs critiques ont proposée :

Μηδ' ἐκζέουσ'.... κ. τ. λ.

PAGE 294.

Et malheur à qui sent de leurs terribles peines....

Au lieu de :

Ὁ δὲ μὴ κύρσας βαρέων τούτων,

je lis, avec plusieurs critiques :

Ὁ δὲ μὴν (ou ὁ δέ μοι).... κ. τ. λ.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

